
3 1761 07062426 7

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

LE LION DE FLANDRE

II

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy

---

	vol.
UNE AFFAIRE EMBROUILLÉE.	1
L'ANNÉE DES MERVEILLES. .	1
ARGENT ET NOBLESSE . . .	1
AURÉLIEN	2
L'AVARE.	1
BATAVIA	1
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1
LE BOURGMESTRE DE LIÈGE.	1
LE CANTONNIER	1
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.	1
LE CONSCRIT	1
LE COUREUR DES GRÈVES. .	1
LE DÉMON DE L'ARGENT . .	1
LE DÉMON DU JEU.	1
LES DRAMES FLAMANDS . .	1
LA FIANCÉE DU MAÎTRE D'ÉCOLE	1
LE FLÉAU DU VILLAGE . . .	1
LE GANT PERDU	1
LE GENTILHOMME PAUVRE. .	1
LA GUERRE DES PAYSANS. .	1
LE GUET-APENS	1
HEURES DU SOIR	1
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS	1
L'ILLUSION D'UNE MÈRE . .	1
LA JEUNE FEMME PALE. . .	1
LE JEUNE DOCTEUR	1
LE LION DE FLANDRE . . .	2
LA MAISON BLEUE.	1
MAÎTRE VALENTIN	1
LE MAL DU SIÈCLE	1
LE MARCHAND D'ANVERS . .	1
LE MARTYRE D'UNE MÈRE. .	1
LES MARTYRS DE L'HONNEUR.	1
LA MÈRE JOB	1
L'ONCLE ET LA NIÈCE . . .	1
L'ONCLE JEAN.	1
L'ONCLE REIMOND	1
L'ORPHELINE	1
LE PARADIS DES FOUS . . .	1
LE PAYS DE L'OR	1
LA PRÉFÉRÉE	1
LE REMPLAÇANT.	1
UN SACRIFICE.	1
LE SANG HUMAIN	1
SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE.	2
LES SERFS DE FLANDRE . .	1
LA SORCIÈRE FLAMANDE . .	1
LE SORTILÈGE.	1
SOUVENIRS DE JEUNESSE. .	2
LE SUPPLICE D'UN PÈRE . .	1
LE TRÉSOR DE FÉLIX ROOBECK.	1
LA TOMBE DE FER.	1
LE TRIBUN DE GAND. . . .	2
LES VEILLÉES FLAMANDES. .	1
LA VOLEUSE D'ENFANTS . .	1

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

HENRI CONSCIENCE

LE
LION DE FLANDRE

TOME DEUXIÈME



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3


JAN
4

LE

LION DE FLANDRE

XV

Mais à quoi sert leur résistance aux cruels assassins ? Que peut la faible main d'une femme dans une lutte aussi inégale ?

*, M. DAUTZENBERG.

Pendant les huit jours qui suivirent les événements que nous venons de raconter, plus de trois mille bourgeois quittèrent encore la ville de Bruges et allèrent joindre de Coninck à Ardenburg, ou le doyen des bouchers à Damme. Les Français, se sentant enhardis par l'absence de tous ces hommes valeureux, s'abandonnèrent à tous les excès, à tous les débordements et traitèrent en serfs de la glèbe les habitants qui étaient restés dans la ville (1). Ce-

(1) ... Ils faisaient jeter en prison ceux qui ne pouvaient payer, et pendre ou décapiter ceux qui résistaient ou murmuraient... (*L'Excellente chronique.*)

pendant il y avait beaucoup de Brugeois qui n'étaient pas molestés par les Français, et qui, au contraire, s'entretenaient et se réjouissaient avec eux, comme ils l'eussent fait avec des frères : c'étaient des Flamands qui avaient renié leur patrie, et qui cherchaient à gagner, à force de bassesse, les bonnes grâces des oppresseurs; ils se glorifiaient du nom de *léliards* comme d'un titre d'honneur. Les autres étaient les *klauwaerts,* véritables et légitimes enfants de la Flandre, qui supportaient le joug avec impatience, mais qui tenaient trop à ce qu'ils avaient gagné à la sueur de leur front pour l'abandonner sans défense aux mains des déprédateurs étrangers.

C'est sur ces *klauwaerts* et sur les femmes et les enfants des bannis que les ennemis exerçaient leurs honteuses vexations. Rien ne pouvait maintenant les arrêter dans leur lâche vengeance; ils s'emparaient, sans qu'on résistât, de tout ce qui leur plaisait, enlevaient de vive force vivres et marchandises dans les boutiques et payaient en injures et en blasphèmes. Cette conduite exaspéra tellement les bourgeois qui en étaient victimes, qu'ils n'exposèrent plus rien en vente dans leurs magasins, et refusèrent, de concert, de vendre désormais aux Français ni un morceau de viande ni une bouchée de pain. Ils enfouirent leurs vivres dans le sol pour les soustraire aux recherches de l'ennemi : au bout de quatre jours, les hommes de la garnison étaient tellement affamés, qu'on les voyait parcourir, en troupes, les champs en quête de

quelque aliment (1). Heureusement pour eux que les soins des *léliards* remédièrent en partie à cet état de choses; mais une cruelle disette n'en continua pas moins de régner dans la ville. Les maisons des *klauwaerts* étaient fermées; il n'y avait plus le moindre commerce, et tout, à l'exception des soudards irrités et des lâches *léliards*, tout, à Bruges, semblait endormi d'un éternel sommeil. Les gens des métiers, se trouvant sans ouvrage, ne pouvaient payer l'impôt et étaient forcés de se cacher pour échapper aux poursuites de maître Jean de Gistel. Quand les agents du fisc faisaient leur tournée, le samedi, pour recevoir le *penning* d'argent, ils ne trouvaient jamais personne au logis; on eût dit que tous les Brugeois avaient abandonné la ville. Beaucoup de gens des métiers se plaignirent à Jean de Gistel, alléguant que, ne gagnant rien, ils ne pouvaient payer l'impôt; et le Flamand abâtardi n'écouta pas cette excuse si légitime et voulut recourir à la force pour faire rentrer l'impôt; un grand nombre de personnes furent jetées en prison, d'autres furent même mises à mort.

Messire de Mortenay, gouverneur français de la ville et commandant de la garnison, moins cruel que le collecteur des impôts, voulut, dans cette situation extrême, faire diminuer ceux-ci, et, dans ce but, il envoya à Courtray un messager chargé d'in-

(1) Voir l'*Excellente chronique de Flandre.*

former messire de Châtillon de la famine qui régnait à Bruges, et de la situation déplorable dans laquelle se trouvait la garnison, et de demander l'autorisation d'abolir l'impôt du penning d'argent. Jean de Gistel, qui était maudit et détesté par ses compatriotes comme un Flamand renégat qu'il était, saisit cette occasion pour pousser messire de Châtillon aux mesures de rigueur. Il peignit, sous de sombres couleurs, l'esprit de rébellion des Brugeois, et demanda vengeance de leur entêtement, en prétextant qu'ils ne voulaient pas travailler pour pouvoir refuser l'impôt du penning avec quelque apparence de raison.

A la réception de ce message, messire de Châtillon entra dans une violente colère; il vit, avec dépit, que tous ses efforts pour remplir les ordres du roi restaient sans fruit, car le peuple flamand était indomptable. Dans toutes les villes, il y avait chaque jour des émeutes, la haine contre les Français éclatait de toutes parts; et, dans certains endroits, à Bruges, par exemple, les agents du roi Philippe tombaient souvent victimes d'un guet-apens ou d'une agression faite en plein jour. Les ruines des tours écroulées du château de Male n'étaient pas encore refroidies non plus, et le sang des Français qui y avaient été massacrés n'avait pas encore disparu.

C'est de Bruges qu'était parti, comme de sa source, pour se répandre dans tout le pays de Flandre, cet esprit de rébellion qui causait à la France un si grave

embarras; c'est à Bruges que le feu de la révolte s'était montré pour la première fois. Breydel et de Coninck étaient les têtes de ce dragon qui refusait de se courber sous le sceptre de Philippe le Bel. Ce fut dans cette conviction que de Châtillon résolut de frapper un coup énergique et d'étouffer la liberté flamande dans le sang des rebelles; il voulut employer cet affreux châtiment comme un terrible moyen d'intimidation. Il se hâta de réunir dix-sept cents cavaliers venant du Hainaut, de la Picardie et de la Flandre française; il y joignit une nombreuse infanterie, et, plein de rage, il se mit en marche sur Bruges à la tête de cette armée.

Au milieu des vivres et des bagages qui accompagnaient le corps d'expédition, se trouvaient quelques grands tonneaux remplis de cordes auxquelles de Châtillon assignait une cruelle et affreuse destination. Elles devaient servir à pendre de Coninck, Breydel et leurs complices (1).

Afin que les *klauwaerts* n'eussent pas le temps de s'émeuter, comme cela était arrivé précédemment, le général français avait donné secrètement avis de son arrivée à messire de Mortenay: nul autre que le

(1) Jacques de Saint-Pol, qui se trouvait à Courtray, en apprenant que les gens de Bruges refusaient d'obéir à ses ordonnances, de payer l'impôt du penning et ne voulaient plus travailler, envoya à Bruges des tonneaux pleins de cordes pour pendre aux fenêtres de leurs greniers, tous les chefs des corps de métiers. (*L'Excellente chronique.*)

gouverneur de la ville ne soupçonnait l'épouvantable vengeance qui allait s'accomplir.

Le 18 mai 1302, à neuf heures du matin, l'armée française entra dans la ville de Bruges, enseignes déployées. De Châtillon marchait en tête de ses dix-sept cents cavaliers; son regard était plein de menace et de cruauté ; aussi le cœur des habitants fut-il saisi d'un douloureux pressentiment et prévirent en partie les malheurs qui leur étaient réservés. On pouvait reconnaître les *klauwaerts* à l'expression que ces sentiments donnaient à leur physionomie ; ils penchaient la tête et la plus profonde tristesse se peignait sur leurs traits ; cependant ils ne croyaient pas qu'on leur imposât plus que le payement du penning et un gouvernement plus sévère et plus exigeant.

Les *léliards* s'étaient réunis auprès de la garnison, sur le marché du Vendredi. La venue du gouverneur de la Flandre leur était très-agréable, car il devait les venger du mépris des *klauwaerts*. Dès que messire de Châtillon approcha d'eux, ces traîtres à leur pays crièrent à plusieurs reprises :

— Vive la France ! Vive le gouverneur !

Poussé par la curiosité, le peuple était accouru en foule et s'était massé sur le marché du Vendredi. Sur tous les visages on lisait une indicible expression de crainte et d'inquiétude; les femmes pressaient silencieusement leurs enfants sur leur sein, et une larme s'échappait à mainte d'entre elles sans qu'elles s'en rendissent compte. Cependant, quelque anxiété

qu'inspirât à cette foule la vengeance du gouverneur, pas une voix ne cria : Vive la France ! Bien que réduite à l'impuissance, la haine ardente des oppresseurs de la Flandre couvait dans leur cœur, et, malgré leur tristesse et leur découragement, parfois un menaçant regard brillait dans leurs yeux comme un fugitif éclair ; ils pensaient alors à de Coninck et à Breydel, et songeaient à de sanglantes représailles.

Tandis que le peuple suivait, d'un œil morne, les évolutions de l'armée française, de Châtillon disposait ainsi ses hommes sur la place : une longue file de cavaliers occupa les deux côtés, et deux détachements d'infanterie se massèrent au fond du marché en venant s'appuyer de part et d'autre à la cavalerie si bien que, de ce côté, toute issue se trouva fermée ; l'autre côté fut laissé libre à dessein, afin que le peuple pût être témoin de ce qui allait se passer. Quand ces dispositions furent prises et exécutées, on envoya secrètement le reste de la cavalerie et de l'infanterie fermer les portes de la ville et les garder.

Messire de Châtillon se tenait avec quelques chefs au milieu de ses cavaliers. Le chancelier Pierre Flotte, le gouverneur de la ville, Mortenay, et Jean de Gistel le *léliard*, s'entretenaient avec lui d'un sujet qui paraissait très-important, à en juger par leurs gestes qui trahissaient la plus vive animation. Bien qu'ils parlassent assez bas pour ne pas être entendus des Brugeois, les chefs français pouvaient, de temps en temps, saisir quelques paroles ; plus d'un brave che-

valier jetait un regard de compassion sur le peuple inquiet, et un regard de mépris sur le traître Gistel; car celui-ci disait à messire de Châtillon :

— Croyez-moi, messire, je connais mes entêtés compatriotes, votre indulgence accroîtrait leur insolente audace; ne réchauffez pas un serpent qui vous mordrait plus tard. Je sais, par expérience, que les Brugeois ne courberont pas la tête aussi longtemps que ces grands couteaux de bouchers se trouveront parmi eux; il faut exterminer cette engeance si l'on veut jamais être maître du reste.

— Il me semble, dit le chancelier en souriant, que messire de Gistel n'aime pas trop ses compatriotes; car, si on voulait l'en croire, demain matin il n'y aurait plus âme qui vive dans Bruges.

— Je vous assure, messires, reprit de Gistel, que c'est l'amour de mon roi qui m'inspire ces paroles. Je le répète, la mort des meneurs peut seule étouffer le feu de la sédition dans notre ville. J'ai en tête la liste des *klauwaerts* les plus obstinés; tant que ces séditieux seront libres d'aller et de venir dans Bruges, le rétablissement du calme sera impossible.

— A quel chiffre s'élève cette liste? demanda de Châtillon.

— A quarante environ, répondit froidement de Gistel.

— Qu'est-ce? s'écria de Mortenay avec indignation; vous feriez pendre quarante de ces hommes? Ce ne sont pas ceux-ci qui ont mérité une aussi

cruelle punition, mais bien les bannis qui sont à Damme. De Coninck et Breydel, avec leurs partisans, voilà ceux qui ont encouru la mort ; mais non ces citoyens sans défense que vous voulez voir pendre par seul esprit de vengeance.

— Messire de Mortenay, observa de Châtillon, vous m'avez fait savoir qu'ils refusaient de vendre des vivres à vos soldats : n'est-ce pas assez ?

— Il est vrai, messire, qu'ils ont eu tort dans ce refus ; comme sujets, il était de leur devoir d'obéir ; mais mes soldats n'ont pas reçu de paye depuis six mois, et les Flamands ne veulent rien vendre que contre argent comptant. Je serais vraiment désolé si la lettre que je vous ai adressée avait d'aussi déplorables conséquences.

— Cette crainte peut être très-préjudiciable à la couronne de France, dit de Gistel. Je m'étonne de voir messire de Mortenay soutenir les Brugeois révoltés.

A ce reproche, de Mortenay fut pris d'une grande colère, car de Gistel avait donné à ses paroles une intonnation insultante. Le généreux gouverneur jeta sur le *léliard* un regard de souverain mépris, et répondit :

— Si vous aimiez votre pays, vous ne demanderiez pas la mort de vos infortunés frères, et moi, Français, je ne serais pas obligé de prendre leur défense. Écoutez bien ce que je vais dire, et ce que je veux que messire de Châtillon entende : les Brugeois ne nous eussent jamais refusé de vivres si vous n'eus-

siez exigé d'eux aussi injustement et aussi tyranniquement le payement de l'impôt du *penning*. C'est à vous que nous devons ces troubles et ces émeutes ; car vous ne cherchez qu'à opprimer vos compatriotes, et leur inspirez, par vos vexations, une haine profonde contre nous.

— Vous m'êtes tous témoins, dit de Gistel, que j'ai fidèlement exécuté les ordres de messire de Châtillon.

— Ce n'était nullement votre intention, répliqua de Mortenay ; mais vous aviez à vous venger du mépris que vous témoignent les Brugeois. Le roi, notre maître, a commis une grande faute en chargeant du recouvrement des impôts en Flandre un homme détesté de tous.

— Messire de Mortenay, s'écria de Gistel avec colère, vous me rendrez compte de ces paroles !

— Messires, dit de Châtillon, je vous défends de vous adresser encore la parole en ma présence ; vos épées décideront entre vous. Je vous déclare, messire de Mortenay, que ce que vous venez de dire me déplaît fort et que messire de Gistel a agi selon ma volonté ; il faut que la couronne de France soit vengée, et si les fauteurs de la révolte n'avaient quitté la ville, il y aurait dans Bruges plus de potences que de carrefours. En attendant que j'aille châtier les métiers à Damme, je veux donner à cette ville rebelle un sévère exemple... Messire de Gistel, nommez-moi les huit *klauwaerts* les plus entêtés, pour qu'il en soit fait bonne et prompte justice.

Afin de ne pas manquer sa vengeance, de Gistel promena les yeux sur le peuple étonné et choisit huit hommes qui se trouvaient dans la foule ; il les nomma à messire de Châtillon. Puis un héraut d'armes s'avança vers le peuple, et, après avoir commandé le silence par un appel de trompette, il cria :

— Au nom du puissant roi Philippe, notre seigneur et maître, sont appelés et assignés sur-le-champ par-devant messire de Châtillon, ceux dont je vais proclamer les noms ; ceux qui ne se présenteraient pas seront punis de mort sans grâce ni délai !

La ruse réussit complétement ; car, à mesure que leurs noms furent prononcés, les *klauwaerts* appelés sortirent de la foule, et se rendirent sans défiance devant messire de Châtillon ; ils savaient qu'ils n'avaient rien de bon à attendre, et eussent peut-être cherché leur salut dans la fuite, si cela eût été possible. La plupart étaient des hommes d'une trentaine d'années : un seul vieillard s'avança à pas lents et la tête courbée. Une calme résignation était peinte sur ses traits, où l'on n'eût pu remarquer la moindre expression de crainte. Il s'arrêta devant messire de Châtillon et fixa sur lui un œil interrogateur comme pour lui dire :

— Que voulez-vous de moi ?

Dès que le dernier appelé se fût approché, le gouverneur fit un signe, et huit *klauwaerts* furent garrotiés, malgré leur résistance. Un sourd et plaintif murmure s'éleva dans les rangs du peuple, mais un

détachement de cavalerie, qui s'avança menaçant vers la foule, eut bientôt fait taire ces marques de compassion. En peu d'instants, une large potence fut pressée sur le marché, et un prêtre fut amené aux condamnés. A la vue du terrible instrument de supplice, les femmes et les frères des infortunés *klauwaerts* se mirent à demander grâce en pleurant, et le peuple se porta tumultueusement en avant. Un énergique murmure, où les imprécations se confondaient avec les cris de vengeance, monta vers le ciel et parcourut tout le marché, comme un signe précurseur de l'émeute. Bientôt un sonneur de trompette s'avança vers la foule, et cria :

— Écoutez bien, afin que nul n'en ignore ! Le rebelle qui, par des cris ou de tout autre manière, oserait troubler le cours de la justice de messire le gouverneur du pays de Flandre, sera pendu haut et court à la même potence que ces mutins !

Cette proclamation fit mourir plaintes et protestations sur toutes les lèvres, et un silence de mort plana sur le peuple en proie à une horrible anxiété. Les femmes pleuraient en levant les yeux au ciel, et imploraient Celui qui, seul comprend et écoute encore les hommes quand un tyran leur défend de parler ; les hommes maudissaient leur impuissance, et brûlaient d'une rage fébrile. Sept *klauwaerts* furent successivement attachés au gibet, et moururent sous les yeux de leurs concitoyens. La tristesse de ceux-ci se changea en désespoir : chaque fois qu'une des

victimes était lancée du haut de l'échelle, les têtes se penchaient vers la terre et les yeux se détournaient de cet affreux spectacle. Beaucoup, sans doute, eussent quitté la place s'ils eussent osé bouger; mais cela leur était interdit, et, au moindre mouvement qui se faisait dans la foule, les soudards, l'épée nue, venaient les contraindre à rester immobiles.

Il restait encore un *klauwaert* devant messire de Châtillon, son tour était venu; il s'était confessé, il était prêt à mourir, cependant on ne se hâtait pas de procéder à son exécution : messire de Châtillon n'avait pas encore donné l'ordre. Pendant ce temps, messire de Mortenay demandait grâce pour le vieux Flamand; mais de Gistel, qui portait à ce *klauwaert* une haine toute particulière, prétendait que c'était un des fauteurs de la rébellion, et que c'était lui qui avait fait le plus d'opposition à la domination française. Sur l'ordre de messire de Châtillon, il s'adressa au vieillard en ces termes :

— Vous avez vu comment vos compagnons ont été punis de leur insubordination, vous êtes condamné comme eux; cependant le gouverneur du pays de Flandre, par égard pour vos cheveux blancs, veut vous traiter avec clémence. Il vous accorde la vie sous la condition que vous vous soumettiez désormais en fidèle sujet à la France. Sauvez-vous en criant : — Vive la France!

Le vieillard jeta un regard plein de mépris et de

colère sur le renégat, et répondit en souriant amèrement :

— Je pousserais ce cri si je te ressemblais, si je voulais souiller mes cheveux blancs par une lâcheté. Mais non, martyr, je te méprise et te brave jusqu'à la mort. Traître, tu ressembles au serpent qui déchire les entrailles de sa mère ; car tu livres à l'étranger le pays qui t'a donné le jour. Tremble, car j'ai des fils qui me vengeront, et toi non plus, tu ne mourras pas dans ton lit ! Tu sais qu'un homme ne sait pas mentir à sa dernière heure.

Jean de Gistel pâlit en entendant cette solennelle prédiction du vieillard. Il se repentit en ce moment d'avoir voulu se venger, et son cœur se serra sous le poids d'un sombre pressentiment : le traître redoute la mort, comme le messager de la vengeance du Seigneur. Messire de Châtillon avait pu lire sur les traits du *klauwaert* qu'il restait inébranlable.

— Eh bien, que dit ce rebelle ? demanda-t-il.

— Messire, répondit de Gistel, il m'insulte et dédaigne votre clémence.

— Qu'on le pende ! dit le gouverneu

Le soudard, qui remplissait l'office de bourreau, saisit par le bras le vieillard, et celui-ci le suivit docilement jusqu'au pied de l'échelle ; il se passa quelques instants encore avant que le nœud fût passé autour de son cou. Il reçut la dernière bénédiction du prêtre, et mit enfin le pied sur l'échelle pour monter au gibet.

Mais, tout à coup, en dépit des gardes il se fit un grand mouvement dans la foule. Poussés par une pression irrésistible, les uns reculèrent jusque contre les murs des maisons, les autres furent refoulés en avant : un jeune homme aux bras nus fendit la foule et pénétra jusqu'à l'espace maintenu libre sur le marché ; sa physionomie accusait la plus profonde émotion, la plus ardente colère et la crainte la plus vive. Dès qu'il eût échappé à l'étreinte de la foule, il promena sur le marché un regard égaré, s'élança en avant comme une flèche, et s'écria :

— Mon père ! ô mon père, tu ne mourras pas!

En disant ces mots, il escalada l'échafaud, tira du fourreau son poignard et l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine du bourreau. Celui-ci, précipité au bas de l'échelle en poussant un cri de douleur, mourant, baigné dans son sang. Pendant ce temps le jeune *klauwaert* étreignait son père, le soulevait du sol, et se perdait dans la foule avec ce fardeau sacré. Les Français, attérés, étaient restés spectateurs immobiles de cette scène, mais cela ne dura pas longtemps. Messire de Châtillon les tira bientôt de leur stupéfaction. Avant que le jeune homme eût fait dix pas, il se vit arrêté par une vingtaine de soudards ; il déposa son père sur le pavé, et menaça ses ennemis de son couteau encore fumant. Une cinquantaine d'autres Flamands se trouvaient en avant de lui ; car, comme nous l'avons dit, il était au milieu du peuple, si bien que les soudards devaient percer la foule

pour arriver à lui. Quelle ne fut pas la rage des Français lorsqu'ils virent leurs vingt compagnons tomber l'un après l'autre sur le sol. Les couteaux avaient brillé soudain dans les mains des *klauwaerts ;* les soudards furent mis à mort sans pitié, et plus d'un Flamand perdit aussi la vie dans la mêlée.

Soudain toute la cavalerie s'ébranla et s'élança sur le peuple qui fuyait; les grandes épées de bataille eurent bientôt dispersé la foule, et les chevaux foulèrent aux pieds les rebelles en un instant. Mais ils n'étaient pas morts sans vengeance, car ils s'étaient fait une couche des cadavres ennemis. Le père et le fils étaient étendus l'un sur l'autre, — le même glaive les avait percés, et leurs âmes se s'étaient pas quittées dans le suprême voyage. Le peuple se précipitait comme un torrent à travers toutes les rues, en poussant des cris de détresse ; chacun regagna en toute hâte sa demeure : portes et fenêtres furent closes, et, quelques instants après, on eût pensé que la ville ne comptait plus d'habitants.

Furieux de la mort de leurs compagnons et naturellement portés aux violences, les soldats se mirent à parcourir les rues par bandes, l'épée au poing, et se faisaient indiquer les maisons des *klauwaerts* par les *léliards*. Ils enfonçaient les portes et les fenêtres, dérobaient l'argent et tout ce qui avait de la valeur, et brisaient ce qui ne leur semblait pas assez précieux ou était trop lourd pour être emporté. Les jeunes filles en pleurs, qu'on put trouver dans les

caves et d'autres asiles, furent cruellement maltraitées; les hommes, qui voulurent défendre leurs femmes ou leurs sœurs, étaient bientôt accablés par le nombre et périssaient sous les coups des forcenés. Çà et là, devant les portes des maisons pillées, des cadavres mutilés gisaient au milieu des débris de meubles : on n'entendait que les cris de rage des soudards et les gémissements désespérés des femmes. Les pillards sortaient en riant des demeures dévastées, les mains pleines d'or volé, et couvertes de sang flamand! Quand quelques-uns d'entre eux, rassasiés de meurtre et de pillage, s'éloignaient, ils étaient remplacés par d'autres plus cruels encore : cette œuvre infâme dura longtemps, et tous les crimes que peut commettre une soldatesque effrénée furent épuisés (1).

Dans la maison de Pierre de Coninck rien ne resta intact; les murs mêmes ne seraient pas demeurés debout si les pillards n'eussent réservé leur temps pour d'autres forfaits. Une autre bande courut directement à la demeure du doyen Breydel. En peu d'instants, la porte fut jetée par terre, et vingt soudards entrèrent, en jurant et maugréant, dans la boutique; ils ne rencontrèrent personne, bien qu'ils eussent parcouru toutes les pièces de la maison. Les armoires

(1) A peine les soldats étaient-ils entrés dans la ville, qu'ils pénétrèrent par la force dans les maisons des fugitifs, mettant tout au pillage et tuant quiconque leur faisait résistance (*Chronique de Despars.*)

furent brisées, l'or et l'argent pillés, et tous les meubles mis en pièces, et, tandis que les soudards, lassés par leur œuvre de destruction, contemplaient avec une sauvage satisfaction les débris épars autour d'eux, un de leurs compagnons descendit précipitament l'escalier, en disant :

— J'ai entendu quelque chose dans le grenier, il y a bien sûr des Flamands cachés sous le toit; je crois que nous y trouverons meilleur butin qu'ici, car il est probable qu'ils ont emporté leur argent avec eux.

Les soudards se hâtèrent vers l'escalier ; chacun voulait mettre le premier la main sur le butin annoncé, mais la voix de leur camarade les retint :

— Attendez ! attendez ! s'écria-t-il, vous n'y arriveriez pas, la trappe du grenier est à dix pieds de hauteur et on en a retiré l'échelle. Mais ce n'est rien, j'ai vu une échelle dans la cour. Attendez un moment, je vais la querir.

Il revint bientôt avec l'échelle, qui fut placée sous la trappe qu'ils s'efforcèrent de soulever, mais sans succès : un solide verrou l'empêchait de bouger.

— Eh bien, s'écria l'un des soudards en saisissant une forte pièce de bois qui se trouvait sur le plancher, puisqu'ils ne veulent pas ouvrir de bon gré, nous recourrons à un autre moyen.

A ces mots, il heurta la trappe avec violence, mais elle resta ferme et inébranlable comme au-

paravant. Une plainte douloureuse, un soupir sinistre comme celui avec lequel la vie s'envole, retentit dans le grenier.

— Ah! ah! s'écrièrent les soudards, ils sont sur la trappe!

— Attendez, dit une autre voix, je les aurai bientôt fait déloger, si vous voulez m'aider un peu.

Ils prirent une poutre plus lourde, et unirent leurs efforts pour la soulever ; puis ils la lancèrent avec tant de force contre la trappe que les planches se brisèrent et tombèrent. Des acclamations frénétiques retentirent, l'échelle fut appliquée à l'ouverture et tous montèrent précipitamment. Arrivés à l'entrée du grenier, ils s'arrêtèrent soudain : on eût dit qu'un rare et imposant spectacle avait attendri leurs cœurs, car les blasphèmes et les imprécations moururent sur leurs lèvres, et ils s'entre-regardèrent avec hésitation.

Au fond du grenier, un jeune homme, un enfant, — il n'avait pas plus de quatorze ans, — se tenait debout, une hache à la main, pâle et tremblant ; il dirigeait son arme vers les agresseurs, sans que la moindre parole s'échappât de sa poitrine : dans ses yeux bleus rayonnait un héroïque désespoir. On voyait qu'une profonde émotion l'agitait, car les muscles de ses joues délicates se contractaient convulsivement et donnaient à sa physionomie une effrayante expression : il ressemblait à un marbre grec. Derrière le jeune boucher se trouvaient deux femmes agenouil-

lées, une vieille mère aux cheveux blancs, les mains jointes et les yeux levés au ciel, et une jeune fille éperdue et les cheveux épars. Celle-ci, saisie d'effroi, cachait son visage dans les vêtements de sa mère qu'elle serrait dans ses bras d'une étreinte fébrile; dans cette attitude, elle restait immobile et comme inanimée : elle n'avait pas un soupir, pas une plainte.

Quand les soudards furent revenus de leur première stupéfaction, ils s'approchèrent brutalement de ces infortunées et se répandirent en injures contre elles ; ils allaient porter les mains sur elles, car l'enfant qui leur servait de défenseur ne leur inspirait aucun effroi. Quelle ne fut pas leur rage quand le jeune boucher porta le pied en arrière, et, dans cette attitude plus ferme, fit tournoyer sa hache et les fit reculer épouvantés ! Un instant ils suspendirent leur criminelle agression, jusqu'à ce que l'un d'eux s'élança sur l'enfant pour le percer de son épée ; mais le boucher détourna l'arme de l'ennemi et asséna sur l'épaule de celui-ci un coup de hache avec l'énergie du désespoir. L'agresseur recula en chancelant et tomba dans les bras de ses compagnons. Comme si ce coup eût épuisé les forces du jeune homme, il s'affaissa sur le sol et resta immobile à côté des femmes. Les soudards s'étaient groupés sur-le-champ autour de leur compagnon blessé, et lui ôtèrent ses vêtements, en proférant d'affreuses menaces et d'horribles imprécations. Pendant ce temps, a

vieille femme pleurait à chaudes larmes, et, en proie à la plus vive anxiété, implorait grâce en français.

— Oh ! s'écriait-elle en tendant les bras vers les bourreaux, ayez pitié de nous, pauvres femmes que nous sommes ! Pour l'amour de Dieu, ne nous tuez pas ! Voyez mes larmes et ayez compassion de notre douleur ! Que vous fait la mort de deux pauvres femmes sans défense ?

— C'est la mère du boucher qui a tué tant des nôtres à Male, s'écria l'un des soudards ; il faut qu'elle meure.

— Oh ! non, non, messire ! s'écria la vieille femme, ne trempez pas vos mains dans mon sang, je vous en supplie par la sainte Passion de Notre-Seigneur, laissez-nous la vie ! Prenez tout ce que nous possédons ; tout est à vous !

— Votre argent ! votre or ! cria une voix.

A ces mots, la femme prit une cassette qui se trouvait derrière elle et la jeta aux soudards.

— Voilà, messires, dit-elle, voilà tout ce qui nous reste au monde ; je vous l'abandonne volontiers.

La cassette s'ouvrit, et un grand nombre de pièces d'or et de bijoux des plus précieux s'éparpillèrent sur le sol. Les soudards s'élancèrent pour recueillir ce butin inespéré, et l'un d'eux saisit la jeune fille par les bras et la traîna brutalement sur le plancher.

— Ma mère, ô ma mère, à mon secours ! s'écria la jeune fille d'une voix mourante.

Égarée par l'amour de son enfant, la mère fut saisie d'un inexprimable désespoir; ses yeux s'enfoncèrent dans l'orbite et flamboyèrent comme les yeux d'un loup dans les ténèbres; ses lèvres se crispèrent convulsivement et laissèrent ses dents à découvert, comme si, en ce moment suprême, la mère avait reçu l'instinct d'une tigresse. Elle s'élança furieuse sur le soudard, et noua ses bras à son cou, et, saisissant sa joue de la main comme d'une serre, elle y enfonça ses ongles avec rage, et des gouttes de sang coulèrent sur le menton de l'homme d'armes.

— Mon enfant! hurlait-elle, rends-moi mon enfant, scélérat!

Les étreintes de la mère furieuse causaient au soudard des souffrances intolérables; sa physionomie le trahissait assez, car les yeux lui sortaient de la tête. Ne voulant pas lâcher la jeune fille, il tira son épée et en perça impitoyablement le cœur de la mère. L'infortunée femme lâcha son cruel ennemi et s'appuya, en chancelant, contre le toit : des flots de sang inondèrent ses vêtements; ses yeux s'éteignirent; son visage prit les teintes de la mort, et ses mains cherchèrent convulsivement un soutien.

Le soudard arracha les boucles d'oreille d'or de la jeune fille, qui poussait des clameurs de détresse et d'épouvante; il arracha le collier de perles de son cou et les bagues de ses doigts. Puis, enfonçant l'épée dans son sein, il dit, d'un ton railleur, à la mère mourante :

— Vous pouvez entreprendre ensemble le grand voyage, engeance flamande !

La mère poussa un dernier cri d'angoisse, s'élança en avant et s'affaissa lourdement sur le corps de sa fille.

Cette scène déchirante dura moins de temps qu'il n'en a fallu pour la raconter. Tout cela se passa en quelques instants, si bien que les soudards étaient encore occupés à ramasser les joyaux éparpillés, que déjà la mère et la fille avaient quitté cette terre pour un monde meilleur.

Dès que les pillards étrangers eurent emporté du grenier tout ce qui avait quelque valeur, ils quittèrent la maison pour aller reprendre ailleurs leur œuvre de dévastation. Les malheureux habitants, qui étaient chassés de leurs demeures ou n'osaient plus y rester, erraient, comme perdus, dans les rues, et se trouvaient en butte aux plus brutales insultes de la part des etrangers. Combien ne devaient pas être douleureux ce désespoir et cette impuissance pour ces cœurs flamands ! Avec quelle amertume et quelle haine ne maudissaient-ils pas le nom français !

Vers midi, un grand nombre de cavaliers parcoururent les rues pour rappeler les soudards, car messire de Châtillon avait jugé que la couronne de France etait suffisamment vengée. On proclama que les cadavres devaient être inhumés, et que chacun eût à regagner sa demeure.

Quelques *klauwaerts*, qui s'étaient rendus chez

Breydel, avaient emporté les corps de la mère et de la fille, et les transportèrent sur un brancard jusqu'à la porte de Damme. Là, encore, se passa une scène désolante et de nature à éveiller la pitié dans tous les cœurs. Des milliers de femmes en pleurs, d'enfants se lamentant, de vieillards perclus par l'âge, suppliaient à genoux qu'on leur permît de quitter la ville ; mais les soldats, qui avaient reçu l'ordre de tenir les portes fermées, restaient sourds à toutes les supplications et répondaient par de cruelles plaisanteries aux larmes de ceux qui les imploraient. Après avoir prié inutilement pendant longtemps, une femme eut l'heureuse idée de donner ses bijoux aux gardes. Elle fut imitée par un grand nombre d'autres, et bientôt il y eut devant la porte un monceau de colliers, d'agrafes, de boucles d'oreille de prix et d'autres riches parures.

Les soldats s'en saisirent avec avidité et promirent d'ouvrir les portes si les fugitifs consentaient à leur donner tous leurs joyaux. Les femmes se hâtèrent de leur jeter tout ce qu'elles possédaient qui eût quelque valeur, argent, bijoux, et la porte s'ouvrit.

Des cris de joie saluèrent cette bienheureuse délivrance : les mères prirent leurs enfants sur le bras, le fils soutint les pas de son vieux père, et tous se précipitèrent, comme un torrent, à travers la porte. Les hommes qui portaient les cadavres de la mère et de la sœur de Jean Breydel suivirent les autres

dans leur fuite. La porte de la ville se referma derrière eux.

XVI

> Je vois, dans la fleur de ma jeunesse, le bonheur et l'espérance m'échapper, et je lutte avec anxiété contre les soucis et les chagrins. Suis-je donc destinée à gémir sans cesse, ô mon Dieu, et n'écouterez-vous pas mes supplications?
>
> MARIE DOOLAEGHE.

Jean Breydel s'était campé avec ses sept cents bouchers dans le voisinage de la ville de Damme; trois mille autres gens des métiers étaient venus se ranger sous ses ordres. Il se trouvait ainsi à la tête d'une armée faible en nombre, mais puissante par l'intrépide courage qui animait ceux qui la composaient; car le cœur de ces hommes résolus aspirait ardemment à la liberté et à la vengeance. Dans le bois que le doyen des bouchers avait choisi pour lieu de campement, le sol était couvert de baraques à une distance d'un quart de lieue.

Dans la matinée du 18 mai, un peu avant que de Châtillon fît son entrée à Bruges, d'innombrables

feux dessinaient, par leur fumée, les lignes régulières du camp ; cependant on apercevait encore peu de monde autour des tentes, il y avait passablement de femmes et d'enfants, mais il était rare qu'on aperçût un homme, et encore était-ce une sentinelle. A quelque distance du camp, derrière les arbres qui étendaient leurs branches au-dessus des tentes, se trouvait une clairière dépourvue de végétation, et où l'on n'apercevait aucune tente. Mille voix s'y confondaient dans un bourdonnement dont la monotonie était dominée de temps en temps par le retentissement de coups réguliers. L'enclume gémissait sous le marteau des forgerons, et les plus grands arbres tombaient avec fracas sous la hache des bouchers. On arrondissait, on égalisait de longues pièces de bois, et on les garnissait d'une pointe de fer. Déjà de grands tas de *goedendags* ou de piques de ce genre étaient amassés sur la plaine. D'autres compagnons tressaient des branches de saule en boucliers, qu'ils livraient ensuite au métier des corroyeurs qui avaient pour mission de les couvrir de peau de bœuf. Les charpentiers construisaient toutes sortes de machines de siége, et particulièrement des balistes, des catapultes et d'autres machines à projectiles.

Jean Breydel courait çà et là en prodiguant les encouragements à ses compagnons ; souvent lui-même prenait la hache des mains d'un de ses bouchers, et, à leur profond étonnement, abattait un arbre en quelques instants, avec une force prodigieuse.

A la gauche de la clairière s'élevait une magnifique tente en drap bleu de ciel galonné d'argent, au sommet de laquelle se trouvait un écusson où était brodé un lion de sable en champ d'or : ces armoiries indiquaient que la tente était habitée par une personne du sang des comtes de Flandre. C'était la comtesse Mathilde qui s'était placée sous la protection des métiers et campait parmi eux. Deux dames de l'illustre maison de Renesse étaient venues de la Zélande lui servir de compagnes et d'amies : rien ne lui manquait ; le noble seigneur zélandais lui avait envoyé le plus magnifique mobilier et les plus précieux vêtements. Deux détachements de bouchers, armés de haches étincelantes, se trouvaient des deux côtés de la tente, et servaient de gardes du corps à la jeune comtesse.

Le doyen des tisserands se promenait de long en large devant la porte de la tente ; il semblait plongé dans une profonde préoccupation, car ses yeux ne se détachaient pas du sol. Les gardes le contemplaient en silence, et n'osaient parler, tant ils respectaient la méditation de l'homme qui s'était montré à eux si grand et si noble. En ce moment il était occupé à réfléchir au moyen de former un camp général. Pour que les vivres ne fissent pas défaut, lui-même avait partagé l'armée en trois corps ; il avait installé à Damme les bouchers et les compagnons des autres métiers sous le commandement de Breydel ; Lindens s'était porté sur Fluis avec deux mille

tisserands, et de Coninck lui-même était resté avec deux mille autres à Ardenburg. Mais cette division de l'armée, imposée par la nécessité, lui pesait, et il eût voulu pouvoir réunir tous les corps avant le retour de monseigneur Guy. C'est pourquoi il était venu à Damme, et s'était déjà entretenu avec Jean Breydel à ce sujet. Il attendait qu'il lui fût permis de voir la fille de son suzerain et de lui présenter ses hommages.

Pendant qu'il mûrissait son projet en se promenant, la portière de la tente se souleva, et Mathilde s'avança à pas lents sur le tapis qui se trouvait à l'entrée. Elle était pâle et souffrante ; ses jambes fléchissantes la soutenaient à peine, elle chancelait à chaque pas, et s'appuyait lourdement sur le bras de la jeune Adelaïde de Renesse qui l'accompagnait. Son costume était riche, mais sans recherche ; elle avait rénoncé à tout ornement emprunté, et ne portait pour tout bijou que la plaque d'or sur laquelle se détachait le noir lion de Flandre.

De Coninck s'était découvert, à la vue de sa souveraine, et se tenait devant elle dans une attitude respectueuse. Mathilde sourit avec une expression qui allait à l'âme ; sur ses traits se mêlaient une profonde souffrance et une douce satisfaction, car elle était heureuse de voir le doyen.

— Soyez le bienvenu, maître de Coninck, dit-elle d'une voix faible, soyez le bienvenu, notre bon et fidèle ami ; vous le voyez, je ne suis pas bien, je

respire avec peine, mais je ne puis toujours rester dans ma tente ; la tristesse me gagne dans cette étroite demeure : je veux voir à l'œuvre les fidèles sujets de mon père, si mes pieds peuvent me conduire jusque-là. Accompagnez-moi, je vous en prie, maître, et répondez à mes questions, car vos explications soulageront mon esprit malade ; je ne désire pas que les gardes nous suivent : comme l'air pur du matin me ranime !

De Coninck suivit la jeune comtesse et se mit à l'entretenir d'une foule de sujets divers ; grâce à son tact habituel et à son éloquence, il sut trouver des paroles consolantes pour elle, et chassa, pour un instant, les sombres préoccupations qui attristaient son âme. Quand elle arriva au milieu des gens des métiers, des acclamations enthousiastes la saluèrent de toutes parts. Bientôt le cri général : «Vive la noble fille du lion de Flandre ! » éveilla tous les échos de la forêt, et Mathilde se sentit doucement émue par ces témoignages de vive et sincère affection. Elle s'approcha du doyen des bouchers, et lui dit d'une voix bienveillante :

— Je vous ai vu de loin, maître Breydel ; vous travaillez avec plus d'ardeur que le dernier de vos compagnons : il paraît que cette besogne vous plaît.

— Madame, répondit Breydel, nous fabriquons des *goedendags* qui doivent délivrer la patrie et le lion de Flandre, notre seigneur et maître, et ce travail me plaît infiniment ; car je crois voir un ennemi

à la pointe de chaque *goedendag* que nous achevons. Et ne vous étonnez pas, noble comtesse, de me voir abattre ces arbres avec tant d'ardeur ; il me semble frapper l'ennemi, et cette trompeuse vengeance fait bondir mon cœur en lui donnant un intrépide élan.

Mathilde admirait le jeune homme dans le regard duquel étincelait le feu héroïque qui embrasait son cœur, et dont la physionomie, semblable à celle d'une divinité grecque, portait à la fois les indices de douces et généreuses émotions et de passions ardentes. La comtesse contemplait avec plaisir ces yeux où une virile fierté rayonnait sous de longs cils, et ces traits délicats qu'animait l'expression d'un dévouement absolu et de l'amour de la patrie.

— Maître Breydel, dit-elle avec un doux sourire, votre société me serait agréable, s'il vous plaisait de nous suivre.

Jean Breydel jeta sa hache, rejeta les boucles blondes de ses cheveux derrière les oreilles, plaça son bonnet avec plus d'élégance, et, plein d'orgueil, il suivit la jeune fille. Mathilde murmura à voix basse en s'adressant à de Coninck :

— Si mon père avait à son service un millier d'hommes fidèles et intrépides comme lui, les Français ne demeureraient pas longtemps en Flandre.

— Il n'y a qu'un Flamand comme Breydel, répondit de Coninck. Il est rare que la nature place une âme aussi ardente dans un corps aussi puissant, et c'est une sage disposition de Dieu ; sans cela les

hommes, dès qu'ils auraient la conscience de leur force, deviendraient trop orgueilleux, comme les géants qui, dans l'antiquité, voulurent escalader le ciel...

Il allait poursuivre son discours, mais une sentinelle armée de l'épée et du bouclier accourait hors d'haleine et dit à Breydel, son doyen :

— Maître, mes camarades du camp m'envoient vous dire qu'on voit, en avant de la porte de la ville de Bruges, un épais nuage de poussière s'élever et qu'un bruit sourd, semblable à celui d'une armée en marche, se fait entendre, comme venant de la ville et s'avançant vers notre campement.

— Aux armes! aux armes! s'écria Breydel avec une telle force que tous l'entendirent. Chacun à son corps! hâtez-vous!

Les ouvriers saisirent vivement leurs armes et accoururent pêle-mêle et en désordre, mais cela ne dura qu'un instant : les corps se formèrent tout à coup, et bientôt les compagnons se trouvaient immobiles, en rangs serrés. Breydel plaça cinq cents hommes d'élite autour de la tente de Mathilde qui s'était hâtée de rentrer dans son asile. On amena devant la tente un chariot, quelques bons chevaux et l'on prépara tout pour la fuite. Alors Breydel sortit précipitamment du bois avec le reste de ses hommes et rangea ceux-ci en bataille pour recevoir l'ennemi.

On s'aperçut bientôt qu'on s'était trompé, car la foule qui soulevait la poussière de la route s'en-

fuyait en désordre, et il s'y trouvait une multitude de femmes et d'enfants. Les femmes poussaient de lamentables gémissements et d'affreux cris de douleur autour d'une civière portée par des hommes. Bien que le motif de la prise d'armes eût disparu, les gens des métiers restaient toujours dans les rangs: ils s'appuyaient sur leurs armes et attendaient avec curiosité l'explication de ce qui se passait. Enfin le cortége arriva devant le front de l'armée, et, tandis que beaucoup de femmes et d'enfants pénétraient dans les rangs pour embrasser leur époux ou leur père, un épouvantable spectacle se dévoila au milieu de la foule.

Quatre hommes apportèrent la civière à quelque distance du doyen des bouchers, et déposèrent sur le sol deux cadavres de femmes ; leurs vêtements étaient souillés de larges taches de sang ; on ne pouvait voir leurs traits car un voile noir recouvrait leurs têtes. Pendant qu'on enlevait les cadavres de la civière, les femmes remplissaient l'air de cris de douleur ; on n'entendit d'abord que de plaintives exclamations. Enfin une voix s'écria :

— Les étrangers les ont assassinées !

Cette révélation alluma la rage et la soif de la vengeance parmi les gens des métiers qui, jusque-là, avaient attendu avec stupéfaction ; mais le doyen Breydel se tourna vers eux et s'écria :

— Le premier qui quitte son rang sera sévèrement puni !

Il était lui-même en proie à une inquiète agitation; on eût dit qu'un pressentiment du malheur qui lui était arrivé serrait son cœur d'avance : il s'élança impétueusement vers les cadavres et arracha le drap qui leur couvrait le visage.

Quel terrible spectacle frappa son regard, ô mon Dieu!... Pas une plainte ne s'échappa de sa poitrine, pas un mouvement ne se fit dans tout son corps : il était comme foudroyé. Il devint plus pâle que les cadavres étendus devant lui, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête; son regard fixe, immobile, s'attachait avec obstination sur l'œil vitreux des mortes; ses lèvres s'agitaient convulsivement, et l'on eût dit qu'il allait mourir...

Il ne demeura dans cet état que quelques instants; bientôt un rauque soupir déchira sa gorge. Il s'élança désespéré vers ses compagnons, et, levant les deux bras au ciel, il s'écria d'une voix brisée :

— Oh! malheur! malheur!... ma pauvre vieille mère! mon infortunée sœur!

A ces mots, il se jeta dans les bras de de Coninck, et, épuisé de forces, s'appuya sur le sein de son ami. Il promenait autour de lui des yeux égarés, et faisait frémir tous les spectateurs d'angoisse et de pitié. Dans sa sombre fureur, il porta à sa bouche la hache qu'il tenait en main et, comme un enragé, mordit avec une telle force dans le manche, qu'un morceau de bois resta entre ses dents; on se hâta de lui enlever cette arme dangereuse. De Coninck donna

ordre aux compagnons de retourner en ordre à leur travail jusqu'à ce qu'on les appelât aux armes. Bien qu'ils eussent préféré tirer une prompte vengeance du crime, ils n'osèrent pas résister à l'ordre qu'on leur donnait, parce qu'ils savaient que le jeune comte Guy avait investi le doyen des tisserands du commandement en chef ; il regagnèrent le bois en murmurant et se remirent au travail à contre-cœur.

Quand les deux doyens furent arrivés dans la tente de Breydel, le doyen des bouchers s'affaissa tout abattu sur un siége, et pencha sa tête appesantie ; il ne parlait pas et regardait de Coninck avec une étrange expression : un sourire, qui faisait mal à voir, crispait ses traits ; on eût dit qu'il se raillait de son propre malheur.

— Mon pauvre ami, dit de Coninck, calmez-vous, au nom de Dieu !

— Me calmer ! me calmer ! répéta Breydel, ne suis-je pas calme ? m'avéz-vous jamais vu aussi tranquille ?

— O mon ami, reprit le doyen des tisserands, quelle affreuse douleur remplit votre âme ! je vois la mort peinte sur votre visage. Je ne puis vous consoler : votre malheur est trop grand ; je ne sais quel baume peut guérir de telles blessures.

— Moi, dit Breydel, je connais le baume qui peut me guérir, mais l'énergie me manque. O ma pauvre mère ! ils ont baigné leurs mains dans ton

sang, parce que ton fils est Flamand, et ce fils, ô malheur ! ce fils est impuissant à te venger !

A cette exclamation, l'expression de son visage changea ; ses dents grincèrent, ses mains étreignirent les pieds de la table comme s'il eût voulu les briser ; cependant il ne tarda pas à redevenir calme et ses traits accusèrent une tristesse plus profonde et plus sentie.

— Maître, dit de Coninck, comportez-vous en homme, et maîtrisez le désespoir, cet ennemi de l'âme ; supportez courageusement les amères douleurs qui vous frappent aujourd'hui, le sang de votre mère sera vengé !

Le terrible sourire qui venait de crisper les lèvres de Breydel reparut.

— Ce sang sera vengé ! répondit-il, comment pouvez-vous promettre si légèrement ce que vous ne pouvez accomplir ? Qui peut me venger ? ce n'est pas vous. Croyez-vous qu'un torrent de sang étranger puisse racheter la vie de ma mère ? Le sang du tyran rend-il la vie à ses victimes ? Non, elles sont mortes, — et pour toujours, pour l'éternité, mon ami ! Je souffrirai en silence et sans me plaindre : rien ne peut me consoler, — nous sommes trop faibles, et nos ennemis sont trop puissants.

De Coninck ne répondit pas aux plaintes de Breydel ; il semblait absorbé par une grave préoccupation ; parfois apparaissait sur sa physionomie une expression qui trahissait l'effort qu'il faisait pour

dissimuler une colère intérieure. Le doyen des bouchers le contemplait avec curiosité dans la pensée qu'il se passait dans l'âme de son prudent ami quelque chose d'extraordinaire. L'expression de colère qui accentuait les traits de de Coninck disparut; il se leva lentement et dit d'un ton solennel :

— Nos ennemis sont trop puissants, dites-vous? demain vous ne direz plus cela; ils ont eu recours à la trahison et à la perfidie; ils n'ont pas craint de verser le sang innocent, comme s'il n'y avait plus d'ange exterminateur devant le trône du Seigneur; ils ne savent pas que leur vie à tous est dans mes mains, et que je puis les anéantir, comme si Dieu m'avait délégué sa toute-puissance; ils cherchent à triompher par la félonie et une infâme cruauté, eh bien, leur propre glaive les anéantira, c'est dit!

En ce moment de Coninck ressemblait à un prophète lançant sur Jérusalem coupable la malédiction du Seigneur; sa voix avait un accent si indéfinissable, que Breydel écoutait, avec un respect religieux, l'anathème prononcé contre les ennemis de la Flandre.

— Attendez, poursuivit de Coninck, je vais faire appeler l'un des nouveaux venus, afin que nous sachions tout ce qui s'est passé; ne vous emportez pas en entendant son récit, je vous promets une vengeance que vous-même n'oseriez pas demander : les choses en sont venues si loin, que la résignation et la patience seraient une honte

Une ardente colère enflammait ses joues. Lui qui, d'ordinaire, était si calme et si maître de lui, était plus irrité que Breydel, bien que cette irritation ne se trahît pas complétement sur son visage. Il quitta la tente pendant quelques instants, et reparut avec un compagnon des métiers auquel il fit faire un récit circonstancié de tous les événements qui s'étaient passés à Bruges ce jour-là. Les deux doyens apprirent de lui le chiffre de la nouvelle armée de Châtillon, la mort des citoyens envoyés à la potence et l'horrible pillage de la ville.

Breydel écouta ce récit avec sangfroid, car tous ces crimes ne le touchaient pas aussi vivement que le meurtre qui l'avait frappé dans ses affections les plus chères. De Coninck, au contraire, s'irritait de plus en plus, à mesure que l'affreuse scène se déroulait devant lui. Les détails que lui révéla le récit étaient très-douloureux pour lui ; mais il ne considérait pas l'événement sous ce point de vue : l'amour de la patrie et de la liberté, tels étaient les deux sentiments qui inspiraient sa colère. Il s'apercevait que le temps était venu, et qu'il fallait se mettre à l'œuvre sans retard; d'ailleurs, la cruelle exécution qui venait d'avoir lieu pouvait terrifier les Flamands et leur ôter tout courage. Il congédia le compagnon et appuya silencieusement son front sur sa main, tandis que Breydel attendait avec impatience ce qu'allait dire son ami.

Tout à coup, de Coninck s'élança vers Breydel, en s'écriant :

— Mon ami, aiguisez votre hache et bannissez toute tristesse de votre cœur. Nous allons briser les chaînes de la patrie !

— Que voulez-vous dire ? demanda Breydel.

— Écoutez. Le laboureur attend que le froid du matin ait rassemblé toutes les chenilles dans le nid ; alors il détache le nid de l'arbre, le place sous son pied et écrase les insectes qui s'y trouvent. Comprenez-vous cela ?

— Achevez votre prophétie, s'écria Breydel. Oh ! mon ami, un joyeux rayon brille au milieu de mon désespoir : achevez, achevez !

— Eh bien, comme les chenilles, les étrangers ont pris notre pays pour leur nid ; eux aussi seront écrasés comme si une montagne s'écroulait sur eux. Réjouissez-vous, maître Jean, ils sont condamnés. La mort de votre mère sera payée avec usure, et la patrie sortira libre de ce bain de sang !

Breydel promena vivement les yeux autour de la tente, cherchant sa hache, et se souvint qu'on la lui avait enlevée ; il saisit avec émotion la main de de Coninck :

— Mon ami, s'écria-t-il, vous m'avez sauvé maintes fois, mais alors vous ne me donniez que la vie, aujourd'hui je retrouve, grâce à vous, le bonheur et la joie ; dites-moi donc bien vite comment nous accomplirons cette vengeance, pour que je n'en doute plus.

— Prenez patience, vous saurez tout dans un instant : je veux développer mon projet en présence de tous les doyens. Je vais les faire appeler.

Il sortit brusquement de la tente, appela une sentinelle et l'envoya au bois inviter tous les chefs à le venir trouver. Peu de temps après, ils formaient, au nombre de trente, un cercle au dehors de la tente. De Coninck leur parla en ces termes :

— Compagnons, l'heure solennelle est arrivée : il nous faut la liberté ou la mort. Assez longtemps nous avons porté au front la marque d'infamie ; il est temps que nous demandions compte à nos ennemis du sang de nos frères, et, s'il nous faut mourir pour la patrie, songez, amis, que les chaînes de l'esclavage se brisent au bord de la tombe, et que nous nous endormirons, libres et sans flétrissure, à côté de nos pères. Mais non, nous vaincrons, j'en suis sûr, le lion de Flandre ne peut périr, et voyez s nous n'avons pas le droit pour nous ! Les étrangers ont mis notre pays au pillage ; ils ont jeté en prison notre comte et ses fidèles vassaux ; ils ont empoisonné la comtesse Philippine ; ils ont dévasté notre bonne ville de Bruges et pendu au gibet, sur notre propre sol, les plus généreux d'entre nos frères. Les cadavres sanglants de la mère et de la sœur de notre malheureux ami Breydel reposent au milieu de nous. Ces cadavres et ceux de tous ceux qui sont morts de la main des oppresseurs étrangers élèvent la voix et crient vengeance dans vos cœurs ! Eh bien, enfer-

mez dans votre cœur, comme dans une tombe, ce que je vais vous dire. Les étrangers se sont fatigués aujourd'hui dans l'accomplissement de leur œuvre abominable, ils dormiront bien; mais ce sommeil, pour la plupart d'entre eux, durera jusqu'au dernier jugement! Ne dites rien à vos hommes, mais conduisez-les demain, deux heures avant le lever du soleil, derrière Sainte-Croix, dans l'*Eksterbosch* (1). Je pars sur-le-champ pour Ardenburg, où je vais préparer mes hommes et faire avertir le commandant Lindens, car je dois être à Bruges aujourd'hui encore. Cela vous étonne, cependant vous avouerez avec moi qu'il y a à Bruges un Français que nous ne pouvons mettre à mort : son sang retomberait sur nos têtes.

— Messire de Mortenay! s'écrièrent des voix nombreuses.

— Ce chevalier, reprit de Coninck, nous a toujours traités avec bonté; il a montré en toute occasion que les malheurs de notre patrie le touchaient. Souvent il a arrêté l'exécrable Jean de Gistel dans ses cruelles persécutions et obtenu la grâce des condamnés. Il ne faut pas souiller nos armes de ce noble sang; c'est pour empêcher que cela n'arrive que

(1) *Bois des pies*, et ils convinrent que le lendemain au point du jour, avant le lever du soleil, ils se réuniraient à Sainte-Croix, près de Bruges, tous bien armés et bien équipés. (*L'Excellente chronique.*)

je veux me rendre aujourd'hui à Bruges, quelque périlleuse que soit la démarche.

— Mais, dit un des doyens, comment pénétrerons-nous en ville demain, puisque les portes sont fermées avant le lever du soleil ?

— Les portes s'ouvriront pour nous, répondit de Coninck ; je ne reviendrai de la ville que lorsque la vengeance sera assurée et infaillible. Je vous en ai dit assez : demain, au lieu fixé pour la réunion, je vous communiquerai d'autres ordres ; tenez vos hommes prêts. Je vais partir avec la jeune comtesse ; il ne faut pas qu'elle soit témoin de cette scène sanglante.

Durant ce discours, Breydel n'avait pas donné le moindre signe d'assentiment ; mais une joie sauvage rayonnait sur son visage. Dès que les doyens se furent retirés, il se jeta au cou de de Coninck et dit, tandis que deux larmes coulaient sur ses joues :

— Vous m'avez arraché à mon désespoir, mon excellent ami, maintenant je pourrai pleurer tranquillement sur les corps de ma mère et de ma sœur, et les rendre religieusement à la terre. Et alors, quand la tombe se sera refermée sur elles, que me restera-t-il donc à aimer sur la terre?

— Votre patrie et son exaltation ! répondit de Coninck.

— Oui, oui, la patrie, la liberté... et la vengeance ! car maintenant, voyez-vous, mon ami, je pleurerais de rage si les étrangers quittaient notre pays... ma

hache ne pourrait plus abattre leurs têtes, et je ne pourrais fouler aux pieds leurs cadavres, comme leurs chevaux l'ont fait des cadavres de nos frères. Je ne veux plus de la liberté seule, je la repousse; je veux voir couler des flots de sang, maintenant qu'ils ont percé le sein de celle dont j'ai reçu la vie. Hâtez-vous de partir, et que Dieu vous accompagne, pour que tout réussisse à souhait : j'ai soif de la vengeance que vous m'avez promise.

— Discrétion et prudence, mon ami!

A ces mots, de Coninck s'éloigna de Breydel.

Avant de quitter le camp, il fit tout préparer pour le départ de Mathilde, et, après s'être entretenu avec elle pendant quelques instants, il monta à cheval et disparut dans la direction d'Ardenburg.

Sur ces entrefaites, les corps de la mère et de la sœur de Breydel avaient reçu les derniers soins et avaient été ensevelis par les femmes; elles avaient tendu de noir l'intérieur d'une tente et y avaient déposé les deux cadavres sur un lit de camp. Un funèbre drap mortuaire les recouvrait; le visage seul était visible. Autour de cette couche suprême brûlaient huit cierges de cire jaune; un crucifix, un bénitier d'argent et quelques branches de bois se trouvaient placés au chevet du lit, autour duquel des femmes en pleurs priaient à voix basse.

Immédiatement après le départ de de Coninck, Breydel se rendit dans le bois et ordonna de cesser les travaux; il envoya les gens des métiers se repo-

ser dans les tentes et leur annonça qu'il fallait partir le lendemain avant le lever du jour. Après avoir pris quelques autres mesures pour que les femmes et les enfants restassent au camp, il se rendit à la tente où reposait le corps de sa mère. En y arrivant, il congédia les femmes qui s'y trouvaient, et ferma soigneusement la porte.

Plusieurs chefs se présentèrent à la tente du doyen pour lui demander des instructions ou des ordres; mais, quelque fort qu'ils frappassent, ils ne recevaient pas de réponse. Ils respectèrent d'abord la douleur dans laquelle leur commandant était sans doute abîmé en ce moment; mais, lorsque quatre heures déjà se furent écoulées sans que le moindre bruit se fût fait entendre dans la tente funèbre, ils furent saisis d'inquiétude, et n'osaient exprimer leurs pensées : Breydel était-il mort? La hache ou la douleur avait-elle mis fin à sa vie?

Tout à coup la porte s'ouvrit, et Breydel se montra devant eux, sans paraître s'apercevoir de leur présence. Personne ne parla, car les traits du doyen avaient une expression qui glaçait le cœur et ôtait la parole. Il était d'une pâleur livide, ses yeux se promenaient autour de lui avec égarement, et de nombreux témoins remarquèrent que deux doigts de sa main droite étaient tachés de sang. Personne n'osait l'approcher; — ses yeux lançaient la mort, et chacun de ses regards pénétrait comme une flèche dans l'âme de ceux qui l'entouraient.

Le sang qui souillait ses doigts faisait surtout frémir les spectateurs; un horrible soupçon leur faisait deviner son origine. Ce sang venait sans doute de la blessure de sa mère, peut-être sortait-il de ce cœur qui l'avait tant aimé, et Breydel avait-il puisé dans cet affreux attouchement la fureur qui devait lui donner plus de force et plus d'ardeur pour se venger. Il erra silencieux à travers la forêt jusqu'à ce que le soir enveloppât le camp d'un voile d'ombres et cachât le doyen aux yeux de ses compagnons.

A son arrivée à Ardenburg, de Coninck plaça ses deux mille tisserands sous les ordres d'un des principaux chefs, et envoya un messager muni d'instructions au commandant Lindens. Quand il eut pris toutes les mesures nécessaires pour concentrer les trois divisions de l'armée à Sainte-Croix, il remonta à cheval et se rendit directement à Bruges. Il laissa sa monture dans une auberge voisine de la porte et entra à pied dans la ville, sans obstacle, car la soirée était déjà avancée; les portes étaient ouvertes et l'on n'apercevait pas d'autre soudard que la sentinelle qui veillait sur le rempart. Un morne silence, un calme effrayant régnaient dans les rues qu'il lui fallut traverser. Bientôt il s'arrêta devant une humble maison située derrière l'église Saint-Donat, et il se disposait à frapper lorsqu'il s'aperçut que la maison n'avait pas de porte et que l'entrée en était fermée par un long morceau de

drap. Cette maison et sa distribution intérieure, devaient lui être bien connues, car il souleva le drap, entra d'un pas assuré dans la boutique et se dirigea vers une petite chambre de derrière éclairée par la lueur douteuse d'une lampe. Une femme en pleurs était assise auprès d'une table, au milieu des débris du mobilier épars sur le sol; elle pressait sur son sein deux jeunes enfants et leur prodiguait des baisers entrecoupés de soupirs, comme si elle s'estimait heureuse que cette richesse lui fût restée ; plus loin dans un coin, où pénétraient à peine les pâles rayons de la lampe, était assis un homme, la tête cachée dans les mains et qui semblait dormir.

A l'apparition imprévue de de Coninck, la femme fut tellement effrayée qu'elle serra étroitement ses enfants dans ses bras et poussa un cri de terreur. L'homme porta vivement la main à son poignard ; mais, en reconnaissant son doyen, il se leva et dit :

— O maître, quelle douloureuse charge vous m'avez imposée en m'ordonnant de rester en ville : la grâce de Dieu seule nous a sauvés d'une mort affreuse. Nos maisons sont pillées, nos frères pendus et égorgés, et Dieu sait ce qui arrivera demain. Oh ! permettez-moi d'aller vous rejoindre à Ardenburg, je vous en supplie.

De Coninck ne répondit pas à cette prière; il fit signe du doigt au compagnon tisserand, et se retira

avec lui dans la boutique où régnait la plus profonde obscurité. Puis il dit à voix basse :

— Gérard, lorsque j'ai quitté la ville, je t'ai fait rester ici avec trente autres compagnons, afin que tu puisses découvrir les projets et les crimes de l'ennemi. Je t'ai choisi pour cette mission, parce que ton courage et ton sincère dévouement à la patrie me sont connus. Peut-être le spectacle de la mort de tes camarades a-t-il jeté l'effroi dans ton cœur; s'il en est ainsi, je consens à ce que tu partes aujourd'hui même pour Ardenburg.

—Maître, répondit Gérard, vos paroles m'attristent, car je ne crains nullement la mort; mais ma femme, mes pauvres enfants sont exposés ici à tous les malheurs. Ils sont malades de terreur et d'inquiétude; ils passent la journée entière à pleurer et à prier, et la nuit ne leur rend pas de forces : si vous voyiez comme ils sont pâles! Et, à la vue de toutes ces souffrances, de toutes ces angoisses, je ne mêlerais pas mes larmes aux leurs? Ne suis-je pas leur père et leur protecteur naturel? et n'est-ce pas de moi seul qu'ils implorent des consolations que je ne puis leur donner? O maître, croyez-moi, un père souffre plus que sa femme et ses enfants ne peuvent souffrir; cependant je suis prêt à tout oublier pour la patrie, tout, jusqu'à mon sang; et, si vous pouvez m'employer en quelque occasion, vous pouvez compter sur moi. Parlez donc, car je sens que vous avez à me donner des ordres importants.

De Coninck saisit la main du brave Gérard et la serra avec émotion.

— Voilà encore une âme comme celle de Breydel ! pensa-t-il.

— Gérard, dit-il, tu es un digne compagnon ; merci pour ton généreux dévouement ; écoute donc, car j'ai peu de temps. Tu iras trouver sur-le-champ tes camarades et tu les avertiras ; cette nuit vous vous rendrez secrètement dans la ruelle du Poivre : toi seul monteras sur le rempart qui sépare la porte de Damme de la porte de la Croix ; couche-toi là par terre et fixe les yeux dans la direction de Sainte-Croix. Dès que tu apercevras un feu dans la campagne, tombe, avec tes hommes, sur la garde de la porte, ouvre cette porte, et sept mille Flamands s'y trouveront.

— La porte sera ouverte a l'heure indiquée ; ne craignez rien, je vous prie, répondit Gérard avec sang-froid.

— Est-ce dit ?

— C'est dit !

— Bon soir donc, mon digne ami ; que Dieu soit avec vous !

— Et qu'il vous accompagne, maître !

De Coninck laissa le tisserand rejoindre sa femme et lui-même quitta la maison. Il arriva bientôt à la vieille halle devant une magnifique habitation : il frappa et la porte s'ouvrit :

—Que veux-tu, Flamand ? demanda le domestique.

— Je désire parler à messire de Mortenay.

— Oui, mais n'as-tu pas d'armes ? car on ne peut se fier à vous autres.

— Que t'importe ! dit le doyen d'un ton impérieux ; va dire à ton maître que de Coninck veut lui parler.

— Seigneur, mon Dieu ! Vous vous nommez de Coninck ? alors vous venez sûrement avec de mauvaises intentions...

A ces mots, le domestique monta précipitamment à l'étage et revint quelques instants après.

Il guida de Coninck jusqu'au haut de l'escalier devant la porte d'une chambre ; de Mortenay y était assis devant une petite table sur laquelle étaient déposés son casque, son épée et ses gantelets de fer. Il contempla le doyen avec étonnement ; celui-ci s'inclina devant le gouverneur de la ville et dit :

— Messire de Mortenay, je me suis rendu ici, confiant dans votre loyauté et sachant que je n'aurais pas à me repentir de cette hardiesse.

— Vous avez bien fait, répondit de Mortenay ; vous repartirez comme vous êtes venu.

— Votre générosité est devenue proverbiale parmi nous, reprit de Coninck, aussi est-ce pour cela même et pour vous montrer que, nous autres Flamands, nous savons estimer un loyal ennemi, que je suis venu vous trouver. De Châtillon a livré aujourd'hui notre ville à la fureur de ses soldats ; il a fait pendre huit d'entre nos frères innocents ; avouez avec moi,

messire de Mortenay, que c'est pour nous un devoir de venger leur mort; car que pouvait leur reprocher le gouverneur du pays, sinon qu'ils avaient refusé de céder à ses ordres tyranniques?

— Le sujet doit obéir à son maître, quelque sévère que soit la punition, il ne lui est pas permis de condamner les actes de son suzerain.

— Vous avez raison, messire de Mortenay, c'est ainsi qu'on parle en France, et, comme vous êtes sujet naturel du roi Philippe le Bel, il convient que vous exécutiez ses ordres; mais nous sommes Flamands et libres, et nous ne pouvons supporter plus longtemps ces chaînes honteuses. Maintenant que le gouverneur du pays de Flandre a poussé la cruauté jusqu'à sa dernière limite, je vous assure qu'avant peu le sang coulera à flots, et, si le sort ne nous était pas favorable, si les Français remportaient la victoire, il vous resterait bien peu d'esclaves, car nous voulons notre liberté ou mourir.

» Cependant, et c'est là le motif de ma visite, quoi qu'il arrive, on ne touchera pas à un cheveu de votre tête; la maison où vous vous trouverez sera sacrée pour nous, pas un Flamand ne mettra le pied sur le seuil de votre demeure : je vous le garantis sur mon honneur.

— Je remercie les Flamands de l'affection qu'ils me portent, répondit de Mortenay; mais je refuse la protection que vous m'offrez et n'en profiterai jamais. Si ce dont vous parlez arrivait vraiment, je

me trouverais sous la bannière du suzerain et non dans ma demeure, et, si je meurs, ce sera l'épée au poing. Mais je crois que cela n'irait pas aussi loin, car l'émeute serait bientôt étouffée. Quant à vous, doyen, hâtez-vous de quitter le pays, je vous le conseille en ami.

— Non, messire, je ne quitte pas mon pays : les os de mes pères reposent dans cette terre. Je vous en prie encore une fois, songez que tout est possible et que le sang français peut être versé par nous; alors vous vous ressouviendrez de mes paroles : c'est tout ce que j'avais à dire à votre seigneurie. Adieu, messire, que Dieu vous protége !

De Mortenay pesa plus attentivement les paroles du doyen des tisserands et découvrit, à sa grande tristesse, qu'il s'y cachait un secret terrible : aussi résolut-il d'engager le lendemain messire de Châtillon à redoubler de vigilance et d'ordonner lui-même certaines mesures pour la sûreté de la ville; sans se douter que ce qu'il redoutait allait s'accomplir sitôt, il se mit au lit et s'endormit d'un calme sommeil.

XVII

Voilà le lion qui se lève et montre fièrement griffes et dents à l'ennemi.

P. VAN DUYSE.

Derrière le village de Sainte-Croix, à quelques portées d'arbalète de Bruges, se trouvait un petit bois nommé le *Bois des Pies*, sous les arbres ombreux duquel les habitants de la ville allaient ordinairement se délasser le dimanche. Les troncs des arbres étaient assez éloignés les uns des autres, et un mol gazon couvrait le sol comme d'un tapis de fleurs. A deux heures du matin, Breydel se trouvait déjà au rendez-vous. L'obscurité était impénétrable; la lune s'était cachée derrière de sombres nuages, le vent soupirait doucement dans les arbres, et le monotone bruissement des feuilles ajoutait encore à l'horreur de cette sinistre nuit.

Au premier coup d'œil, on ne pouvait rien apercevoir dans le *Bois des Pies;* mais, avec plus d'attention, on eût pu distinguer de nombreuses formes humaines étendues sur le sol. A côté de chacun de

ces corps immobiles scintillait une brillante étoile, de sorte que le gazon semblait transformé en voûte céleste : mille points lumineux y étaient semés comme à pleines mains; ces étoiles n'étaient rien autres que les haches sur l'acier poli desquelles se reflétait la rare lumière de la nuit. Plus de deux mille bouchers gisaient sur la terre en rangs et dans la même attitude ; leurs cœurs battaient vivement, et le sang circulait rapide dans leurs veines, car l'heure longtemps désirée, l'heure de la vengeance et de la libération était proche. Le plus grand silence régnait parmi ces hommes, et un effrayant mystère planait comme un voile magique sur le camp muet.

Breydel se trouvait plus avant dans le bois ; un de ses compagnons, qu'il affectionnait particulièrement à cause de son intrépidité, s'était couché à côté de lui sur le sol ; ils s'entretenaient à voix basse et étouffée.

— Les étrangers ne s'attendent pas à cet étrange réveil, disait Breydel; ils dorment bien, car ils ont la conscience dure, les scélérats. Je suis curieux de voir la grimace qu'ils feront quand ils verront du même coup ma hache et la mort.

— Ma hache coupe comme un rasoir, dit son compagnon, je l'ai aiguisée au point qu'elle coupe un cheveu en deux, et j'espère que cette nuit elle sera bien émoussée, sinon je ne l'aiguiserai plus jamais !

— Les choses en sont venues trop loin, Martin; les Français nous traitent comme un troupeau de

bœufs stupides, et ils croient que nous fléchirons sous leur tyrannique oppression; mais, Dieu le sait, ils ne nous connaissent pas, et se trompent en nous jugeant d'après les damnés *léliards*.

— Oui, ces bâtards crient : Vive la France ! ils flattent bassement l'étranger ; mais quelque chose attend aussi ceux-là, car, en me donnant tant de peine pour affiler ma hache, je ne les ai pas oubliés !

— Non, Martin, non ! tu ne dois pas verser le sang de tes compatriotes, de Coninck l'a défendu.

— Et Jean de Gistel, cet infâme traître, lui laissera-t-on la vie ?

— Jean de Gistel mourra, et il faut qu'il expie la mort du vieil ami de de Coninck ; mais que ce soit le seul !

— Et les autres renégats resteraient impunis ? Voyez-vous, maître, cette pensée me pèse, je ne puis m'y faire.

— Leur punition sera assez grande : le déshonneur, le mépris seront leur lot ; nous les honnirons et les accablerons de nos dédains. Et dis-moi, Martin, ne trembles-tu pas à l'idée que chacun puisse te cracher au visage, et dire : — Tu es un renégat, un lâche, un traître à ton pays ! c'est ce qui leur arrivera.

— Oh ! oui, maître, vos paroles me font frémir ! quel affreux châtiment ! en vérité, c'est mille fois pire que la mort ; quel infernal supplice pour eux, s'ils avaient un cœur flamand !

Ils se turent un instant, écoutant comme des pas d'hommes dans le lointain ; mais ce bruit s'éteignit bientôt, et Breydel reprit :

— Ils ont tué ma vieille mère ! je l'ai vu, une épée implacable a percé ce cœur qui m'aimait tant. Ils lui ont refusé leur pitié, parce qu'elle a donné le jour à un indomptable Flamand ; à mon tour, je n'aurai pas de pitié pour eux, et je vengerai en même temps les miens et mon pays !

— Leur accordons-nous la vie, maître, ou faisons-nous des prisonniers ?

— Malheur à moi, si je fais un prisonnier ou fais grâce de la vie ! Leur laisser la vie ! Non, ils puisent leur courage dans le meurtre, ils foulent les cadavres de nos frères sous les pieds de leurs chevaux ; et puis, crois-tu, Martin, que maintenant, maintenant que la sanglante image de ma mère flotte sans cesse sous mes yeux, je puisse voir l'un de nos oppresseurs sans être emporté par une rage aveugle ? Oh ! si ma hache, fatiguée d'avoir fait des victimes, venait à se briser, je les déchirerais avec mes dents ! mais c'est impossible, mon arme est depuis trop longtemps ma fidèle compagne.

— Ecoutez, maître, le bruit augmente sur la route de Damme. Attendez !

Il appliqua l'oreille contre le sol, se releva et dit :

— Maître, les tisserands ne sont pas loin... à quatre portées d'arbalète.

— Allons, levons-nous : parcours les rangs sans

bruit, et veille à ce que personne ne bouge. Je vais à la rencontre de de Coninck, pour lui indiquer les allées où il peut poster ses hommes.

Quelques instants après, quatre mille tisserands pénétraient dans le bois de différents côtés ; ils s'étendirent sur le sol, selon l'ordre qu'ils avaient reçu et gardèrent un profond silence. Le calme qui régnait dans le bois fut à peine troublé par leur arrivée, et bientôt on n'entendit plus rien. Seulement on pouvait voir quelques hommes passer d'un groupe à l'autre. Ils portaient aux chefs l'ordre de se rendre à l'extrémité orientale du bois.

Quand ils s'y trouvèrent en grand nombre, ils se rangèrent autour de de Coninck, pour recevoir ses instructions. Le doyen des tisserands commença en ces termes :

— Frères, le soleil d'aujourd'hui doit éclairer notre liberté ou notre mort. Réunissez donc tout le courage que peut vous inspirer l'amour de la patrie : songez que vous allez combattre pour la ville où reposent les ossements de vos pères, où s'est trouvé votre berceau. Ne faites grâce de la vie à personne : mettez à mort tous les étrangers qui vous tomberont sous la main, et détruisez sans pitié jusqu'à la dernière racine l'orgueilleuse engeance qui nous opprime. A eux ou à nous la mort! Y en a-t-il un seul parmi vous qui ressente encore quelque compassion pour ceux qui ont si cruellement pendu et martyrisé nos frères, pour ces traîtres qui ont jeté notre

bien-aimé comte en prison et empoisonné sa fille?

Un sourd murmure, plein d'esprit de vengeance, et dont la sinistre signification serrait le cœur, courut pendant un instant sous les arbres.

— Ils mourront! répondirent les chefs.

— Eh bien, reprit de Coninck, dès aujourd'hui nous serons libres! mais il nous faudra plus de courage et d'énergie pour conserver notre liberté, car le roi de France arrivera sans nul doute en Flandre à la tête d'une nouvelle armée.

— Tant mieux, s'écria Breydel, il y aura là-bas d'autant plus d'enfants qui pleureront leurs pères comme moi je pleure ma mère : que Dieu reçoive son âme!

Les paroles du doyen des bouchers avaient interrompu l'allocution de de Coninck. Celui-ci, craignant que le temps ne lui manquât pour donner les instructions nécessaires, se hâta de reprendre :

— Voici ce que vous avez à faire : dès qu'il sonnera trois heures à l'église de Sainte-Croix, vous ferez lever vos hommes, vous les mettrez en rangs et les conduirez aux abords de la route. Je m'avancerai avec quelques compagnons jusqu'aux murs de la ville ; quelques instants après, lorsque la porte sera ouverte par les *klauwaerts* que j'ai laissés en ville, vous y entrerez en gardant un profond silence et prendrez la direction que je vais vous dire ; maître Breydel, avec les bouchers, s'emparera de la porte de Spey, y placera des gardes et répandra ensuite

ses hommes dans toutes les rues qui avoisinent le pont des *snaggaerts* (1); maître Lindens occupera la porte Catheline et placera ses hommes dans toutes les rues jusqu'à l'église Notre-Dame; le métier des corroyeurs et des cordonniers occupera la porte de Gand jusqu'au *Steen* et au *Burg ;* les autres métiers, sous le commandement du doyen des maçons, s'empareront de la porte de Damme et prendront position aux alentours de l'église de Saint-Donat ; moi, je me rendrai, avec mes deux mille hommes à la porte de la Boverie ; tout le quartier qui s'étend de là, à la porte des Anes et à la grande place, sera cerné par mes compagnons (2). Quand vous aurez surpris et mis hors de résistance les gardes des portes, vous vous tiendrez dans les rues aussi silencieux que possible ; car nous ne devons pas donner l'éveil à l'ennemi avant que tout soit prêt. Écoutez bien : dès que vous entendrez le cri national : « Flandre au Lion ! » répétez-le, ce sera le signal, et il vous servira à vous reconnaître entre vous. Alors vous enfoncerez les portes des maisons occupées par les étrangers, et vous massacrerez tout.

— Maître, dit l'un des chefs, nous ne pourrons

(1) Et Jean Bruydel se rendit avec un autre corps, par la porte de Spey, aux environs du pont des *snaggaerts* où se trouvaient logés les hommes d'armes et les domestiques de Jacques de Saint-Pol, jusqu'au nombre de quatre mille, et on les appelait *snakkers.* (*L'Excellente Chronique.*)

(2) Voyez l'*Excellente Chronique.*

distinguer les étrangers de nos compatriotes; car nous trouverons la plupart des habitants au lit et déshabillés.

— Il y a un moyen facile d'éviter toute erreur; voici ce qu'il vous faut faire. Si vous ne pouvez reconnaître au premier coup d'œil si celui à qui vous avez affaire est un étranger ou un Flamand, ordonnez-lui de crier : *Schild en vriend!* Quiconque ne pourra prononcer ces mots est un Français, et doit être mis à mort sans pitié (1).

La cloche de Sainte-Croix retentit trois fois dans les profondeurs du bois.

— Encore un mot! dit de Coninck avec précipitation. Souvenez-vous que j'ai pris sous ma sauvegarde la demeure de messire de Mortenay; respectez-la, et qu'aucun de vous ne mette le pied sur le seuil de la maison de ce généreux ennemi. Maintenant, hâtez-vous de rejoindre vos hommes, communiquez-leur mes ordres, et faites comme je vous ai dit. Hâtez-vous et pas de bruit, je vous en prie!

Les chefs rejoignirent chacun leur corps et les amenèrent sur le bord de la route. De Coninck rangea un grand nombre de tisserands le long de la route jusqu'à une courte distance de la ville : lui seul se rapprocha davantage de la muraille et chercha à percer les ténèbres du regard. Une mèche dont il ca-

(1) Et il fut convenu que ceux qui ne pourraient prononcer *Schild en vriend*, seraient mis à mort sans quartier. (*L'Excellente Chronique.*)

chait l'extrémité enflammée, brilla tout à coup dans ses mains ; il aperçut une tête qui surgissait au-dessus du mur de la ville : c'était le tisserand auquel il avait rendu visite. Le doyen tira de dessous son pourpoint une botte de lin, la déposa sur le sol et souffla vivement sur la mèche ; bientôt une flamme brillante jaillit et la tête du tisserand disparut derrière la muraille. Le signal était à peine donné que la sentinelle tombait en poussant un cri et était jetée par dessus le mur, puis on entendit derrière la porte un cliquetis d'armes et quelques gémissements de mourants ; mais ce bruit fut suivi immédiatement d'un silence de mort.

Tous les métiers entrèrent dans Bruges avec la plus grande circonspection ; chaque chef se rendit avec ses hommes dans le quartier qui lui avait été désigné par de Coninck. Un quart d'heure après, les gardes de toutes les portes étaient mis à mort et chaque métier se trouvait à son poste. Devant la porte de chaque maison habitée par les Français, se trouvaient huit *klauwaerts* prêts à se frayer une entrée à coups de marteau et de hache. Il n'y avait pas-une rue qui ne fût occupée : toutes les parties de la ville étaient remplies de *klauwaerts* qui n'attendaient que le signal pour commencer leur œuvre de vengeance et d'extermination.

De Coninck se trouvait au centre du marché du Vendredi. Après une courte méditation, il prononça l'arrêt des étrangers en s'écriant :

— Flandre au Lion ! A mort ! Tous à mort !

Cet appel, cette condamnation des oppresseurs du pays, fut répétée par cinq mille bouches. Il est facile de comprendre l'affreux tumulte, l'épouvantable désordre que produisirent ces cris de mort. Au même moment, toutes les portes furent enfoncées ou brisées. Les *klauwaerts*, avides de vengeance, coururent aux lits des étrangers et massacrèrent quiconque ne put prononcer les mots : *Schild en vriend!* Comme dans certaines maisons étaient logés plus de Français qu'on n'en pouvait tuer en si peu de temps, beaucoup d'entre eux purent s'habiller et prendre les armes ; cela arriva en particulier dans le quartier où messire de Châtillon habitait avec ses gardes nombreux (1). Environ six cents ennemis parvinrent à se soustraire ainsi à la rage de Breydel et de ses hommes. Beaucoup d'autres, qui, bien que blessés, avaient échappé au massacre, se rendirent par d'autres rues au pont des *snaggaerts* et vinrent augmenter tellement le nombre des fugitifs, que ceux-ci, se trouvant près d'un millier, résolurent de vendre chèrement leur vie.

Ils étaient adossés aux maisons en rangs serrés et se défendaient en désespérés contre les bouchers. Beaucoup d'entre eux étaient armés d'arbalètes et abattirent plusieurs *klauwaerts*, mais cela ne fit qu'accroître la fureur de ceux qui voyaient tomber

(1) Voir l'*Excellente Chronique*.

leurs compagnons. On entendait la voix de Châtillon qui encourageait les siens à la résistance ; on remarquait aussi messire de Mortenay, dont l'épée formidable scintillait comme un éclair dans les ténèbres.

Breydel, en proie à une rage insensée, frappait à droite et à gauche à coups redoublés de sa hache dans les rangs des Français : aussi était-il déjà à quelques pieds au-dessus du sol, tant était grand le nombre d'ennemis qu'il avait renversés à ses pieds. Des torrents de sang coulaient sous les cadavres, et le cri : « Flandre au Lion ! à mort ! à mort ! » se mêlait affreusement aux derniers gémissements des mourants. Messire de Gistel se trouvait aussi parmi les Français. Comme il savait que sa mort était infaillible si les Flamands avaient le dessus, il ne cessait de crier : « Vive la France ! vive la France ! » croyant encourager par là les soudards qui l'entouraient. Mais Jean Breydel reconnut sa voix :

— A moi, mes hommes ! s'écria-t-il avec fureur, il me faut la vie de ce traître et félon ! En avant ! il y a assez longtemps que cela dure... Qui m'aime me suive !

A ces mots, il s'élança, la hache à la main, au milieu des Français, et abattit, en un instant, tous ceux qui l'entouraient ; à cette vue, ses compagnons tombèrent sur l'ennemi avec tant d'acharnement, en le refoulant contre le mur, qu'ils mirent à mort plus de cinq cents hommes. En ce moment suprême, à cette heure de mort, de Mortenay se rappela les paroles

et la promesse de de Coninck ; il fut heureux de pouvoir, au moins, sauver le gouverneur de la Flandre, et s'écria :

— Je suis le sire de Mortenay, qu'on me laisse passer !

Les *klauwaerts* lui livrèrent passage respectueusement et sans lui opposer la moindre résistance.

— Par ici, par ici, suivez-moi ! cria-t-il aux Français qui restaient en vie : il croyait pouvoir les sauver ainsi; mais les Flamands donnaient tant et de si terribles coups de hache, que bien peu parvinrent à s'échapper. Le nombre en fut si petit, qu'avec de Châtillon, il n'y eut pas plus de trente personnes qui purent atteindre la demeure de messire de Mortenay ; tous les autres étaient morts ou se débattaient convulsivement dans leur sang. Breydel arrêta ses hommes devant l'hôtel du gouverneur de la ville, et leur défendit d'y pénétrer ; il fit cerner le quartier, afin que personne ne pût s'échapper, et se chargea de garder lui-même l'entrée de la demeure de messire de Mortenay.

Pendant que ce combat avait lieu, de Coninck était à la recherche du dernier Français dans la rue des Pierres, aux environs de Saint-Sauveur. Les autres métiers en faisaient autant dans les quartiers qui leur avaient été assignés. On jetait les cadavres dans les rues, qui en étaient tellement encombrées qu'on n'y avançait qu'avec peine dans l'obscurité. Un grand nombre de soldats de la garnison s'étaient déguisés,

dans l'espoir de pouvoir ainsi s'échapper par quelque porte, mais ils n'y réussirent pas, parce qu'on leur intimait l'ordre de prononcer les mots : *Schild en vriend!* De tous les quartiers de la ville s'élevaient les cris : « Flandre au Lion ! à mort ! à mort ! » Çà et là un étranger s'enfuyait, poursuivi par un *klauwaert ;* mais il rencontrait bientôt un autre ennemi, et tombait à quelques pas plus loin.

L'œuvre de vengeance dura jusqu'à ce que le soleil s'éleva au-dessus de l'horizon, et, éclairant cinq mille cadavres, vint sécher le sang répandu. Cinq mille étrangers furent sacrifiés, durant cette nuit, aux mânes des Flamands mis à mort : c'est une sanglante page des chroniques de Flandre, où ce chiffre terrible est soigneusement enregistré (1).

Devant la demeure de messire de Mortenay se passait une scène étrange et terrible. Un millier de bouchers étaient étendus sur le pavé, la hache à la main, et les yeux pleins de menace et de vengeance fixés sur la porte. Leurs bras nus et leurs pourpoints étaient couverts de sang, et, au milieu d'eux, gisaient des cadavres étendus comme eux sur le sol. Quelques compagnons, appartenant à d'autres métiers, passaient de temps en temps au-dessus des bouchers

(1) Ce vendredi-là, plus de cinq mille Français furent mis à mort à Bruges, et, le lendemain, plus de deux mille autres, furent aussi massacrés à Gand : cela arriva en l'an de Notre-Seigneur, 1302. (*L'Excellente Chronique.*)

couchés, et cherchaient les corps des Flamands qui avaient péri, pour leur donner la sépulture.

Bien qu'ils parussent en proie à une vive irritation, pas une injure ne sortait des lèvres des bouchers. Selon la parole donnée, la demeure du sire de Mortenay était sacrée pour eux; ils ne voulaient pas violer la promesse faite par de Coninck; et puis ils avaient trop d'estime pour le gouverneur de la ville, et c'est pourquoi ils se contentaient d'occuper et de surveiller le quartier.

Messire de Châtillon et Jean de Gistel, le *léliard*, s étaient réfugiés dans la maison de messire de Mortenay; ils étaient en proie à la plus vive inquiétude, car ils avaient en perspective une mort inévitable. De Châtillon était un vaillant chevalier, et il attendait avec sang-froid le sort qui lui était réservé; Jean de Gistel, au contraire, était pâle et tremblant. Malgré la violence qu'il se faisait, il ne pouvait dissimuler son anxiété, et éveillait la pitié des Français présents, et même du sire de Châtillon, qui courait le même danger. Ces seigneurs étaient réunis dans une salle de l'étage et qui donnait sur la rue : de temps en temps ils s'approchaient de la fenêtre et jetaient un regard d'horreur sur les bouchers, qui se trouvaient aux aguets devant la porte, semblables à une bande de loups qui attendent leur proie. Jean de Gistel étant aussi allé à la fenêtre, Jean Breydel l'avait aperçu et l'avait menacé de sa hache. Un mouvement soudain et unanime s'était fait parmi les

bouchers, et tous avaient levé leurs armes contre le traître dont ils voulaient la mort. Comme le cœur du *lêliard* se serra quand il vit briller ces milliers de haches comme une sentence de mort! Il se tourna vers les autres chevaliers, et dit d'une voix abattue :

— Il nous faut mourir, messires : il n'y a pas de grâce pour nous; car ils aspirent après notre sang, comme des chiens altérés. Ils ne partiront pas! O mon Dieu! qu'allons-nous faire?

— Il n'est pas honorable de périr de la main de cette canaille, répondit le sire de Châtillon; je voudrais être mort l'épée au poing, en digne chevalier; mais puisqu'il en est ainsi, soit!

La froide résignation de messire de Châtillon attrista plus encore de Gistel.

— Soit! répéta-t-il; ô mon Dieu, quel horrible moment! Comme ils vont nous martyriser! Mais, messire de Mortenay, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, vous qui avez beaucoup d'influence sur eux, demandez-leur s'ils consentent à nous laisser la vie, au prix d'une forte rançon. Je ne veux pas mourir de leur main, et je donnerai tout ce qu'ils demanderont, quelque forte que soit la somme.

— Je vais le leur demander, répondit de Mortenay, mais ne vous laissez pas voir, car ils vous arracheraient de la maison.

Il ouvrit la fenêtre et cria :

— Maître Breydel, messire de Gistel vous fait demander si vous voulez lui accorder un sauf-conduit,

moyennant bonne rançon. Demandez ce que vous voudrez; fixez vous-même la somme. Ne refusez pas, je vous en prie.

— Vous entendez, mes gars? dit-il à ses compagnons avec un rire ironique; ils nous offrent de l'argent! Ils croient que la vengeance d'un peuple peut se racheter à prix d'argent. Accepterons-nous?

— Il nous faut le *léliard!* hurlèrent les bouchers; il faut qu'il meure, le traître! le Flamand renégat!

Ces clameurs vinrent frapper les oreilles de de Gistel, qui, terrifié, croyait que les redoutables bouchers lui donnaient déjà le coup mortel. Le sire de Mortenay laissa se passer cette orageuse explosion de vengeance, et cria de nouveau :

— Vous m'avez dit que ma demeure serait un lieu franc; pourquoi violez-vous la parole qui m'a été donnée?

— Nous respecterons votre demeure, répondit Breydel, mais je vous assure que ni de Châtillon, ni de Gistel ne quitteront la ville en vie; leur sang expiera le sang de nos frères, et nous ne partirons pas d'ici avant que nos haches ne leur aient donné le dernier coup.

— Et moi, suis-je libre de quitter la ville?

— Vous, messire de Mortenay, vous et vos serviteurs, vous pouvez aller où bon vous semble, on ne touchera pas un cheveu de votre tête. Mais ne cherchez pas à nous tromper, car nous connaissons trop bien les hommes que nous cherchons.

— Eh bien, je vous annonce que je veux partir pour Courtray dans une heure.

— Que Dieu vous garde !

— Vous n'avez donc aucune pitié pour des chevaliers désarmés ?

— Ils n'ont pas eu pitié de nos frères, il nous faut leur sang. La potence qu'ils ont dressée est encore debout.

De Mortenay referma la fenêtre et dit aux chevaliers menacés :

— Messires, je vous plains, on veut verser votre sang. Oh! vous courez grand danger, mais j'espère, avec l'aide du Seigneur, pouvoir encore vous sauver. Il y a une sortie derrière le jardin par laquelle vous pouvez réussir à échapper à vos ennemis altérés de sang. Déguisez-vous et montez à cheval; puis je franchirai la porte avec mes serviteurs, et, pendant que j'attirerai ainsi sur moi l'attention des bouchers, vous pourrez gagner à la hâte les remparts. Près de la porte des Forgerons, le mur est ouvert par une brèche. Il ne vous sera pas difficile de gagner la campagne ; on ne pourra arrêter vos chevaux.

De Châtillon et de Gistel acceptèrent ce moyen avec joie. Le gouverneur prit les habits de son chapelain et de Gistel ceux d'un laquais de bas étage ; une trentaine de Français, qui avaient survécu au massacre, prirent des chevaux dans les écuries et se préparèrent à fuir avec leur chef.

Quand tous furent prêts, messire de Mortenay

parut avec ses serviteurs dans la rue où se trouvaient les bouchers : ceux-ci, ne songeant pas qu'on pouvait déjouer leur vigilance sur un autre point, se levèrent et examinèrent attentivement ceux qui accompagnaient le gouverneur de la ville; mais, tout à coup, le cri : « Flandre au Lion ! à mort ! à mort ! » retentit dans une autre rue, et l'on entendit, au tournant de l'hôtel, retentir le pas des chevaux lancés au galop. Les bouchers se précipitèrent vivement en désordre, et en poussant de grands cris, vers l'endroit où le tumulte s'était fait entendre; mais il était trop tard : de Châtillon et de Gistel s'étaient évadés. Des trente hommes qui les accompagnaient, vingt avaient péri; car partout où ils passaient ils rencontraient des ennemis qui les assaillaient, et le bonheur voulut que les deux chevaliers échappassent au danger. Ils s'enfuirent vers les remparts, en passant derrière Sainte-Claire, et gagnèrent ainsi la porte des Forgerons; là, ils se précipitèrent avec leurs chevaux dans le fossé et le traversèrent à la nage, non sans courir un grand danger, car l'écuyer de messire de Châtillon se noya avec le cheval qu'il montait (1).

(1) Vers onze heures et demie du matin, Jacques de Saint-Pol (de Châtillon) prit les habits de son chapelain, s'en revêtit et gagna les remparts en passant derrière Sainte-Claire; de là il longea le mur jusqu'à la porte des Forgerons, où il s'élança avec son cheval dans le fossé, qu'il traversa à la nage, en courant grand danger de se noyer, car son principal écuyer resta dans le fossé et s'y noya. (*L'Excellente Chronique.*)

Les bouchers avaient poursuivi les fugitifs jusque près de la porte; lorsqu'ils virent leurs deux ennemis jurés disparaître au loin au milieu des arbres, ils furent transportés de rage et de dépit : la vengeance leur semblait incomplète. Ils semblaient pétrifiés; enfin, après avoir fixé opiniâtrément les yeux pendant quelque temps sur l'endroit où Châtillon avait disparu, ils quittèrent le rempart et se dirigèrent, tout mécontents, vers le marché du Vendredi. Tout à coup, un autre bruit vint éveiller leur attention : du centre de la ville s'élevaient une foule de voix confuses qui, par intervalles, remplissaient l'air de longues et bruyantes acclamations, comme si un prince eût fait sa joyeuse entrée. Les bouchers ne pouvaient rien comprendre à ces cris de triomphe et d'allégresse : les voix étaient encore trop éloignées. Peu à peu, la foule enthousiaste se rapprocha, et bientôt les acclamations devinrent intelligibles. On criait :

— Vive le Lion! Vive notre doyen! La Flandre est libre! Vivat! vivat!

Une foule immense d'habitants de Bruges se pressaient dans la rue comme un torrent. Les acclamations des Flamands, qui venaient de reconquérir leur liberté, allaient frapper les façades des maisons et planaient comme le grondement du tonnerre au-dessus de la ville; les femmes et les enfants couraient au milieu des gens des métiers armés, et de joyeux battements de mains s'unissaient aux cris incessants :

— Vive le Lion de Flandre !

Au milieu de la multitude s'avançait un étendard blanc dans les plis ondoyants duquel était brodé un lion d'azur. C'était la grande bannière de la ville de Bruges qui, pendant si longtemps, avait dû céder devant les lis. On venait de le tirer de sa retraite, et la réapparition de cet emblème sacré était saluée par mille cris de joie.

Un homme de petite taille portait le drapeau acclamé, et, les bras croisés sur la poitrine, le tenait serré sur son cœur, comme si ce contact lui eût inspiré un fervent enthousiasme. D'abondantes larmes coulaient sur ses joues, larmes que lui faisait verser l'amour de la patrie et le bonheur de voir cette patrie libre, car une indicible expression de félicité rayonnait sur sa physionomie. Lui qui, en présence des plus grandes catastrophes, n'avait jamais pleuré, il pleurait après avoir replacé sur l'autel de la liberté le Lion, emblème de sa ville natale.

Les yeux des innombrables spectateurs étaient sans cesse fixés sur cet homme, et les cris : Vive de Coninck ! Vive le Lion ! étaient répétés avec plus de force. Dès que le doyen des tisserands approcha, avec l'étendard, du marché du Vendredi, une joie folle s'empara du cœur des bouchers ; eux aussi répétèrent à plusieurs reprises les clameurs triomphales et se pressèrent la main mutuellement avec une ardente effusion. Quelles nobles passions l'a-

mour de la patrie allume dans les cœurs ! Breydel s'élança en avant comme un insensé, courut sous l'étendard et tendit les deux mains avec une visible impatience vers le Lion. De Coninck présenta le drapeau au doyen des bouchers et dit :

— Tenez, mon ami, voilà ce que nous avons reconquis aujourd'hui, c'est le symbole de la liberté de nos pères.

Breydel ne répondit pas, son cœur était trop plein ; tremblant d'émotion, il étreignit convulsivement le drapeau dans ses bras et embrassa le Lion triomphant. Il cacha sa tête dans les plis de la soie et se mit à pleurer pendant quelques instants sans faire un mouvement ; puis, en proie à la plus vive exaltation, il lâcha le drapeau et se précipita sur le sein de de Coninck.

Tandis que les deux doyens s'étreignaient dans un chaleureux embrassement, le peuple ne cessait pas ses acclamations, qui planaient comme un concert triomphal au-dessus de plusieurs milliers de têtes. Le marché du Vendredi n'était pas assez vaste pour donner place à tous les citoyens, bien qu'on s'y entassât jusqu'à étouffer. La rue des Pierres était aussi remplie de monde jusqu'à l'église Saint-Sauveur, les rues des Forgerons et de la Boverie étaient aussi remplies, jusqu'à une certaine distance, des femmes et des enfants les moins exaltés.

Le doyen des tisserands se dirigea vers le centre de la place et s'approcha de la potence encore de-

bout. Les corps des victimes en avaient été détachés et étaient déjà inhumés; mais on y avait laissé à dessein les cordes, souvenirs de la tyrannie. L'étendard portant le Lion de Bruges fut planté à côté de l'instrument de supplice, et salué par de nouvelles acclamations. De Coninck, après avoir de nouveau levé les yeux vers le drapeau reconquis, s'agenouilla lentement, inclina la tête et se mit à prier, les mains jointes.

Quand on lance une pierre dans une eau dormante le mouvement se propage en cercles tremblants sur toute la surface. La pensée et l'intention de de Coninck se répandit de même dans la multitude des citoyens qui l'entouraient, bien que la plupart ne pussent le voir. Ceux qui se trouvaient le plus rapprochés de lui s'agenouillèrent et firent silence d'abord, et communiquèrent l'impulsion à d'autres, si bien que toutes les têtes s'inclinèrent successivement. Les voix se turent d'abord au centre de l'immense cercle et allèrent toujours diminuant, jusqu'à ce que le plus grand silence régnât dans la foule. Des milliers de genoux touchaient ce sol encore ensanglanté, des milliers de têtes s'humiliaient devant le Dieu qui a créé l'homme pour la liberté. Quel harmonieux concert dut retentir en ce moment devant le trône du Seigneur! Combien agréable dut être pour lui cette solennelle prière qui montait vers lui comme un doux murmure et un saint hommage!

De Coninck se releva bientôt, et, pendant que le

silence durait encore, il dit à haute voix, afin qu'un grand nombre pussent l'entendre :

— Frères, aujourd'hui le soleil nous envoie une plus belle lumière, l'air est pur dans notre cité ; l'haleine des étrangers ne le corrompt plus! Ces orgueilleux tyrans ont cru que nous serions et resterions leurs esclaves, mais ils ont appris, au prix de leur vie, que notre vaillant Lion peut sommeiller, mais non mourir. Nous avons reconquis le patrimoine de nos pères, et lavé dans le sang les traces de l'étranger ; mais tous nos ennemis ne sont pas morts : la France enverra contre nous plus d'une armée de mercenaires, car le sang demande du sang. Peu importe ! maintenant nous sommes invincibles ; cependant il ne faut pas vous emdormir sur votre victoire : que vos cœurs restent nobles, fiers et courageux, et ne laisse pas éteindre la généreuse flamme qui, en ce moment échauffe votre sein. Que chacun maintenant regagne sa demeure, et se réjouisse avec les siens de l'heureuse délivrance de la patrie. Oui ! poussez des cris de joie, et buvez le vin de l'allégresse, car ce jour est le plus beau jour de votre vie. Que ceux qui ne possèdent pas de vin se rendent à la halle, où l'on en distribuera une mesure par homme.

Les clameurs qui grandissaient de plus en plus ne permirent pas à Coninck de prolonger sa harangue : il fit un signe aux doyens qui l'entouraient, et se dirigea avec eux du côté de la rue des Pierres. La

foule s'ouvrait respectueusement devant lui, et partout les citoyens le saluaient d'acclamations enthousiastes. Alors tout le monde se précipita vers l'étendard qui était planté à côté de la potence ; chacun à son tour vint contempler avec orgueil le Lion de Bruges, et regarda d'un œil ému cet emblème de la cité, comme on regarde le visage d'un ami qui, après un long voyage, revient de l'étranger au milieu de ses frères. Toutes les mains s'étendaient vers le drapeau et le saluaient de loin de gestes enthousiastes qui eussent paru insensés à un homme calme et indifférent de ce qui venait de se passer.

Bientôt des compagnons, qui étaient déjà allés chercher du vin, arrivèrent sur le marché avec leurs cruches, et répandirent la joyeuse nouvelle qu'à la halle on distribuait une mesure par homme. Une heure après, chacun avait son hanap en main. Ainsi finit cet heureux jour sans désordres ni querelles : il n'y avait qu'un même sentiment dans tous les cœurs, le sentiment qui inonde l'âme du captif d'une délicieuse émotion, quand il revoit le soleil briller au-dessus de sa tête, et qu'il comprend qu'il n'a plus que le monde pour prison.

XVIII

> La plus belle période de sa vie ne s'est-elle pas consumée dans une lutte continuelle? Qu'a-t-elle rencontré, sinon d'amères déceptions pour son cœur si pur? Chaque jour n'a-t-il pas emporté avec lui une de ses illusions, et, avec l'illusion, une source de bonheur?
>
> J. A. DE LAET.

Deux années s'étaient écoulées depuis que l'étranger, posant le pied sur le sol de la patrie, s'était écrié : « Courbez la tête, Flamands! enfants du nord, obéissez aux fils du midi, ou mourez! »

Mais, alors qu'il parlait ainsi, l'étranger ne savait pas qu'à Bruges était né un homme doué du génie souverain de l'intelligence et de l'héroïsme du cœur, — un homme qui devait briller comme un phare au milieu de ses contemporains, et auquel Dieu avait dit comme à Moïse :

— Va, et délivre tes frères de l'esclavage de Pharaon!

Dès que les hordes étrangères avaient envahi la terre flamande, et que la poussière, soulevée par leur pas, avait obscurci l'horizon, une voix mystérieuse

avait retenti dans l'âme de de Coninck, une voix qui disait :

— Prends garde! ces gens cherchent des esclaves!

A ce cri, le noble citoyen avait frémi de douleur et d'indignation.

— Esclaves! nous, esclaves! dit-il, ô Seigneur. mon Dieu, vous ne le permettrez pas! Le sang de nos pères libres a coulé à flots pour vos autels, ils sont morts dans les sables de l'Arabie avec votre nom sacré sur les lèvres; oh! ne souffrez pas que leurs fils s'abâtardissent sous le joug de l'étranger, afin que les temples qu'ils vous ont élevés ne soient pas remplis de vils esclaves!

De Coninck avait fait cette prière au Seigneur dans le fond de son âme; mais Dieu lit dans le cœur de l'homme. Il trouva dans le héros flamand toute la générosité et toute l'intelligence dont il l'avait doué, et il laissa tomber sur de Coninck un rayon émané de lui. Rempli, tout à coup, d'une mystérieuse énergie, le Flamand sentit se doubler sa puissance, et s'écria avec exaltation :

— Seigneur, j'ai senti votre main droite toute-puissante toucher mon front; oui, je sauverai mon pays! Je ne laisserai pas fouler aux pieds, par des étrangers, les tombes de mes pères... Soyez béni, mon Dieu, de ce que vous m'avez appelé à une aussi sainte mission!

Depuis ce moment, de Coninck n'eut plus au cœur

qu'un sentiment, qu'une aspiration ; toutes ses pensées, toutes ses émotions se rattachaient à ce grand mot : la patrie ; intérêts, famille, repos, toutes les préoccupations les plus légitimes furent bannies de son âme généreuse pour n'y laisser place qu'à l'amour du sol où avait régné le Lion de Flandre. Aussi quel homme plus magnanime et plus dévoué y eut-il jamais, que ce Flamand qui exposa cent fois sa vie et sa liberté pour la liberté de son pays? Quel homme fut doué d'un plus grand et plus noble génie? A lui seul, malgré les renégats et les *léliards* qui voulaient vendre le pays de Flandre, il déjoua tous les efforts, toutes les tentatives du roi de France ; lui seul conserva à ses frères un cœur de lion même dans les fers, et prépara lentement par là l'heure de la délivrance.

Les Français le savaient bien ; ils connaissaient celui qui, à chaque instant, brisait les roues de leur char triomphal ; ils eussent bien voulu écarter de leur chemin l'incommode et redoutable surveillant, mais celui-ci avait la prudence du serpent. Il s'était fait un bouclier de ses frères, et l'étranger n'osait toucher à lui ; car un sanglant réveil du peuple l'eût vengé. Tandis que les Français contraignaient toute la Flandre à se courber sous le sceptre de la tyrannie, de Coninck conservait toute sa liberté au milieu de ses concitoyens asservis : il était le maître de ses maîtres, et ceux-ci le redoutaient plus que lui-même ne les craignait.

Sept mille étrangers venaient de payer de leur vie une oppression qui avait duré deux années : il n'y en avait plus un seul qui respirât dans la ville de Bruges rendue à la liberté; le peuple se réjouissait de sa délivrance, la ville retentissait de chants joyeux composés par les ménestrels pour la circonstance, et l'étendard blanc faisait flotter dans ses plis ondoyants le lion d'azur au sommet des tours. Cet étendard, qui jadis avait brillé triomphalement sur les murs de Jérusalem et qui rappelait des faits si glorieux, enorgueillissait le cœur des citoyens : ce jour-là l'asservissement de la Flandre était impossible, car les Brugeois se rappelaient combien de sang leurs pères avaient répandu pour la liberté. Des larmes mouillaient de temps en temps leurs yeux, de ces larmes qui soulagent l'âme quand de généreuses passions l'enflamment et qu'elle déborde d'ardeur.

Peut-être croira-t-on que le doyen des tisserands jugeait l'œuvre de délivrance accomplie et s'occupait de restaurer sa demeure dévastée par le pillage. Non, il ne songeait ni à sa demeure ni aux richesses qu'il avait perdues : le bonheur et le repos de ses frères étaient ses premiers soucis. Sachant qu'il suffit d'une nuit pour que le désordre et l'anarchie succèdent à la liberté, il fit, dès le même jour, élire par chaque métier un ancien, et, avec le consentement du peuple, les institua en conseil de gouvernement. Il ne fut pas nommé président de ce conseil ; il ne fut pas investi d'une charge spéciale, il les prit toutes

sur lui. Nul n'osait rien faire sans lui, ses conseils étaient des ordres en toute chose ; et, sans qu'il commandât jamais, sa pensée était la règle unique de la république, — tant est grande l'autorité du génie.

L'armée française était anéantie, mais on pouvait s'attendre à ce que Philippe enverrait sans nul doute, en Flandre, des forces nouvelles et plus considérables pour venger l'injure qui lui avait été faite. La plupart des citoyens songeaient peu à cette terrible certitude ; la joie d'être libres leur suffisait ; mais de Coninck ne partageait pas l'allégresse générale : il avait déjà oublié le présent pour conjurer les périls futurs. Il n'ignorait pas que l'enthousiasme et le courage populaire s'arrêtent en présence du danger ; aussi fit-il tous ses efforts pour faire régner dans la ville la constante préoccupation de la guerre. On donna à chaque compagnon de métier un *goedendag* ou une autre arme, et les compagnies furent reconstituées de nouveau avec l'ordre de se tenir toujours prêtes à marcher au combat : le métier des maçons se mit à réparer les fortifications, et, dans tous les ateliers des forgerons, il était défendu de faire autre chose que des armes pour la commune. L'impôt fut rétabli sur l'ancien pied, et les charges des habitants de la ville diminuées. Grâce à ces sages mesures, de Coninck fit converger toutes les pensées, tous les efforts vers un même but, et préserva sa ville natale des maux nombreux qu'entraîne toujours une grande révolution, quelque généreux

et noble qu'en soit le motif. On eût dit que le nouveau gouvernement de Bruges s'était déjà consolidé par de longues années.

Immédiatement après la délivrance, et pendant que le peuple buvait dans toutes les rues le vin de l'allégresse, de Coninck avait envoyé un messager à l'armée de Damme pour rappeler en ville les autres gens des métiers avec les femmes et les enfants. Mathilde était arrivée avec eux, et l'on avait offert à la jeune comtesse une magnifique habitation dans le *Prinsenhof*, mais elle préféra la maison de Nieuwland, cette demeure où elle avait passé tant d'heures de tristesse, et à laquelle se rattachaient tous ses rêves. Elle y retrouva, dans l'excellente sœur d'Adolphe, une tendre amie dans le sein de laquelle elle pouvait épancher l'amour et les inquiétudes qui remplissaient son cœur oppressé. Il est si doux, quand une mortelle tristesse pèse sur nous, de trouver quelqu'un auquel sa douleur fait comprendre la nôtre, quelqu'un qui aime ce que nous aimons, et dont les plaintes sont les échos de nos plaintes : ainsi deux jeunes vignes s'étreignent mutuellement et bravent ensemble l'ouragan qui allait briser leurs tiges sans soutien. Pour nous, les chagrins et la douleur sont l'ouragan dont l'haleine glacée ôte à notre âme la force et la vie et courbe avant l'âge notre front vers la tombe, — comme si les années marquées par l'adversité comptaient double dans la vie de l'homme.

Pour la quatrième fois, le soleil élevait son disque éclatant sur Bruges affranchie ; Mathilde était seule dans la chambre qu'elle avait jadis habitée dans la demeure d'Adolphe de Nieuwland. Le fidèle oiseau, le faucon bien-aimé, n'était plus avec elle ; il était mort. La souffrance et le découragement se peignaient sur les traits pâles et abattus de la jeune fille, son regard était morne et voilé, ses joues amaigries , tout en elle annonçait que le ver des douleurs rongeait son âme.

Ceux qui ont été longtemps en proie à d'amers chagrins se complaisent dans de sombres rêveries, et, comme si la réalité ne les torturait pas assez, ils se créent des fantômes qui attristent encore davantage ; ainsi faisait l'infortunée Mathilde. Elle s'imaginait que le secret de la mise en liberté de son père était découvert, elle voyait l'assassin, soudoyé par la reine Jeanne, mêler le poison à la nourriture de son père ; — un frisson d'épouvante parcourait son corps, et des larmes d'anxiété remplissaient ses yeux. Adolphe était mort pour elle ; il avait payé de sa vie son amour et son dévouement. Ces scènes déchirantes s'évanouissaient pour reparaître bientôt et faisaient souffrir le plus affreux martyre à la pauvre jeune fille.

Au moment dont nous parlons, son amie Marie entrait dans la chambre. Le sourire qui apparut sur les joues pâles de l'infortunée comtesse ressemblait au sourire qui apparaît, après une mort douloureuse,

sur les traits de certains cadavres ; il accusait plus de douleur et de tristesse que la plainte la plus désespérée. Elle fixa sur la sœur d'Adolphe un regard qui disait :

— Oh ! consolez-moi et soulagez-moi !

Marie s'approcha de la jeune fille affligée et lui serra la main avec une tendre compassion. Elle donna à sa voix ce doux accent qui pénètre comme un chant de consolation dans l'âme de ceux qui souffrent, et dit :

— Vous pleurez, ma bien-aimée souveraine ; votre cœur est en proie à la tristesse et au désespoir, et rien, non rien ne vient adoucir votre triste sort ! Oh ! vous êtes bien malheureuse !

— Malheureuse, dites-vous, mon amie ? Oh ! oui, il y a quelque chose qui me serre et me déchire le cœur. Savez-vous quelles terribles visions se pressent sans cesse dans mes yeux ? Comprenez-vous pourquoi mes joues sont toujours baignées de larmes ? J'ai vu mon père mourir empoisonné, j'ai entendu sa voix éteinte me dire : adieu, pauvre enfant que j'aimais tant !

— Je vous en supplie, madame la comtesse, dit Marie, chassez ces lugubres visions ! Vous me faites frémir ! Votre père est en vie ; vous péchez grandement en vous abandonnant au désespoir. Pardonnez-moi la hardiesse de mon langage.

Mathilde prit la main de Marie et la pressa doucement, comme pour lui faire comprendre que ces

paroles lui avaient apporté quelque consolation. Elle continua cependant de parler avec le découragement de la désolation, et paraissait se plaire à rechercher des sujets de douleur. Les plaintes, chez ceux qui souffrent, produisent le même effet que les larmes, elles soulagent la souffrance. Elle reprit :

— J'ai vu bien plus encore, Marie, j'ai vu le bourreau envoyé par la cruelle Jeanne de Navarre lever sa hache sur la tête de votre frère ; j'ai vu la tête de messire Adolphe tomber sur le pavé du cachot !

— O mon Dieu ! s'écria Marie, quelle affreuse pensée !

Elle tremblait, et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Et j'ai entendu sa voix aussi, sa voix qui disait : Adieu ! adieu !

Saisie par cette lugubre prévision, Marie se jeta au cou de Mathilde et se mit à fondre en larmes. Les deux jeunes filles mêlèrent leurs sanglots et leurs gémissements. Après qu'elles furent restées pendant quelques instants abîmées dans une profonde désolation, Mathilde dit :

— Comprenez-vous maintenant ce que je souffre, Marie ? Comprenez-vous maintenant pourquoi je me consume et meurs d'une mort lente et affreuse ?

— Oh ! oui, répondit Marie avec désespoir ; oui, je comprends et je partage vos douleurs. O mon pauvre frère !

Les deux jeunes filles s'assirent, muettes et acca-

blées. Elles se regardèrent longtemps avec une indicible tristesse ; mais les larmes qu'elles versaient soulagèrent peu à peu leur douleur, et l'espérance rentra insensiblement, dans leur cœur soulagé. Marie qui était plus âgée et plus forte contre la douleur que Mathilde, sortit la première de sa sombre préoccupation et dit :

— Pourquoi, madame la comtesse, nous laisser aller à la douleur à propos de rêves mensongers ? rien ne confirme le triste pressentiment qui nous désole ; je suis sûre qu'il n'est pas advenu malheur à monseigneur Robert, votre père, et que mon frère est déjà en chemin pour revenir dans le pays.

— Et vous avez pleuré, Marie ? Pleure-t-on quand on attend le retour d'un frère ?

— Vous vous créez vous-même des tourments, madame. Il faut que la douleur ait jeté dans votre cœur de profondes racines pour que vous embrassiez avec tant d'ardeur les sinistres prévisions qui vous attristent ! Croyez-moi, votre père vit, et peut-être sa délivrance est-elle proche. Songez donc à la joie qui vous transportera quand sa voix, cette même voix qui vous appelle si tristement dans vos rêves, vous dira : — Mes chaînes sont brisées ! Quand ses lèvres déposeront un baiser plein de tendresse sur votre front et que sa douce étreinte ramènera les roses de la jeunesse sur vos joues pâlies par le chagrin. Le beau manoir de Wynendael vous verra rentrer dans ses murs ; monseigneur de Béthune

montera sur le trône de ses pères, et votre amour sera la consolation et l'appui de sa vieillesse ; alors vous ne penserez plus à vos peines d'aujourd'hui que pour vous réjouir de ce que vous avez souffert pour l'amour de votre illustre père. Oh ! madame, dites-moi que vous laissez pénétrer dans votre âme un rayon d'espérance ! Cette bienheureuse perspective ne vous apporte-t-elle pas de consolation?

Un changement visible s'était opéré chez Mathilde pendant que Marie parlait ; une douce joie animait son regard, et un sourire de bonheur flottait sur ses lèvres.

— O Marie ! dit-elle en soupirant et en passant le bras au cou de l'amie qui la consolait, si vous saviez quel soulagement je ressens, quel bonheur inespéré vous avez versé dans mon cœur, comme un baume salutaire ! Puisse l'ange du Seigneur vous donner des consolations aussi douces à votre dernière heure ! Quelles bonnes paroles l'amitié vous a inspirées, ma sœur bien-aimée !

— Votre sœur ! répéta Marie, ce nom ne convient pas à votre humble servante, illustre comtesse ; je suis assez récompensée de voir se dissiper la mortelle tristesse qui vous accablait.

— Acceptez ce nom, ma chère Marie, je vous aime si tendrement ! et puis votre noble frère, Adolphe, n'a-t-il pas été élevé avec moi ? ne m'a-t-il pas été donné comme un frère par mon bien-aimé père ? Oui, nous sommes de la même famille.... Oh !

je prie durant les nuits entières, pour que les saints anges accompagnent messire Adolphe dans son périlleux voyage! Il ne peut ni me consoler, ni me rendre le bonheur... mais qu'entends-je? Ma prière serait-elle exaucée? Oui, oui, il est là, notre bien-aimé frère!

Elle étendit le bras vers la rue et resta muette et immobile. Elle ressemblait à une statue et semblait vouloir saisir un bruit lointain. Marie s'effraya : elle crut la comtesse frappée de folie. Au moment où elle allait parler, elle entendit le pas d'un cheval retentir devant la porte : elle comprit alors le sens des paroles de Mathilde. Elle fut saisie du même espoir et sentit ainsi redoubler les battements de son cœur.

Sur ces entrefaites, le bruit qu'elles avaient entendu cessa tout à coup, et déjà le bienheureux espoir qui s'était emparé d'elle, commençait à s'évanouir, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas :

— C'est lui! c'est lui! s'écria Mathilde. Merci, mon Dieu, je le revois!

Elle s'élança vivement vers le chevalier, et, de son côté, Adolphe courut à elle; mais une soudaine émotion les fit reculer tous deux tout tremblants.

Au lieu de la jeune fille dans la fleur de la vie qu'il s'attendait à retrouver, il voyait devant lui un squelette vivant, aux joues blêmes et amaigries, aux

yeux caves et cernés. Il se demandait si cette ombre humaine était ou non Mathilde, quand un frisson glacial parcourut tout à coup ses membres; tout son sang reflua vers son cœur et il devint plus pâle que la blanche robe de sa bien-aimée. Ses bras s'affaissèrent lourdement, et, l'œil opiniâtrement fixé sur les traits altérés de Mathilde, il resta immobile comme si la foudre l'eût frappé et ne garda qu'un instant cette attitude de statue; il baissa soudain les yeux et versa un torrent de larmes amères. Néanmoins il ne prononça pas un mot; pas une plainte, pas un soupir ne monta à ses lèvres; peut-être eût-il longtemps pleuré dans le silence du désespoir, car son cœur était trop fortement oppressé par la douleur, pour qu'il pût le soulager par des paroles; mais sa sœur Marie, qui jusque-là s'était contenue par respect pour Mathilde, se jeta au cou de son frère bien-aimé et le rappela à lui en couvrant ses joues de tendres baisers et en lui prodiguant mille marques d'affection.

La jeune comtesse contemplait avec une profonde émotion cette effusion de tendresse fraternelle : elle se mit à trembler et fut frappée du plus grand abattement. La pâleur qui couvrait le visage d'Adolphe, le saisissement qui s'était emparé de lui, tout lui disait : — tu es affreuse, tes joues décharnées inspirent l'effroi, ton regard terne et éteint épouvante et repousse, et a fait frémir jusqu'à l'homme même auquel tu donnes le nom de frère!

Sous le coup de ce sombre désespoir, elle sentit

ses jambes tremblantes se dérober sous elle. Elle gagna péniblement un fautenil et s'y affaissa épuisée et défaillante ; elle cacha sa tête dans ses deux mains, comme pour se dérober à une cruelle vision, et ne fit plus un mouvement. Au bout de quelques instants, elle n'entendit plus rien dans la chambre ; le plus profond silence s'était fait autour d'elle, et elle s'imagina qu'on l'avait cruellement délaissée.

Mais bientôt elle sentit une main presser la sienne ; elle entendit une voix entrecoupée de sanglots qui lui disait tendrement :

— Mathilde ! Mathilde ! ô mon infortunée sœur !

Elle ouvrit les yeux et vit devant elle Adolphe fondant en larmes. Elle lut dans ses yeux une ardente sympathie et une profonde compassion.

— Je suis bien laide, n'est-ce pas, Adolphe, dit-elle en soupirant ; vous avez peur de moi ! vous ne m'aimerez plus jamais comme autrefois ?

A ces mots, le chevalier tressaillit et arrêta sur la jeune fille un étrange regard ; mais il se remit sur-le-champ et répondit :

— Mathilde, avez-vous pu douter de mon affection ? O vous ne faites pas bien ! oui, vous êtes changée, bien changée hélas ! Quelle maladie, quelle tristesse, ma pauvre sœur, a flétri les fraîches couleurs de votre visage ? J'ai pleuré et j'ai été effrayé, c'est vrai !... mais c'était la pitié, le chagrin de vous voir ainsi. Mathilde, je serai toujours pour vous un ami, un frère, toujours, toujours ! Je veux vous consoler

et vous guérir par de bonnes et réjouissantes nouvelles !

La jeune fille avait passé peu à peu à un sentiment de joie : la voix d'Adolphe avait une magique puissance sur son âme ; elle répondit avec un joyeux transport :

— De bonnes nouvelles, dites-vous, Adolphe ! de bonnes nouvelles de mon père ? Oh ! parlez, parlez, mon ami !

A ces mots, elle rapprocha deux fauteuils du sien et les indiqua à Marie et à son frère.

Adolphe donna une main à Mathilde et l'autre à sa sœur chérie : il ressemblait, au milieu des deux jeunes filles à l'ange des consolations, dont on attend les paroles comme un hymne céleste.

— Réjouissez-vous Mathilde, et remerciez Dieu de sa bonté, votre père est revenu à Bourges, avec tristesse sans doute, mais du moins sain et sauf ; personne, si ce n'est le vieux châtelain et Didier Devos ne connaît sa délivrance passagère. Il jouit d'une certaine liberté dans sa prison : les ennemis qui sont chargés de sa garde sont devenus ses meilleurs amis.

— Mais, si la perverse Jeanne voulait venger sur lui l'insulte faite à la France, qui le préserverait des bourreaux ? Vous n'êtes plus avec lui, mon noble ami.

— Mathilde, les hommes auxquels est confié le château de Bourges sont tous de vieux guerriers que

de graves blessures ont rendus impropres aux expéditions lointaines. La plupart d'entre eux ont vu les éclatants faits d'armes du Lion de Flandre à Bénévent; vous ne pourriez comprendre quel amour, quelle admiration un vrai soldat ressent pour celui dont le nom a si souvent fait trembler les ennemis de la France. Si monseigneur de Béthune voulait s'échapper sans la permission du châtelain, leur chef, ils l'en empêcheraient sans nul doute ; mais je vous assure, —car je connais la générosité de ces hommes qui ont blanchi sous la cuirasse, —je vous assure qu'ils verseraient pour lui, jusqu'à la dernière goutte, le sang qui leur reste, si l'on voulait toucher un cheveu de cette tête qu'ils vénèrent. Ne craignez rien, la vie de votre père ne court aucun danger, et, si de nouveaux et terribles malheurs ne fussent venus le frapper, il supporterait sa captivité avec résignation.

— Quelles bonnes nouvelles vous m'apportez, mon ami ! comme vos paroles sont douces à mon cœur soulagé ! Je me sens revivre sous votre sourire ; parlez, pour que j'entende encore le son de votre voix aimée.

— Le Lion de Flandre m'a chargé de vous donner une espérance plus douce encore, Mathilde. Peut-être la délivrance de votre père est-elle prochaine, — peut-être vous retrouverez-vous avant peu, avec lui et toute votre famille, dans le beau manoir de Wynendael !

— Que dites-vous, mon ami? C'est votre affection pour moi qui vous inspire ces paroles. Ne me flattez pas de l'espoir d'un bonheur impossible.

— Ne soyez donc pas si incrédule, Mathilde. Ecoutez sur quoi se fonde ce doux espoir que je vous donne; vous savez que Charles de Valois, le plus noble des Français, le plus vaillant des chevaliers, s'est retiré en Italie. Il n'a pas oublié, à la cour de Rome, qu'il a été la cause innocente de l'arrestation de vos parents; il souffre grandement de la pensée que c'est lui qui, comme un traître, a livré aux mains de ses ennemis le Lion de Flandre, son ami et son compagnon d'armes; aussi fait-il tous les efforts possibles pour amener sa mise en liberté. Déjà les envoyés du pape Boniface se sont rendus auprès du roi Philippe, et lui ont demandé avec instance la libération de votre père et de tous vos parents. Le Saint-Père n'épargne aucune peine pour rendre au pays de Flandre ses princes légitimes. La cour de France a montré des dispositions pacifiques. Embrassons ce consolant espoir, ma douce amie.

— Oui, Adolphe, embrassons cette consolante pensée ; mais, comme nous cédons pourtant à une trompeuse illusion ! Le roi de France ne tirera-t-il pas vengeance de la mort de ses soldats? Messire de Châtillon, notre mortel ennemi, ne surexcitera-t-il pas la colère de sa nièce, la cruelle Jeanne? Songez donc, Adolphe, aux tortures et aux supplices que peut inventer cette femme sanguinaire pour nous

punir de la valeureuse conduite des Flamands!

— Ne vous créez par des tourments vous-même, ma bien-aimée Mathilde ; vos craintes sont sans fondement. Peut-être aussi la terrible défaite essuyée par ses troupes fera-t-elle comprendre au roi Philippe que les Flamands ne se soumettront jamais au joug de la France. Son propre intérêt le forcera à rendre la liberté à nos souverains, sinon il perdrait le plus beau fief de sa couronne. Ne voyez-vous pas, noble comtesse, que tout nous sourit?

— Oui, oui, Adolphe, quand vous êtes là, ma tristesse et mes craintes m'abandonnent tout à fait. Vous parlez si bien; vous avez des accents qui savent si bien toucher mon cœur!

Ils s'entretinrent pendant longtemps encore avec calme de leurs appréhensions et de leurs espérances. Lorsque Adolphe eut donné à Mathilde tous les éclaicissements possibles, et eut rempli son cœur de consolations, il s'adressa à son tour à sa sœur avec une faternelle tendresse. Il s'établit entre eux une conversation intime qui leur procura les plus pures jouissances. Mathilde oubliait tout ce qu'elle avait souffert, elle respirait plus librement, et ses joues avaient repris leurs délicates teintes rosées.

Tout à coup un grand bruit monta de la rue. Mille voix s'unissaient en de bruyantes acclamations, et les cris de la foule se mêlaient confusément : par intervalles, on pouvait néanmoins, en saisir quelques-uns.

— Flandre au Lion ! vive notre bien-aimé comte ! s'écriait le peuple en battant des mains avec enthousiasme. Adolphe et les deux jeunes filles s'étaient approchés de la fenêtre. Ils virent fourmiller au-dessous d'eux les innombrables têtes de la foule qui se précipitait comme un torrent vers le marché : des femmes et des enfants se mêlaient à ces vagues humaines, qui ondoyaient sous le regard des deux jeunes filles prises d'une vive curiosité. Dans une autre rue on entendait le pas retentissant d'un grand nombre de chevaux. Tout leur faisait supposer qu'il venait d'arriver à Bruges un corps de cavalerie. Tandis qu'elles s'interrogeaient mutuellement sur la cause probable de cette agitation populaire, un domestique vint leur annoncer qu'un messager demandait à être admis en leur présence. A peine y fut-il autorisé que le messager entra dans la chambre.

C'était un jeune page, un charmant enfant sur la douce et naïve physionomie duquel on lisait l'innocence et la fidélité : son costume était mi-partie de soie noire et bleue, et rehaussé par de gracieux ornements. Parvenu à quelque distance des nobles dames, il se découvrit avec respect et courba profondément la tête sans parler.

— Quelle bonne nouvelle nous apportez-vous, gentil page ? demanda Mathilde avec affabilité.

Le jeune page releva la tête et répondit de sa douce voix d'enfant :

— A l'illustre fille du Lion de Flandre, notre comte,

j'apporte un message de monseigneur et maître monseigneur Guy, qui vient d'arriver en cette ville avec cinq mille cavaliers (1). Il m'a ordonné de saluer de sa part sa belle nièce, madame Mathilde de Béthune ; dans quelques heures, lui-même viendra l'assurer de sa vive affection. Voilà mon message rempli, noble dame.

A ces mots, il courba la tête, se retira en marchant à reculons jusqu'à la porte, et disparut.

Fidèle à la promesse qu'il avait faite à de Coninck dans la forêt, aux ruines de Nieuwenhove, le jeune Guy de Flandre venait en effet d'arriver de Namur avec le secours qu'il s'était engagé à fournir. Chemin faisant, il s'était emparé du château de Wynendael, et en avait exterminé la garnison française. Il avait aussi détruit de fond en comble le château de Syssele, dont le seigneur était un *léliard* fieffé, et avait prêté dans ses murs un refuge aux Français (2). L'arrivée triomphale de Guy transporta de joie les Brugeois : dans toutes les rues la foule criait avec enthousiasme :

— Vive notre comte ! Flandre au Lion !

(1) Le premier juin, Guy de Namur, fils du comte Guy, qui était prisonnier, fut reçu avec une allégresse extraordinaire par les Brugeois, parce qu'il venait à leur secours avec une petite armée allemande. (*Chronique de Flandre.*)

(2) Il réduisit d'abord en ruines le château de Syssele dont le seigneur appartenait au parti français et avait fait beaucoup de mal à son grand-père dans la dernière guerre. (*Chronique de Flandre.*)

Dès que le jeune guerrier fut arrivé avec ses cavaliers sur le marché du Vendredi, les anciens des métiers lui apportèrent les clefs, et il fut acclamé comte de Flandre temporairement, c'est-à-dire jusqu'à la délivrance de son frère Robert de Béthune. Les Brugeois crurent alors avoir recouvré entièrement leur liberté; puis qu'ils avaient maintenant un prince qui pouvait les mener au combat. Les cavaliers furent logés chez les principaux citoyens; l'empressement et le tumulte étaient tels qu'on se battait pour saisir la bride du cheval, car chacun voulait avoir chez lui un des compagnons du comte. On peut s'imaginer avec quelle cordialité et quelle joie furent reçus et traités ces cavaliers si bien venus.

Guy, après avoir confirmé le gouvernement institué par de Coninck, se rendit, sans tarder, à l'hôtel de Nieuwland, et, après avoir embrassé à plusieurs reprises sa nièce souffrante, il lui raconta, pour la réjouir, comment il avait chassé les Français du château de Wynendael qu'elle aimait tant. Un splendide repas, que Marie avait fait préparer pour fêter l'heureux retour de son frère, les réunit tous à table. Ils burent à la délivrance des Flamands encore captifs, et donnèrent encore une larme à la douloureuse mémoire de Philippine, morte victime du poison.

XIX

Il était couvert de sueur et de poussière. Il entre dans la salle d'armes où tous sont réunis, s'agenouille devant le prince et lui annonce le danger qui s'approche Le prince se lève, promène son regard autour de lui, et s'écrie tout tremblant encore de rage : — Aux armes pour la patrie! aux armes pour Dieu, chevaliers!

J. A. DE LAET.

Après la terrible nuit qui avait vu répandre tant de sang français, messire de Châtillon, Jean de Gistel, et quelques autres chevaliers qui avaient échappé à la mort, s'étaient retirés dans les murs de Courtray. Dans cette ville, se trouvait encore une garnison assez nombreuse, qui pouvait s'estimer en sûreté dans la citadelle : c'était sur cette place que les Français comptaient le plus, à cause de ses fortifications inexpugnables. De Châtillon était au désespoir de sa défaite ; une rage muette dévorait son cœur. Il fit venir encore quelques compagnies des autres villes, pour fortifier Courtray contre toute attaque, et donna le commandement de la place au châtelain de Sens, un Flamand renégat. Puis, messire de Châtillon visita de même en toute hâte les autres villes de la frontière, et les garnit des troupes qui restaient encore

en Picardie ; il donna le commandement de Lille au chancelier Pierre Flotte (1), partit pour la France et arriva à Paris, à la cour du roi, qui avait déjà appris la défaite de son armée. Philippe le Bel reçut avec colère le gouverneur de la Flandre, et lui reprocha d'avoir causé, par son gouvernement tyrannique, tous les malheurs qui étaient arrivés. Peut-être messire de Châtillon fût-il pour toujours tombé en disgrâce, si la reine Jeanne, qui ne pouvait souffrir les Flamands et qui s'était réjouie de les voir persécutés et opprimés, n'eût su si bien excuser son oncle, que Philippe finit par se croire plus obligé à remercier qu'à sévir. Dans cette disposition d'esprit, le roi fit tomber son mécontentement sur les Flamands, et jura d'en tirer une pleine et exemplaire vengeance.

Déjà une armée de vingt mille hommes était réunie à Paris, pour aller délivrer le royaume de Majorque des mains des mécréants : c'étaient là les troupes dont le rassemblement avait été annoncé par Robert de Béthune aux seigneurs flamands. Avec cette armée, on pouvait entreprendre la guerre contre la Flandre, mais Philippe ne voulait pas courir le risque d'une défaite ; il résolut de différer sa vengeance pendant quelque temps, afin de pouvoir mettre plus d'hommes en campagne. En même temps, des envoyés extraordinaires furent chargés de faire un appel dans toute la France ; ils avaient pour mission

(1) Voyez *Voisin*, Notice sur la bataille de Courtray.

d'annoncer à tous les vassaux du royaume que les Flamands avaient mis à mort sept mille Français, et que le roi convoquait ses vassaux dans le plus bref délai à Paris, avec leurs hommes, afin d'aller venger cet outrage. A cette époque, les faits d'armes et la guerre étaient l'unique occupation des nobles : ils s'estimaient heureux du moment qu'il y avait à guerroyer quelque part ; il n'y eut donc rien d'étonnant à ce qu'ils répondissent à cet appel. De tous les points de la France, les détenteurs de fiefs accoururent avec leurs hommes équipés et armés, et, en peu de jours, l'armée française dépassa le chiffre de cinquante mille hommes.

Avec le Lion de Flandre et Charles de Valois, Robert d'Artois était un des plus vaillants généraux que comptât l'Europe alors; il possédait, de plus que les deux premiers, une rare expérience acquise dans les nombreuses expéditions auxquelles il avait pris part; jamais il n'avait quitté la cuirasse pendant une semaine entière, et ses cheveux avaient blanchi sous le casque. L'implacable haine qu'il portait aux Flamands, parce que son fils unique avait péri sous leurs coups à Furnes, décida la reine Jeanne à le faire charger du commandement en chef de l'armée; elle y réussit facilement, car cette honorable mission ne convenait à personne mieux qu'à Robert d'Artois (1).

(1) Le comte d'Artois, qui passait pour l'un des plus braves

Le manque d'argent, aussi bien que l'arrivée quotidienne des vassaux qui venaient des seigneuries lointaines, retinrent pendant quelque temps encore cette armée en France. La trop grande précipitation avec laquelle les Français avaient coutume de s'engager dans leurs expéditions leur avait été maintefois fatale; ils avaient appris, à leurs dépens, que la prudence est aussi une force; c'est pourquoi ils voulurent, cette fois, pourvoir à tout et n'entreprendre la campagne qu'après avoir pris toutes les précautions de nature à en assurer l'heureuse issue. La méchante reine de Navarre invita Robert d'Artois à la venir voir, et l'engagea à faire subir à la Flandre toutes les cruautés. Elle lui ordonna, entre autres choses, de faire couper les mamelles à toutes les truies flamandes, de faire périr par l'épée tous leurs petits, et de mettre à mort sans pitié les chiens du pays de Flandre : ces chiens de Flandre, c'étaient les hommes courageux qui, le glaive au poing, allaient combattre pour leur patrie. Ces paroles indignes, prononcées par une femme, par une reine, ont été conservées dans les chroniques du temps, comme un témoignage de sa cruauté (1).

et des plus habiles guerriers de son temps, était l'irréconciliable ennemi des Flamands, auxquels il ne pouvait pardonner la mort de son fils, qui avait péri devant Furnes (*Voisin*, Notice sur la bataille de Courtray.)

(1) Voir l'*Excellente Chronique* dont nous avons reproduit textuellement les termes.

Durant ce retard, les Flamands voyaient leurs forces s'accroître considérablement. Messire Jean Borlunt avait poussé les Gantois à se soulever contre la garnison qui occupait leur ville, et avait chassé les Français de Gand: sept cents d'entre ceux-ci avaient perdu la vie dans ce soulèvement. Audenaerde et plusieurs autres communes s'étaient de même délivrées de la domination étrangère, si bien qu'il ne restait plus d'ennemis que dans les villes fortes, où tous ceux qui avaient échappé s'étaient réfugiés. Guillaume de Juliers, le prélat, arriva à Bruges amenant d'Allemagne une bonne troupe d'archers. Dès que messire Jean de Renesse se fût joint à lui avec quatre cents Zélandais, tous deux partirent avec leurs hommes et un grand nombre de volontaires, pour assiéger Cassel et en chasser la garnison. Cette ville était extrêmement forte et difficile à prendre; Guillaume de Juliers avait compté sur le concours des habitants; mais ceux-ci furent si bien surveillés par les Français qu'ils n'osèrent bouger. Cette circonstance força messire Guillaume à entreprendre un siége régulier, et il se passa assez longtemps avant qu'il eût pu se procurer les machines et engins nécessaires.

Le jeune Guy avait été accueilli par de joyeuses acclamations dans les principales villes de la partie occidentale de la Flandre; sa présence y avait partout inspiré un grand courage et une bouillante ardeur pour la défense de la patrie; Adolphe de Nieuw-

land avait en même temps visité les moindres bourgs pour y appeler le peuple aux armes.

A Courtray, se trouvaient près de trois mille Français sous les ordres du châtelain de Lens. Au lieu de se faire tolérer par les habitants, en usant vis-à-vis d'eux de bons procédés, ce ramassis de soudards se livrait à toutes sortes de violences; mais cela lassa bientôt les Courtraisiens. Encouragés par l'exemple des autres villes, ils se soulevèrent à leur tour contre les oppresseurs et en mirent à mort plus de la moitié: les autres se réfugièrent en toute hâte dans la citadelle, où ils se fortifièrent contre les attaques du peuple. Pour se venger, ils lancèrent sur la ville des flèches enflammées et incendièrent les plus beaux édifices. Toutes les maisons qui avoisinaient le marché et le Béguinage devinrent la proie des flammes. Les Courtraisiens assiégèrent la citadelle avec un intrépide courage, mais il leur était impossible, en l'absence de secours, d'en expulser les Français; dans la triste prévision qu'ils verraient bientôt la ville entière dévorée par le feu, ils envoyèrent un messager à Bruges en le chargeant de supplier instamment monseigneur Guy de leur venir en aide (1).

Le messager arriva auprès de Guy, le 5 juillet 1302, et lui fit connaître la déplorable situation dans laquelle se trouvait la bonne ville de Courtray, en lui promettant, au nom des habitants, toute aide et toute

(1) Voir *Van Velthem*, Miroir historique (*Spiegel historiael*

soumission. Le jeune comte fut profondément touché de son récit, et résolut, sans hésiter, de se rendre dans la malheureuse ville. Comme Guillaume de Juliers avait emmené tous les soldats à Cassel, Guy ne vit pas d'autre moyen de réaliser son intention que de faire appel aux métiers de Bruges. Il fit inviter, sur-le-champ, tous les doyens à se rendre dans la grande salle du *Prinsenhof*, et s'y rendit lui-même avec les chevaliers qui s'étaient déjà joints à lui : une heure après, les doyens convoqués se trouvaient réunis, au nombre de trente, dans le lieu indiqué ; ils se tenaient tête nue au bout de la salle, et attendaient en silence la communication qu'on allait leur faire. De Coninck et Breydel, à titre de chefs des deux principaux métiers se trouvaient en avant. Monseigneur Guy était assis dans un riche fauteuil adossé à la muraille au fond de la salle ; autour de lui se tenaient, debout, messires Jean de Lichtervelde et de Heyne, les deux Beers de Flandre, le seigneur de Gavre, dont le père avait été tué par les Français devant Furnes, le seigneur de Bornhem, de l'ordre des Templiers, messire Robert de Leeuwerghem, Baudouin de Raveschoot, Ivon de Belleghem, Henri, seigneur de Lonchyn (Luxembourgeois), Gozwin de Goatzenhove et Jean van Cuyck (du Brabant), Pierre et Louis de Lichtervelde, Pierre et Louis Goethals (de Gand) et Henri de Pétershem. Adolphe de Nieuwland se trouvait à la droite du jeune comte et s'entretenait familièrement avec lui.

A égale distance des doyens et des chevaliers se tenait l'envoyé de Courtray. Dès que chacun fut à sa place, Guy ordonna à l'envoyé de répéter, en présence des doyens, le message dont il était chargé. Il obéit et s'exprima en ces termes :

— Messires, les bonnes gens de Courtray, vous font connaître, par ma voix, qu'ils ont chassé les Français de leur ville, et en ont mis à mort sept cents ; mais aujourd'hui la ville se trouve dans la plus grande détresse. Le traître seigneur de Lens s'est retiré dans la citadelle ; il lance de là tous les jours des flèches enflammées sur nos maisons, et déjà la partie la plus riche de la ville est réduite en cendres. Messire Arnold d'Audenaerde est venu prêter aide et secours aux Courtraisiens; mais leurs ennemis sont trop nombreux. Dans cette terrible situation, ils supplient monseigneur Guy, en particulier, et leurs amis de Bruges, en général, de leur donner appui; et ils espèrent que vous ne tarderez pas un jour à venir délivrer vos frères menacés. Voilà ce que vous font dire les bonnes gens de Courtray.

— Vous l'avez entendu, doyens, dit Guy : une de nos meilleurs villes est en danger d'être anéantie ; je ne crois pas que l'appel de vos frères de Courtray sera fait en vain. Aussi, n'est-ce pas le doute sur vos intentions qui me fait parler, mais il faut qu'on se hâte ; votre concours seul peut les sauver du péril où ils sont, et c'est pourquoi je vous prie d'appeler au plus tôt vos métiers aux armes. Combien vous

faut-il de temps pour préparer vos hommes à entreprendre l'expédition?

Le doyen des tisserands répondit :

— Cette après-dîner, illustre comte, quatre mille tisserands armés se trouveront sur le marché du Vendredi ; je les mènerai où vous l'ordonnerez.

— Et vous, maître Breydel, vous y trouverez-vous aussi?

Breydel s'avança fièrement et répondit :

— Noble comte, votre serviteur Jean Breydel ne vous fournira pas moins de huit mille compagnons.

Les chevaliers manifestèrent le plus grand étonnement.

— Huit mille ! s'écrièrent-ils d'une seule voix.

— Oui, oui, messires, reprit le doyen des bouchers, huit mille et peut-être davantage. Tous les métiers de Bruges, à l'exception des tisserands, m'ont choisi pour leur chef, et Dieu sait comment je reconnaîtrai cet insigne honneur ! Dès midi déjà, si monseigneur l'ordonne, le marché du Vendredi sera couvert de fidèles Brugeois ; et je puis dire que monseigneur aura dans mes bouchers mille lions dans son armée, car il n'y a pas d'hommes qui puissent se comparer à eux. Le plus tôt sera le mieux, monseigneur, nos haches commencent à se rouiller.

— Maître Breydel, dit Guy, vous êtes un digne et vaillant sujet de mon père. Le pays qui donne le jour à de pareils hommes, ne peut rester longtemps

asservi; je vous remercie de votre bon vouloir.

Un bienveillant et sympathique sourire des chevaliers qui entouraient le comte attestait combien les paroles de Breydel leur étaient agréables. Le doyen rejoignit ses collègues et murmura à l'oreille de de Coninck.

— Je vous en prie, maître, ne vous offensez pas de ce que j'ai dit à monseigneur Guy. Vous êtes et vous resterez mon chef, car, sans vos sages conseils, je ne pourrais faire grand bien.

Le doyen des tisserands serra la main de Breydel en signe d'affection et d'approbation.

— Maître de Coninck, demanda Guy, avez-vous fait connaître mon désir aux métiers ? Me fournira-t-on l'argent nécessaire ?

— Les métiers de Bruges, répondit le doyen des tisserands, mettent toutes leurs ressources à votre disposition, monseigneur. Veuillez envoyer vos agents au *Pand* en les munissant d'un ordre écrit ; il leur sera livré autant de marcs d'argent qu'il plaira à votre seigneurie ; les métiers vous prient de ne rien ménager, la liberté ne pourrait leur coûter trop cher.

Au moment où Guy allait témoigner sa reconnaissance du noble dévouement des Brugeois, la porte de la salle s'ouvrit et tous les regards se portèrent avec surprise sur un moine qui entra hardiment sans être appelé et s'avança jusqu'auprès des doyens. Une tunique de drap brun était ceinte par une corde

autour de ses reins, un capuchon noir couvrait sa tête et cachait ses traits, de sorte qu'on ne pouvait le reconnaître. Il paraissait d'un grand âge, car son dos était tout voûté et une longue barbe descendait sur sa poitrine. D'un œil rapide il contempla tour à tour tous les chevaliers et son hardi regard pénétra jusqu'au fond de leurs cœurs ; du moins était-ce son intention évidente. Adolphe de Nieuwland reconnut en lui le même moine qui lui avait apporté la lettre de Robert de Béthune, et il allait le saluer à haute voix ; mais les gestes du moine devinrent si étranges, que les paroles s'arrêtèrent sur les lèvres du jeune chevalier. Tous les assistants ressentirent une grande colère ; l'audacieuse inquisition dont l'inconnu les rendait l'objet était une insulte qu'ils supportaient difficilement ; cependant ils ne manifestèrent pas leur irritation, parce qu'ils prévoyaient que l'énigme allait se résoudre.

Le moine, après avoir achevé son examen, dénoua la corde qui ceignait ses reins, jeta sur le sol sa tunique et sa barbe et resta au milieu de la salle exposé à tous les regards. Il releva la tête ; c'était un homme d'une trentaine d'années, d'une taille élégante et fière : il regardait en face les chevaliers comme pour leur demander :

— Eh bien ! me reconnaissez-vous ?

Mais les spectateurs, ne répondant pas assez vite au gré de son désir, il s'écria :

— Messires, il vous semble étrange de trouver un

renard sous un froc de moine (1) ; il y a cependant deux ans que je le porte.

— Que notre bon ami Didier soit le bienvenu ! s'écrièrent d'une seule voix tous les chevaliers ; nous vous croyions mort depuis longtemps.

— Alors, vous pourriez remercier Dieu de ce que je sois ressuscité, dit Didier Devos ; mais non, je n'étais pas mort, nos frères prisonniers et messire de Nieuwland peuvent vous l'attester. Je leur ai porté à tous des consolations, car, comme prêtre voyageur, je pouvais visiter les captifs ; que le Seigneur me pardonne le latin que j'ai parlé ! J'apporte des nouvelles de tous nos infortunés compatriotes à leurs parents et à leurs amis.

Quelques-uns d'entre les chevaliers voulurent l'interroger sur le sort des prisonniers, mais il évita de répondre à leurs questions et poursuivit :

— Pour l'amour de Dieu, ne me demandez rien là-dessus, j'ai à vous parler de choses plus importantes. Écoutez et ne tremblez pas, car, tout en plaisantant, je vous apporte une triste nouvelle. Vous avez secoué le joug et reconquis votre liberté dans une grande lutte ; je regrette de n'avoir pu assister à cette fête. Honneur à vous, nobles chevaliers et bonnes gens, qui avez délivré la patrie : aussi je vous assure que si, d'ici à quinze jours, les Flamands n'ont pas de

(1) Rappelons que le mot *devos* signifie en flamand *le renard*.

nouveaux fers, tous les démons de l'enfer ne seront pas capables de leur ravir de nouveau la liberté; mais c'est ce dont je doute fortement.

— Expliquez-vous, messire Didier, s'écria Guy; expliquez-nous votre pressentiment et ne nous inquiétez pas par d'incompréhensibles paroles.

— Eh bien, je vous annonce que soixante-deux mille Français sont campés devant la ville de Lille (1).

— Soixante-deux mille ! répétèrent les chevaliers en se regardant les uns les autres avec inquiétude.

— Soixante-deux mille ! répéta aussi Breydel en se frottant les mains de joie, ô mon Dieu, quel beau troupeau !

De Coninck pencha la tête et tomba dans une profonde préoccupation ; c'était ce que faisait toujours le sage doyen des tisserands dans les circonstances critiques. Il mesurait alors la gravité du danger et les moyens de le détourner.

— Je vous assure, messires, reprit Didier Devos, qu'il y a plus de trente-deux mille cavaliers et au moins autant de fantassins. Ils pillent et brûlent comme s'ils devaient gagner le paradis par là.

— Êtes-vous bien sûr de cette mauvaise nouvelle, demanda Guy ; celui qui vous a dit cela ne vous a-t-il pas trompé, messire Didier ?

(1) Les historiens varient beaucoup dans leur estimation des forces de l'armée française: nous avons pris une moyenne entre les différentes versions.

— Non, non, noble Guy, je l'ai vue de mes propres yeux, et j'ai soupé hier soir dans la tente du sénéchal Robert d'Artois. Il a juré sur son honneur, en ma présence, que le dernier des Flamands mourrait de sa main. Avisez maintenant à ce que vous pouvez faire. Quant à moi, je vais endosser la cuirasse au plus tôt; et, dussé-je être seul à combattre ces soixante-deux mille étrangers maudits, je ne reculerai pas d'un pas; je ne veux plus revoir le pays de Flandre en servitude.

Jean Breydel ne pouvait demeurer un instant immobile, il trépignait, et agitait les bras avec fureur. Ah! s'il eût pu parler! mais le respect l'arrêtait en présence des nobles seigneurs qui se trouvaient devant lui. Guy et les autres chevaliers s'entreregardaient avec le découragement du désespoir : trente-deux mille cavaliers expérimentés! c'était trop pour qu'ils crussent à la possibilité de la résistance. L'armée flamande ne comptait que cinq mille hommes de cavalerie, que Guy avait amenés avec lui de Namur. Que pouvait ce petit nombre contre l'effrayante multitude des ennemis?

— Que faire? dit Guy, comment sauver la patrie?

Quelques-uns furent d'avis de s'enfermer dans Bruges jusqu'à ce que le manque de vivres forçât l'armée française à battre en retraite; d'autres voulaient marcher droit à l'ennemi et le surprendre pendant la nuit. Beaucoup d'autres moyens encore furent proposés, mais la plupart furent rejetés comme

dangereux et les autres comme impraticables.

De Coninck réfléchissait toujours, la tête penchée; il écoutait bien tout ce qui se disait, mais cela ne l'empêchait pas de poursuivre ses méditations.

Enfin Guy lui demanda quelles ressources il pouvait indiquer en d'aussi tristes circonstances.

— Monseigneur, répondit de Coninck en relevant la tête, si j'étais chef, voici ce que je ferais : je me hâterais de me rendre avec les métiers de Bruges à Courtray, pour chasser de cette ville le châtelain de Lens ; il en résulterait que les Français ne pourraient se servir de cette ville comme centre de leurs opérations dans notre pays ; nous y trouverions, nous, un asile sûr pour les femmes, les enfants et pour nous-mêmes ; car Courtray, grâce à sa citadelle, est forte tandis que la ville de Bruges, dans l'état où elle se trouve aujourd'hui, ne saurait supporter un seul assaut. De plus, j'enverrais sur-le-champ une trentaine de messagers dans toutes les villes de Flandre avec la nouvelle de l'approche de l'ennemi et l'appel de tous les *klauwaerts* à Courtray ; j'y ferais venir de même monseigneur de Juliers et messire de Renesse. Grâce à ces mesures, noble comte, je suis sûr qu'en trois ou quatre jours l'armée flamande compterait trente mille combattants, et, dès lors, nous n'aurions plus lieu de tant redouter l'ennemi.

Les chevaliers écoutaient dans un religieux silence; ils admiraient l'homme extraordinaire qui, en si peu d'instants, avait conçu un plan général de défense, et

développait devant eux un système de mesures aussi salutaires. Bien qu'ils ne doutassent pas de l'habileté du doyen, ils acceptaient avec peine l'idée qu'un tisserand, un homme du peuple, fût doué d'autant de génie.

— Vous avez plus d'intelligence que nous tous, s'écria Didier Devos : oui, oui, qu'il en soit fait ainsi, nous sommes plus forts que nous ne le pensions. Pour le coup, l'affaire change de face, et je crois que les Français se repentiront d'avoir mis le pied chez nous.

— Je remercie Dieu de ce qu'il vous ait inspiré cette pensée, maître de Coninck, dit le jeune comte ; vos bons et loyaux services ne demeureront pas sans récompense. Je suivrai votre conseil, car il est l'oracle d'une profonde sagesse. Maître Breydel, j'espère que vous amènerez les hommes que vous nous avez promis.

— J'ai dit huit mille, noble comte, s'écria Breydel ; eh bien, maintenant je dis dix mille. Je ne veux pas qu'un seul compagnon ou apprenti demeure à Bruges ; jeunes ou vieux, il faut que tous soient présents. J'aurai soin de veiller à ce que les Français ne nous passent point sur le corps, et les doyens, mes amis, en feront autant je le sais.

— C'est la vérité, monseigneur, dirent tous les doyens, personne ne fera défaut, car chacun désire le combat.

— Le temps est trop précieux pour que nous nous arrêtions ici plus longtemps, dit Guy ; hâtez-vous de

convoquer les métiers ; dans deux heures, je serai prêt au départ et me trouverai à la tête de vos hommes sur le marché du Vendredi. Allez, je suis content de votre sympathique dévouement et de votre courage.

Tous quittèrent la salle. Guy envoya immédiatement un grand nombre de messagers dans toutes les directions, avec des ordres pour tous les nobles qui étaient demeurés fidèles à la cause de la patrie ; il fit aussi savoir à Guillaume de Juliers qu'il eut à se rendre à Courtray avec messire Jean de Renesse (1).

La terrible nouvelle se répandit en peu de temps dans la ville. A mesure qu'elle passait de bouche en bouche, le nombre des ennemis s'accroissait d'une façon merveilleuse ; bientôt les Français, selon la voix publique, s'élevèrent au chiffre de plus de deux cent mille. On comprend l'inquiétude et la désolation des femmes et des enfants à l'annonce de cette mort qui venait au-devant d'eux ; dans toutes les rues on voyait des mères en larmes qui serraient

(1) Dès que Guy de Namur apprit l'arrivée des Français en Flandre, il donna dans tout le pays l'ordre de courir aux armes et de venir à lui. Dès le 16 Juin, Arnould, fils du seigneur d'Audenaerde, qui se trouvait en France avec le comte, était venu camper dans la plaine de Grœningen, près de Courtray... Il (Guy) envoya aussi un écuyer à son neveu Guillaume de Juliers qui, après avoir chassé les Français de la Flandre occidentale, assiégeait Cassel; il lui fit connaître l'état des choses, en l'engageant à lever le siége de cette place et à se rendre à Courtray pour combattre l'ennemi commun. (*Voisin.*)

dans leurs bras, avec un effroi mêlé de pitié, leurs fille épouvantées. Les enfants pleuraient parce qu'ils voyaient pleurer leurs mères et tremblaient sans avoir la pleine connaissance du danger qui les menaçait. Les cris de douleur de ces faibles créatures et l'expression d'épouvante qui se peignait sur leurs traits contrastaient singulièrement avec l'attitude ferme et résolue des hommes.

De toutes parts les gens des métiers accouraient avec leurs armes ; le bruit des plaques de fer qu'un certain nombre d'entre eux avaient prises comme armes défensives frappait l'oreille lugubrement et se mêlait, comme une amère ironie, aux lamentations des femmes et des enfants au désespoir. Quand des hommes se rencontraientdans la rue, ils s'arrêtaient un instant pour échanger quelques paroles et s'encourageaient mutuellement à vaincre ou à mourir. Çà et là, on voyait, sur le seuil d'une maison, le père de famille embrasser tour à tour sa femme et ses enfants ; mais il essuyait bientôt les larmes qui mouillaient ses yeux et, comprimant sa tristesse, disparaissait avec ses armes dans la direction du marché du Vendredi. La mère restait longtemps encore sur la porte et regardait le coin de rue où avait disparu le père de ses enfants. Cet adieu suprême lui semblait une éternelle séparation, et elle versait un torrent de larmes, puis elle relevait ses enfants qui sanglotaient par terre, et s'enfuyait désespérée dans sa demeure.

Les métiers étaient, depuis peu d'instants, rangés en longues files sur le marché du Vendredi ; Breydel avait rempli sa promesse ; il comptait douze mille compagnons de tous métiers sous ses ordres. Les haches des bouchers scintillaient au soleil comme des miroirs et aveuglaient le regard, car on ne fixait pas impunément les yeux sur cet ardent rayonnement. Au-dessus du corps des tisserands s'élevaient deux mille *goedendags* garnis de leurs formidables pointes de fer ; en avant d'eux se trouvait une troupe armée d'arbalètes. Guy était au centre de la place, entouré d'une vingtaine de nobles chevaliers ; il attendait le retour des compagnons qu'on avait chargés d'aller chercher les chariots et les chevaux qui se trouvaient dans la ville. Un tisserand, envoyé par de Coninck au beffroi, apparut en ce moment sur le marché avec la grande bannière de Bruges. Dès que les gens des métiers aperçurent le lion d'azur, des acclamations inouïes, des cris enthousiastes s'élevèrent de toutes parts ; c'était la clameur incessamment répétée qui, dans la nuit sanglante, avait été le signal de la vengeance.

— Flandre au Lion ! mort à l'étranger !

Et les armes s'agitaient et se heurtaient comme si l'ennemi eût déjà été en présence.

Lorsque les bagages furent chargés sur les chariots, les trompettes firent retentir leurs sons éclatants, et les Brugeois quittèrent leur ville, bannière déployée, par la porte de Gand. Quand les femmes

se virent ainsi délaissées et sans protecteurs, leur angoisse s'accrut ; il leur sembla qu'elles n'avaient plus à attendre que la mort. Dans l'aprés-dîner, Mathilde quitta la ville avec tous ses serviteurs et toutes ses femmes : ce départ fit croire à un grand nombre qu'on serait plus en sûreté à Courtray. Elles rassemblèrent tout ce qui pouvait s'emporter, et, après avoir fermé les portes, sortirent avec leurs enfants par la porte de Gand. D'innombrables familles prirent ainsi la route de Courtray en baignant de larmes amères le sable du chemin.

La ville de Bruges était muette comme une tombe.

XX

> Grand est le héros qui, à la tête d'une troupe de braves, court défendre la liberté, et déploie et fait flotter de nouveau dans les airs le drapeau de la patrie, longtemps insulté et foulé aux pieds par les oppresseurs.
>
> P. Blommaert.

Il faisait nuit noire quand Guy arriva à Courtray à la tête de seize mille hommes environ. Les habitants, prévenus par des cavaliers envoyés en avant, se trouvaient en foule sur les murs de la ville, et reçu-

rent leur souverain à la lueur des torches et en poussant des cris d'allégresse. Dès que l'armée fut entrée dans la ville, les Courtraisiens apportèrent toute espèce de vivres ; ils offrirent des tonnes entières de vin à leurs frères lassés, et restèrent toute la nuit sur le rempart, en serrant à chaque instant d'une affectueuse étreinte leurs amis de Bruges. Durant cette effusion de sympathie fraternelle, un grand nombre allèrent au-devant des femmes et enfants harassés par le voyage, pour les décharger des meubles et autres objets qu'ils avaient pu emporter. Beaucoup de ces faibles créatures, dont les pieds avaient été blessés par la route, furent transportées en ville sur les robustes épaules des secourables Courtraisiens ; tous furent hébergés, nourris et réconfortés avec sollicitude. La reconnaissance des Courtraisiens et leur ardente et généreuse affection accrut singulièrement le courage des Brugeois, car l'âme humaine s'élève toujours au contact des sentiments nobles.

Mathilde et Marie, la sœur d'Adolphe de Nieuwland, avec un grand nombre de nobles dames de Bruges, étaient arrivées à Courtray quelques heures avant l'armée ; elles avaient mis pied à terre chez des familles de leur connaissance, et fait préparer des logements pour les chevaliers, leurs parents ou leurs amis, de sorte que les nobles compagnons de Guy trouvèrent tout prêt dès leur arrivée.

Le lendemain, de bon matin, Guy alla avec quel-

ques-uns des principaux habitants visiter les fortifications de la citadelle ; à son grand chagrin, il jugea qu'on ne pouvait s'emparer de la place qu'avec l'aide des plus grandes machines de guerre. Il comprit que la moindre tentative imprudente lui coûterait un millier d'hommes, et, après avoir mûrement réfléchi, il résolut de ne pas risquer l'assaut à la légère. Il donna ordre de construire sur-le-champ des béliers et des tours, et d'amener les machines de guerre qui se trouvaient dans la ville ; celles-ci consistaient en quelques catapultes et un petit nombre de balistes. Il était probable qu'on ne pourrait entreprendre le siége avant quatre ou cinq jours ; ce retard n'était plus aussi préjudiciable aux Courtraisiens, car, depuis l'arrivée de l'armée flamande, la garnison française avait cessé de lancer sur la ville des flèches enflammées ; on voyait bien les sentinelles armées d'arbalètes aux créneaux des tours, mais elles ne tiraient pas. Les Flamands ignoraient la cause de cette suspension d'hostilités ; ils pensaient qu'il y avait là-dessous quelque piége, et, de leur côté, faisaient bonne garde. Guy avait défendu toute agression : il ne voulait rien tenter avant que ses machines lui assurassent les chances de la victoire.

Le châtelain de Lens en était réduit à la dernière extrémité ; il ne restait à ses archers qu'un petit nombre de flèches ; aussi leur ordonna-t-il de les garder par précaution, pour le cas où il y aurait un

assaut à repousser. Les approvisionnements étaient aussi tellement diminués, que la garnison ne recevait plus que la moitié des vivres nécessaires. Le châtelain espérait que la vigilance des Flamands finirait par s'endormir, et qu'il trouverait l'occasion d'envoyer un messager à Lille où était l'armée française.

Arnould d'Audenaerde, qui était arrivé quelques jours auparavant avec trois cents hommes au secours de Courtray, s'était établi avec ses gens sous les murs de la ville, dans la plaine de Groningue, aux environs de l'abbaye. Cette position était éminemment favorable pour un campement général, et cette destination lui fut assignée dans un conseil de guerre convoqué par Guy. Dès le lendemain, tandis que le métier des charpentiers était occupé à la construction des machines de siége, le reste de l'armée flamande fut conduit hors de la ville pour creuser les fossés du camp. Les tisserands et les bouchers reçurent chacun un hoyau ou une bêche, et se mirent à l'œuvre avec ardeur ; les retranchements furent élevés comme par enchantement ; l'armée entière rivalisait de zèle au travail ; c'était une véritable lutte de dévouement. Bêches et hoyaux s'élevaient et s'abaissaient avec une telle rapidité que l'œil ne pouvait les suivre, et la terre volait en grosses mottes au sommet du retranchement, comme les pierres innombrables qu'une ville assiégée lance à l'ennemi.

A mesure que les travaux de terre s'achevaient, d'autres hommes venaient y adosser des tentes. De temps en temps, les travailleurs laissaient leurs outils enfoncés dans le sol, et montaient à la hâte sur le retranchement ; alors une clameur triomphale courait dans toute l'armée, et le cri : « Flandre au Lion! Flandre au Lion! » retentissait au loin comme une joyeuse réponse. Cela avait lieu chaque fois qu'un renfort arrivait d'autres villes.

Le peuple flamand avait, un peu à tort, accusé la noblesse de félonie et de couardise ; il est vrai qu'un grand nombre de seigneurs s'étaient ouvertement déclarés pour les Français ; mais le chiffre de ceux qui étaient demeurés fidèles à la cause de la patrie était plus considérable que celui des renégats. Cinquante-deux d'entre les principaux chevaliers flamands étaient captifs en France ; assurément c'était l'amour de leur pays et le dévouement à leur souverain qui les y avait contraints ; quant aux nobles restés en Flandre, s'ils ne s'étaient pas joints aux communes insurgées, c'est parce qu'ils regardaient le champ de bataille comme le seul lieu où ils pussent faire preuve dignement de courage et de dévouement. Les mœurs du temps leur avaient donné ces sentiments ; car il y avait alors autant de distance entre le chevalier et les gens des communes, qu'il y en a aujourd'hui entre le maître et son domestique. Aussi longtemps que la lutte s'était concentrée dans l'enceinte des villes et avait été dirigée par les chefs

populaires, ils étaient demeurés dans leurs châteaux, en gémissant sur l'oppression de la patrie ; mais dès que Guy fit appel à ses sujets comme suzerain légitime, ils s'empressèrent d'accourir avec leurs hommes.

Dès le matin du premier jour, arrivèrent à Courtray, les seigneurs Baudouin de Papenrode, Henri de Raveschoot, Ivon de Belleghem, Salomon de Sevecote, et le sire de Maldeghem avec ses deux fils. A midi, des flots de poussière s'élevèrent comme un nuage dans la direction de Moorsele, au-dessus des massifs d'arbres qui entourent ce village ; et l'on vit entrer dans la ville, salués par les acclamations enthousiastes des Brugeois, debout sur leurs retranchement, cinq cents hommes, venant de Furnes, et ayant à leur tête l'illustre guerrier Eustache Sporkyn. Une foule de chevaliers qu'ils avaient rencontrés, chemin faisant, les accompagnaient ; parmi ceux-ci les principaux étaient : messires Jean d'Ayshoven, Guillaume de Daekenam et son frère Pierre; le sire de Landeghem, Hugues van der Moere, Simon de Caestere. Jean Willebaert de Thourout s'était aussi rangé, avec quelques hommes, sous le commandement de Sporkyn. A tout instant, des chevaliers arrivaient seuls au camp, et même il y en eut qui appartenaient à d'autres pays ou à d'autres comtés, et qui, se trouvant en Flandre, n'hésitèrent pas à prendre part à l'œuvre de délivrance des Flamands. Ainsi, Henri de Lonchyn du Luxembourg,

Goswyn de Goetsenhove et Jean van Cuyck, deux nobles Brabançons, se trouvaient déjà auprès de Guy, quand arrivèrent les gens de Furnes. Dès qu'ils se furent restaurés, tous ces hommes furent envoyés au camp et placés sous les ordres de messire de Renesse.

Le deuxième jour, accoururent les gens d'Ypres. Bien qu'ils dussent veiller à la sûreté de leur propre ville, ils n'avaient pu souffrir qu'on délivrât le pays de Flandre de la domination étrangère, sans leur concours. Ils formaient la plus belle troupe que l'on pût voir ; cinq cents d'entre eux étaient armés de masses d'armes, entièrement vêtus d'écarlate, et coiffés de chaperons surmontés de radieuses aigrettes; ils portaient aussi des plaques d'acier sur la poitrine, des brassarts et des genouillères qui scintillaient au soleil. Sept cents autres portaient de grandes arbalètes à ressort de fer; ils portaient un costume vert à galons jaunes. Avec eux se trouvaient Jacques d'Ypres, écuyer du comte Jean de Namur, messire Didier de Flamertinghe, Joseph van Hollebeke, Baudouin de Paschendale; les chefs étaient Philippe Baelde et Pierre Belle, doyens des deux principaux métiers d'Ypres.

Dans l'après-dîner vint le reste du contingent du Franc (1), c'est-à-dire les hommes des villages avoisinant Bruges et qui étaient au nombre de deux cents bien armés et bien équipés.

(1) Le Franc de Bruges.

Le troisième jour, avant midi, messire Guillaume de Juliers, le prêtre, arriva de Cassel avec Jean de Renesse. Cinq cents cavaliers, quatre cents Zélandais et un renfort de Brugeois entrèrent avec eux dans le camp (1).

La plupart des chevaliers convoqués avaient répondu à l'appel; la plupart des villes avaient envoyé leurs hommes; toutes sortes d'hommes d'armes se trouvaient sous les ordres de Guy. La joie qui transporta les Flamands, durant ces quelques jours, échappe à toute expression; ils s'apercevaient enfin que leurs compatriotes n'étaient pas aussi abâtardis qu'on l'eût pu croire, et que, sur toute l'étendue du sol flamand, la patrie comptait encore un grand nombre d'hommes vaillants et décidés : déjà près de vingt et un mille combattants étaient campés sous l'étendard du lion noir, et de nouveaux renforts de moindre importance arrivaient à toute instant.

Bien que l'ennemi eût une armée de soixante-deux mille hommes, dont la moitié consistait en cavalerie, les Flamands n'éprouvaient plus la moindre appréhension. Dans leur exaltation ils quittaient souvent leur travail pour s'embrasser mutuellement et ne trouvaient alors que des paroles de triomphe, comme si rien ne pouvait leur enlever la victoire.

Vers le soir, au moment où ils regagnaient leurs

(1) Voyez l'*Excellente Chronique* de Flandre.

buttes avec leurs bêches, le cri : « Flandre au Lion ! » retentit de nouveau sur les murs de Courtray ; chacun courut aux retranchements pour voir ce dont il s'agissait. Dès que les regards se furent portés en dehors de l'enceinte du camp, des cris de joie répondirent aux acclamations des Courtraisiens. Six cents cavaliers bardés de fer faisaient leur entrée dans le camp. Cette troupe venait de Namur et était envoyée en Flandre par Jean de Namur, frère de Robert de Béthune. L'arrivée de ce renfort porta à son comble la joie des Flamands ; car la cavalerie leur faisait grand défaut. Bien qu'ils sussent que les gens de Namur ne pouvaient les comprendre, ils leur adressèrent mille cris de bienvenue et leur apportèrent du vin en abondance. Les soldats étrangers, à la vue de ces affectueuses effusions, se sentirent pris d'une sympathie réciproque et jurèrent de verser leur sang pour d'aussi bonnes gens.

La seule ville de Gand n'avait pas répondu à l'appel, pas un seul compagnon n'en était encore venu à Courtray. On savait depuis longtemps que Gand fourmillait de *léliards* et que le magistrat de cette ville était tout à fait sympathique aux étrangers ; cependant on avait compté sur un secours de sept cents hommes, et Jean Borlunt avait promis son concours. Dans le doute où l'on se trouvait, les Flamands qui se trouvaient au camp n'osaient accuser à haute voix leurs frères de Gand de trahison ; cependant les Gantois étaient tenus pour suspects par un

grand nombre, et mainte voix isolée leur adressait des épithètes méprisantes dont il était difficile de mesurer la portée.

Le soir, alors que le soleil avait disparu depuis une heure derrière le village de Moorsele, tous les ouvriers étaient rentrés dans leurs tentes. On entendait çà et là une chanson suivie du choc des hanaps et dont de nombreuses voix répétaient le refrain; dans d'autres tentes il y avait des conversations animées et confuses dans lesquelles le cri : « Flandre au Lion ! » permettait de supposer que les interlocuteurs s'excitaient mutuellement à combattre vaillamment quand l'heure de la lutte serait venue, et se communiquaient librement leurs sentiments. Au centre du camp, à une certaine distance des tentes, flamboyait un grand feu qui illuminait les alentours de ses rouges lueurs. Une dizaine d'hommes étaient chargés de l'entretenir; on les voyait arriver tour à tour, traînant de grandes branches, et l'on entendait par intervalles la voix d'un chef s'écrier :

— Attention ! prenez garde ! ne remuez pas le foyer ainsi; ne chassez pas d'étincelles sur le camp !

A quelques pas du foyer se trouvait la tente de la garde du camp; c'était un toit recouvert de peaux de bœufs, et dont la charpente reposait sur huit grosses poutres : les quatres faces en étaient ouvertes de sorte qu'on pouvait surveiller le camp dans toutes les directions.

Jean Breydel devait veiller cette nuit-là avec cin-

quante de ses hommes; ils étaient assis tous sur de petits siéges de bois autour d'une table, sous le toit qui devait les garantir contre la rosée et la pluie; leurs haches, sous le reflet du feu, flamboyaient dans leurs mains, comme des armes de feu. On voyait au dehors les sentinelles se promener dans les ténèbres. Une grande cruche de vin et un certain nombre de hanaps d'étain se trouvaient devant eux sur la table, et, bien qu'il ne leur fût pas interdit de boire, on pouvait voir néanmoins qu'ils le faisaient avec modération, car ils portaient rarement les hanaps à la bouche. Ils riaient et jasaient joyeusement et racontaient d'avance les beaux coups qu'ils comptaient porter à l'ennemi dans la bataille imminente.

— Qu'on dise encore, s'écria Breydel, que les Flamands ne ressemblent pas à leurs pères, alors qu'une armée telle que la nôtre se réunit de bonne volonté! Que les Français viennent avec leurs soixante-deux mille hommes! Plus il y aura de gibier, meilleure sera la chasse. Ils disent que nous sommes un tas de misérables chiens; mais qu'ils prient Dieu que ces chiens ne les mordent pas, car ils ont bonnes dents!

Les bouchers rirent de bon cœur de cette sortie ironique de leur doyen; ils regardaient à dessein un vieux compagnon, dont la barbe grise attestait le grand âge. L'un d'eux lui cria :

— Et toi, Jacques, ne saurais-tu plus mordre?

— Si mes dents ne sont plus aussi bonnes que les

vôtres, répondit le vieux boucher, je n'en ai pas moins une hache qui a l'habitude de mordre depuis longtemps. Je parierais avec vous vingt mesures de vin à celui qui enverra en enfer le plus de Français.

— C'est fait, s'écria un autre; nous allons les boire tout de suite; je vais les chercher.

— Un instant, dit Breydel en intervenant, restez en place. Buvez demain; car, je vous le déclare, le premier qui s'enivre, je le fais jeter en prison à Courtray : il n'assistera pas à la bataille.

Cette menace produisit sur les bouchers un effet étonnant : les paroles s'éteignirent sur leurs lèvres, et plus un d'eux ne bougea : le vieux boucher seul osa encore parler :

— Par la barbe de notre doyen, s'écria-t-il, si pareille chose devait m'arriver, je préférerais être rôti tout vif sur un gril, comme cela est arrivé jadis à monseigneur saint Laurent; car, de ma vie, je n'aurai occasion de revoir pareille fête.

Breydel s'aperçut que sa menace avait frappé tous les assistants de crainte et de tristesse : cela lui déplut d'autant plus, que lui-même était enclin à la gaieté. Dans le but de réveiller chez ceux qui l'entouraient l'élan et la joie, il saisit la cruche, et, remplissant successivement les hanaps, il dit :

— Eh bien, mes gars, pourquoi vous taisez-vous? Tenez, prenez et buvez, et que le vin vous rende la parole. Je suis fâché de vous avoir parlé comme je viens de le faire. Est-ce que je ne vous connais pas?

Ne sais-je pas que le sang des bouchers coule dans vos veines? Allons, à votre santé, camarades!

Une expression de plaisir reparut tout à coup sur la physionomie des bouchers, et le silence qu'ils gardaient se changea en de longs éclats de rire quand ils s'aperçurent que la menace de leur doyen n'était qu'une plaisanterie.

— Buvez, reprit Breydel, en remplissant son verre : cette cruche est à vous, il faut la vider jusqu'au fond. Vos compagnons, qui sont en sentinelle, en trouveront une autre à leur retour. Maintenant que nous voyons toutes les villes nous venir en aide, et que nous nous trouvons si forts, nous pouvons bien fêter ce bonheur.

— Je bois à la honte des Gantois ! s'écria l'un des compagnons. Depuis longtemps nous savons que qui compte sur eux compte sans son hôte ; mais peu importe! qu'ils restent chez eux : notre brave ville de Bruges aura seule l'honneur de la lutte et de la délivrance.

— Les Gantois sont-ils bien des Flamands comme nous ? s'écria un autre, et leur cœur bat-il pour la liberté ? Y a-t-il à Gand des bouchers comme nous ? Vive Bruges ! c'est là qu'est la vraie race flamande !

— Comment ? s'écria Breydel ; il y a à Gand un homme qui a un cœur de lion. Jean Borlunt n'est-il pas connu dans le monde entier ? Je suis sûr que s'il voulait s'enquérir de la chose, il découvrirait que ses pères étaient des bouchers ou quelque chose de

pareil ; car messire Jean ressemble à un Gantois comme un taureau à un agneau.

Les bouchers éclatèrent de rire de nouveau.

— Et je ne sais, poursuivit Breydel, pourquoi monseigneur Guy souhaite leur venue ; n'y a-t-il pas déjà trop grande disette au camp pour appeler ici de nouveaux mangeurs ? Monseigneur Guy croit-il que nous soyions hommes à perdre la partie ? On voit bien qu'il habite Namur : il ne connaît pas les Brugeois, sans cela il ne désirerait pas la venue des Gantois. Nous n'avons pas besoin d'eux, qu'ils restent où ils sont : nous ferons bien nos affaires sans eux, — et puis ce sont des gens qui hésitent toujours.

En vrai Brugeois, Breydel n'aimait pas les Gantois. Depuis leur fondation, les deux principales villes de la Flandre avaient toujours été en querelle, non pas que l'une d'elles possédât des citoyens plus courageux et plus dévoués, mais parce que toutes deux, vivant de l'industrie, s'efforçaient mutuellement de s'enlever le commerce et de l'accaparer chacune pour leur compte exclusivement. Aujourd'hui cette haine persiste encore entre les habitants de Gand et de Bruges ; il est si difficile d'enlever à un peuple ses sentiments héréditaires que la vieille envie que se portent les deux cités a persévéré jusqu'à nos jours.

Ainsi discourait Breydel avec ses compagnons ; plus d'une injure fut proférée à l'adresse des Gantois, jusqu'à ce que, ce thème étant épuisé, on fit tomber

l'entretien sur un autre sujet. Tout à coup l'attention générale fut attirée par un bruit imprévu ; on eût dit que deux hommes luttaient à quelques pas de la tente. Tous se levèrent pour aller voir ce que ce pouvait être, mais avant que personne eût eu le temps de sortir de la tente, entra un boucher placé en sentinelle avec autre personnage qu'il attirait violemment à l'intérieur :

— Maître, dit-il en poussant l'étranger dans la tente, j'ai trouvé ce ménestrel derrière le camp; il allait écouter à toutes les tentes et se glissait à pas de loup dans les ténèbres : pendant longtemps je l'ai suivi et épié. Il y a sans doute quelque trahison là-dessous, car voyez comme le coquin tremble.

L'homme qu'il avait introduit dans la tente était vêtu d'un pourpoint bleu, et portait sur la tête un chaperon orné d'une plume. Une longue barbe couvrait la moitié de son visage. De la main gauche il tenait un petit instrument à cordes qui ressemblait assez à une harpe et semblait vouloir en jouer un air. Il tremblait de peur et il était d'une pâleur telle qu'on eût dit que la vie allait l'abandonner ; il était visible qu'il voulait éviter le regard de Jean Breydel ; car il tournait la tête d'un autre côté pour que le doyen ne vît point ses traits.

— Que viens-tu faire dans le camp ? s'écria Breydel ; pourquoi es-tu aux écoutes autour des tentes? Réponds !... vite !

Le ménestrel répondit dans une langue qui res-

semblait au haut allemand et fit présumer par là qu'il appartenait à une autre partie du pays.

— Maître, dit-il, je viens de Luxembourg, et j'ai porté à Courtray un message destiné à messire de Lonchyn. On m'a dit qu'un de mes frères se trouve au camp, et j'étais venu à sa recherche. Je suis tout saisi et tout effrayé de ce que la sentinelle m'ait pris pour un espion ; mais j'espère que vous ne me ferez point de mal.

Breydel, qui se sentit pris de compassion pour le poëte, renvoya la sentinelle et, désignant un siége à l'étranger, il dit :

— Vous devez être fatigué par un aussi long voyage. Asseyez-vous, mon beau ménestrel. Buvez, — ce hanap est à vous. Vous nous chanterez quelques chansons et nous saurons récompenser votre talent. Reprenez courage, vous vous trouvez au milieu de braves gens.

— Pardonnez-moi, maître, répondit le ménestrel, je ne puis demeurer ici, car le messire de Lonchyn m'attend. Je pense que vous ne voudrez pas contrarier le désir du noble chevalier en me retenant plus longtemps.

— Il nous faut une chanson ! s'écrièrent les bouchers ; il ne partira pas avant d'avoir chanté.

— Hâtez-vous, s'écria Breydel ; car si vous ne voulez pas nous donner le plaisir d'entendre quelques chansons, je vous garde ici jusqu'à demain. Si vous vous étiez mis tout de suite de bonne volonté,

vous en auriez déjà fini. Chantez, je vous l'ordonne !

L'inquiétude du ménestrel s'accrut à cette sommation impérative; à peine savait-il encore tenir sa harpe en main, et il tremblait tellement que les cordes de l'instrument, en frôlant ses vêtements, résonnèrent et envoyèrent quelques vagues accords à l'oreille des bouchers, ce qui rendit leur envie encore plus grande.

— Veux-tu jouer ou chanter? s'écria Breydel, car si tu ne te hâtes, cela va tourner mal.

Le ménestrel, pris d'une mortelle frayeur, porta sur la harpe ses doigts tremblants et ne tira de l'instrument que des sons faux et confus. Les bouchers s'aperçurent sur-le-champ qu'il ne savait pas en jouer.

— C'est un espion ! s'écria Breydel : fouillez-le et assurez-vous s'il ne porte pas sur lui quelque trahison.

En un instant le ménestrel fut dépouillé de ses vêtements de dessus, et bien qu'il demandât grâce d'une voix suppliante, il fut durant cette perquisition rudement poussé de côté et d'autre.

— Je le tiens ! s'écria un boucher qui avait glissé la main sous le pourpoint de l'inconnu; voici la preuve de la trahison !

Il retira sa main qui tenait un parchemin ployé en trois ou quatre doubles et auquel était appendu un sceau entouré de cire pour qu'il ne se brisât

point. Le ménestrel était aussi atterré que s'il eût vu la mort devant lui : tout en regardant le doyen avec anxiété, il murmura quelques paroles qui ne furent pas entendues par les bouchers.

Jean Breydel saisit le parchemin, le déploya et le considéra pendant longtemps, sans que cette contemplation pût lui rien apprendre ; à cette époque, en dehors du clergé, peu de gens savaient lire, et les nobles eux-mêmes étaient la plupart plongés dans la plus profonde ignorance.

— Qu'est-ce que cela, misérable que tu es? s'écria Breydel.

— C'est une lettre de messire de Lonchyn... balbutia d'une voix entrecoupée le faux ménestrel.

— Attends ! reprit le doyen, je vais savoir ce qu'il en est.

Il tira son couteau et coupa la cire qui enveloppait le sceau. Il aperçut les fleurs de lis, les armes de France, et s'élança en rugissant sur l'inconnu qu'il saisit par la barbe, et, tout en le secouant violemment, il s'écria :

— Ah! c'est une lettre de messire de Lonchyn? Non, c'est une lettre du châtelain de Lens, et tu es un infâme espion. Tu vas mourir d'une mort terrible, scélérat !

A ces mots, il tira si fortement la barbe de l'espion que les cordons qui attachaient cette barbe à la tête se brisèrent, et Breydel reconnut ses traits. Il le repoussa en arrière avec une telle colère qu'il alla

rebondir contre l'un des poteaux qui soutenaient la tente.

— Oh, Brakels!... Brakels!... ta dernière heure est venue! s'écria Breydel comme effrayé de l'apparition inattendue du traître.

Le vieux boucher qu'on avait plaisanté sur ses mauvaises dents se précipita sur Brakels, le saisit à la gorge et le serra avec une telle force contre le poteau où Breydel l'avait lancé, que les yeux du patient lui sortaient de la tête; la vigoureuse étreinte du boucher coupait la respiration au traître. Il eût été bientôt étranglé, si les mouvements qu'il faisait pour se dégager ne lui eussent permis de soulager de temps en temps sa poitrine oppressée.

Les clameurs des bouchers avaient éveillé une foule de gens qui accouraient avec curiosité de toutes les tentes environnantes, les uns sans justaucorps, les autres sans pourpoints. Dès qu'ils surent la cause du tumulte, ils se mirent à demander avec rage que Brakels leur fût livré.

— Donnez-le-nous! s'écriaient-ils : nous voulons son sang! nous voulons sa chair!

Breydel saisit le vieux boucher par les épaules et le sépara de Brakels en s'écriant:

— Ne vous souillez pas du sang de ce traître! S'il n'était trop vil il serait déjà mort de ma main.

— Non! s'écria le boucher en levant sa hache, je veux me donner ce plaisir-là. On gagne une place en paradis en mettant à mort un traître à son pays.

Laissez-moi faire, maître ; je vous en prie pour l'amour de Dieu ! un coup seulement !

Brakels agenouillé suppliait, les mains jointes, qu'on lui laissât la vie ; il se traîna jusqu'au doyen et dit en sanglotant :

— Oh ! maître, ayez donc pitié de moi... je servirai fidèlement la patrie... ne me tuez pas !

Breydel lui jeta un regard plein de colère et de mépris, et d'un coup de pied dans le côté le lança à l'autre extrémité de la tente. Sur ces entrefaites, les bouchers avaient grand' peine à contenir les milliers d'hommes qui se pressaient autour de la tente, et, transportés par l'ardeur de la vengeance, demandaient à grands cris qu'on leur livrât le traître.

— A nous ! à nous ! hurlait la foule furieuse. Au feu ! au feu !

— Je ne veux pas, dit Breydel à ses hommes d'un ton impérieux, je ne veux pas que le sang de cette vipère touche votre hache. Qu'on le livre au peuple !

A peine cet ordre était-il sorti de sa bouche, qu'il sortit de la foule un homme qui lança une corde au cou de Brakels ; des centaines de mains saisirent l'extrémité de cette corde, renversèrent le traître en arrière et le traînèrent hors de la tente. Ses clameurs d'angoisse se perdirent dans les cris de la foule. Après l'avoir traîné tout autour du camp, on l'amena, hurlant de douleur, auprès du feu, à travers lequel on le fit passer quatre ou cinq fois, jus-

qu'à ce que les charbons en s'attachant à son visage l'eussent rendu méconnaissable. La multitude reprit alors sa course et disparut dans les ténèbres avec le cadavre inanimé. Longtemps encore les cris retentirent au loin ; longtemps encore on tortura le corps du traître : une heure après, on le suspendit tout mutilé à un gibet dressé dans le voisinage du feu. Chacun regagna sa tente, et le plus profond silence suivit l'affreux tumulte qui avait accompagné la terrible exécution.

XXI

Flandre au Lion! c'est notre cri de guerre.
LOUIS VAN VELTHEM.

Guy avait donné l'ordre que, le lendemain matin, toute l'armée, chaque corps sous le commandement de son chef, se rangeât en bataille dans la plaine de Groningue, en avant du camp ; il voulait passer une revue générale de ses troupes.

Selon cet ordre, les Flamands s'étaient disposés en carré au lieu désigné. On eût dit les quatre murs qui servent de fondement à un imposant édifice ; chaque côté comptait huit rangs serrés ; les quatre

mille tisserands de de Coninck formaient l'extrémité de l'aile droite. Le premier rang de son corps consistait en tireurs qui portaient une pesante arbalète sur l'épaule et, sur le côté, un carquois rempli de flèches à pointe de fer ; ils n'avaient pour toute arme défensive qu'une grossière plaque de fer, fixée par quatre courroies sur la poitrine. Au-dessus des six derniers rangs s'élevaient à dix pieds de haut des milliers de piques ; cette arme, qui n'était autre que la fameuse *goedendag*, était la plus redoutée des Français, parce qu'elle permettait d'atteindre et de percer facilement les chevaux ; nulle cuirasse ne pouvait garantir contre les coups de cette redoutable pique ; tout cavalier atteint vidait infailliblement les arçons.

Du même côté se trouvaient aussi les Yprois à l'élégant costume : leur premier rang se composait de cinq cents hommes robustes, dont le vêtement rouge avait la nuance du plus beau corail. D'ondoyants panaches retombaient sur leurs épaules du sommet d'un casque à la forme gracieuse ; d'énormes massues garnies de pointes de fer, reposaient sur le sol et leur main vigoureuse en serrait la poignée ; de petites plaques de fer couvraient leurs bras et leurs jambes. Les autres rangs de cette belle troupe étaient tous vêtus de vert ; des arcs de fer détendus dépassaient leurs têtes.

L'aile gauche se composait uniquement des dix mille hommes de Breydel ; d'un côté les innombra-

bles haches des bouchers resplendissaient aux yeux du reste de l'armée, qui souvent détournait le regard de ce fourmillement d'étincelles allumées par l'éclatante réverbération du soleil. Les bouchers n'étaient pas vêtus avec élégance : de courts hauts-de-chausses bruns et un justaucorps de même couleur constituaient tout leur costume ; leurs manches étaient retroussées jusqu'au coude : c'était chez eux une habitude, car ils étaient fiers de pouvoir montrer leurs muscles puissants. Beaucoup d'entr'eux avaient des cheveux blonds tirant sur le roux; de longues cicatrices, signe des blessures reçues dans les précédentes batailles, sillonnaient profondément leur visage : pour eux c'était la glorieuse attestation de leur bravoure. Les traits de Breydel contrastaient étrangement avec ces physionomies rudes et hâlées ; tandis que la vue de la plupart de ses compagnons inspirait la crainte, le visage de Breydel était noble et sympathique : ses beaux yeux bleus flamboyaient sous des sourcils fins et déliés, de longues boucles blondes ondoyaient autour de son cou et une barbe soyeuse allongeait le gracieux ovale de sa figure. Si l'expression de ses traits était avenante en ce moment, c'est parce qu'il était satisfait et joyeux ; mais quand la colère l'emportait, la face d'un lion irrité n'était pas plus effrayante que la sienne ; alors ses joues se crispaient et se couvraient de rides fébriles, ses dents se serraient en grinçant et ses sourcils se contractaient convulsivement.

A la troisième aile, se trouvaient les gens de Furnes et les hommes d'armes d'Arnould d'Audenaerde et de Baudouin de Papenrode. Le métier de Furnes comptait mille combattants armés de frondes et cinq cents *helmhouwers* (1); les premiers se trouvaient en avant et étaient entièrement vêtus de cuir, afin que la fronde, en tournoyant, n'eût pas de prise sur cette surface lisse. Une large ceinture, aussi de cuir, ceignait leurs reins ; elle renfermait les cailloux arrondis qu'ils devaient lancer à l'ennemi ; de la main droite ils tenaient une courroie de cuir, au milieu de laquelle était pratiquée une cavité. C'était la fronde, arme terrible, avec laquelle ils savaient frapper l'ennemi avec tant de précision, que les lourdes pierres qui s'échappaient du cuir manquaient rarement leur but. Derrière eux se tenaient les *helmhouwers;* ils étaient bien couverts par des plaques de fer et portaient sur la tête de lourds heaumes. Leur arme était la hache de combat, munie d'un long manche ; l'acier de la hache était surmonté d'une forte pointe de fer avec laquelle ils perçaient casques et cuirasses, ce qui leur avait valu leur nom. Les gens d'Audenaerde et de Papenrode qui, comme nous l'avons dit, se trouvaient du même côté, portaient des armes de toutes sortes ; toutefois les deux premiers rangs se composaient exclusivement d'arbalétriers ; les autres avaient des lances, des massues ou des épées.

(1) Hacheurs de casques.

La dernière aile, qui fermait le carré, comprenait toute la cavalerie de l'armée, c'est-à-dire les onze cents hommes envoyés par le comte Jean de Namur à son frère Guy. Cette troupe était toute couverte de fer et d'acier ; on ne pouvait voir que les yeux des cavaliers à travers les trous de la visière, et les pieds des chevaux qui sortaient de leurs caparaçons de fer. Des épées longues ou courtes s'appuyaient à l'épaulière de leurs cuirasses, et d'ondoyants panaches flottaient au vent derrière eux.

Ainsi était rangée l'armée, conformément aux ordres de son chef. Le plus grand silence régnait dans les rangs ; les hommes d'armes se demandaient bien naturellement ce qui allait se passer ; mais ils parlaient si bas que nul autre que leur voisin ne pouvait entendre. Guy et tous les autres chevaliers qui n'avaient pas amené de troupes, étaient logés à Courtray ; depuis quelque temps déjà l'armée était sous les armes et aucun d'eux n'avait encore paru.

Tout à coup on vit la bannière de monseigneur Guy apparaître sous la porte de la ville ; messire de Renesse qui, en l'absence du général, commandait l'armée, cria :

— Haut les armes ! serrez les rangs !

A ce commandement, tous mirent leur arme dans la position voulue, se rapprochèrent et s'alignèrent en rangs. A peine ce mouvement était-il opéré, que la cavalerie s'ouvrit pour permettre à Guy, suivi d'un nombreux cortége, d'entrer dans le carré.

En avant chevauchait le porte-drapeau avec la bannière de Flandre ; le lion de sable en champ d'or se déployait gracieusement au-dessus de la tête du cheval et semblait montrer ses formidables griffes, comme un présage de la victoire, aux Flamands transportés. Un peu en arrière venait Guy avec son cousin Guillaume de Juliers. Le jeune général portait une cuirasse resplendissante sur laquelle les armes de Flandre étaient artistement ciselées; son casque était surmonté d'un magnifique panache qui retombait jusque sur la croupe de son cheval. Sur la cuirasse de Guillaume de Juliers s'étalait une large croix rouge ; le vêtement blanc du prêtre s'échappait de dessous sa cotte de mailles et descendait sur la selle ; son casque ne portait pas de panache, et toute son armure était unie et sans ornements. Adolphe de Nieuwland suivait immédiatement ces illustres seigneurs ; il était richement équipé ; mille clous dorés étincelaient sur les liens qui rattachaient les plaques de son armure ; un panache vert flottait sur son casque et ses gantelets de fer étaient argentés. Sous sa cotte de mailles on pouvait entrevoir une écharpe verte : — ce présent lui avait été donné par la fille du Lion de Flandre, comme une marque de sa reconnaissance. A côté de lui chevauchait Mathilde, montée sur une haquenée blanche comme la neige. La jeune comtesse était encore pâle, mais la maladie l'avait quittée ; le retour de son frère Adolphe avait chassé ses souffrances. Une sorte d'amazone bleu de

ciel du velours le plus fin, semé de lions d'argent, tombait sur ses pieds jusqu'à terre et un voile de soie descendait du sommet de son chaperon jusque sur le dos de sa monture.

Venaient ensuite une trentaine de chevaliers et de nobles dames, tous vêtus avec la plus grande magnificence, et aussi tranquilles, aussi gais que s'ils allaient assister à un pacifique tournoi. Le splendide cortége s'avança jusqu'au centre du carré où il s'arrêta, au milieu du solennel silence des troupes.

Guy fit approcher son héraut d'armes et lui tendit un parchemin pour qu'il en proclamât le contenu.

— N'oublie pas le nom de guerre, Lion de Flandre, ajouta-t-il ; car cela fait plaisir à nos bonnes gens de Bruges.

La curiosité des hommes d'armes se manifesta par un mouvement soudain qu'ils réprimèrent sur-le-champ, et ils prêtèrent la plus grande attention. Ils se doutaient bien que ce cérémonial solennel cachait quelque mystère et que ce n'était pas assurément sans motif que leur souveraine et les nobles dames qui l'entouraient venaient au milieu d'eux si richement vêtues. Le héraut d'armes s'avança, sonna trois fois de la trompette, et s'écria d'une voix forte :

« Nous, Guy de Namur, au nom de notre comte et frère Robert de Béthune, Lion de Flandre, à tous ceux qui liront ou entendront lire les présentes, salut !

» Prenant en considération..... »

Tout à coup il s'arrêta ; un sourd murmure courait dans les rangs, et chacun leva son arme tandis que les archers tendaient leur arc comme s'il y eût eu un danger imminent.

— L'ennemi ! l'ennemi ! s'écria-t-on.

On voyait au loin apparaître un nombreux corps d'armée ; des milliers d'hommes s'avançaient en rangs pressés : on n'en pouvait voir la fin, car il n'y avait point de cavalerie. Bientôt on vit un chevalier se détacher de la troupe inconnue et s'élancer au galop vers le camp ; il était tellement penché sur le cou de son cheval qu'on ne pouvait le reconnaître, bien qu'il fût déjà très-rapproché. Arrivé plus près de l'armée stupéfaite, il s'écria en se rapprochant encore :

— Flandre au Lion ! Flandre au Lion ! Voici les Gantois (1) !

On reconnut le vieux guerrier : de joyeuses acclamations lui répondirent, et son nom s'échappa de toutes les bouches :

— Vive Gand ! vive messire Jean Borlunt ! Bienvenus soient nos bons frères !

Les Flamands, à la vue d'un renfort si inattendu, d'une si nombreuse armée qui venait se joindre à

(1) Enfin on vit arriver avec cinq mille Gantois, parmi lesquels se trouvaient sept cents de ses parents et de ses amis, l'un des heros de la célèbre bataille de Woerningen, le chevalier Jean Borlunt, qui s'était acquis un grand renom d'intrépidité et de savoir militaire. (*Voisin.*)

eux, ne se possédaient plus de joie ; les chefs durent faire tous les efforts possibles pour faire rester les hommes dans leurs rangs. Ils s'agitaient en proie à une indicible allégresse et semblaient perdre la tête. Messire Jean Borlunt s'écria :

— Courage, amis, la Flandre sera libre ! Je vous amène cinq mille hommes intrépides et bien armés.

Et les Flamands enthousiasmés répondirent comme d'une seule voix :

— Vive le héros de Woerningen ! Borlunt ! Borlunt !

Messire Borlunt s'approcha du jeune comte et allait le saluer respectueusement :

— Trève de cérémonies, messire Jean, dit Guy en l'arrêtant; donnez-moi la main. Si vous saviez combien je suis heureux de vous voir, vous qui avez vécu sans quitter la cuirasse et qui avez une si grande expérience de la guerre ! j'étais tout marri déjà de ne vous voir point arriver. Vous avez bien tardé...

— Oh, oui ! monseigneur Guy, répondit Borlunt, plus longtemps qu'à mon gré ; mais ces lâches *léliards* m'ont arrêté. Croiriez-vous, monseigneur, qu'il s'était ourdi une conspiration à Gand pour r'ouvrir aux Français les portes de la ville ? Ils ne voulaient pas nous laisser sortir pour venir en aide à nos frères ; mais, Dieu soit loué ! ils n'y ont pas réussi parce que le peuple les hait et les méprise profondément. Les Gantois ont chassé le magistrat dans le *burg* et ont brisé les portes de la ville. Voici venir cinq mille hommes dé-

terminés qui aspirent à la bataille comme à une fête ; ils n'ont pas encore eu un morceau de pain aujourd'hui.

— Je pensais bien que de grands obstacles vous retenaient, messire Borlunt, et je craignais que vous ne vinssiez pas.

— Comment, monseigneur Guy, je ne serais pas venu à Courtray ! Moi qui ai versé mon sang pour l'étranger, je ne serais pas venu en aide à ma patrie en détresse ! C'est ce dont les Français feront l'expérience. Il me semble que je n'ai pas trente ans... Et mes hommes, mon Dieu ! attendez, noble comte, que vienne l'heure sanglante, et vous verrez comment, le Lion de Gand en tête, ils tomberont sur l'ennemi.

— Ce que vous me dites me réjouit fort, messire Borlunt ; nos gens aussi sont courageux et résolus ; si nous devions perdre la bataille, il y aurait peu de Flamands qui reviendraient chez eux, je vous l'assure.

— Perdre la bataille, dites-vous? la perdre, monseigneur Guy? Je n'y crois pas : nos hommes sont de trop bonne volonté. Et Breydel donc ? La victoire rayonne sur son visage. Voyez-vous, monseigneur, je parierais ma tête que, si on laissait faire Breydel, il passerait à travers les soixante-deux mille Français avec ses bouchers, comme on passe à travers un champ de blé. Dieu et monseigneur saint Georges nous viendront en aide ; ayez bon espoir ! Mais, pardonnez-moi, monseigneur Guy, voici mes hommes. Je vous quitte pour un instant.

Les Gantois entrèrent en ce moment dans la plaine de Groningue ; ils étaient las et tout couverts de poussière, car ils avaient fait une marche forcée sous un ardent soleil. Ils étaient armés de toutes façons ; on pouvait retrouver parmi eux tous les corps que nous avons déjà décrits. Une quarantaine de nobles chevauchaient en avant; la plupart étaient des amis du vieux Jean Borlunt ; on y voyait le sire de Leerne, Jean de Coyeghene, Baudouin Steppe, Simon Bette, Paul de Severen et son fils, Jean d'Aersele, le chevalier van Vynct, Thomas de Vurselaere, Jean de Machalen, Guillaume et Robert Wennemaer, et un grand nombre d'autres encore (1). Au centre, et dominant tout le corps d'armée, flottait l'étendard de Gand avec son lion d'argent. Les Brugeois, qui sentaient l'injustice de leurs reproches à l'adresse des Gantois, s'écrièrent à plusieurs reprises :

— Bienvenus soient nos frères de Gand ! Vive la ville de Gand !

Sur ces entrefaites, Jean Borlunt disposait ses hommes en rangs réguliers en avant de l'aile gauche du carré ; il voulait, en quelque sorte, mettre en évi-

(1) Dans un vieux parchemin, écrit en 1482, d'après des pièces originales, par Louis van houtte de Deynze, et que M. Voisin a réproduit dans sa Notice sur la bataille des Éperons d'or, dans ce manuscrit, disons-nous, on trouve les noms d'un grand nombre de personnages qui ont assisté à la babaille de Courtray. Nous ne reproduisons pas cette liste, qui offrirait peu d'intérêt au lecteur français. (*Note du traducteur.*)

dence ses braves Gantois, afin que les Brugeois pussent voir qu'ils ne leur cédaient pas en patriotisme.

Sur l'ordre de Guy, il s'éloigna et gagna le camp, afin de faire goûter à ses hommes un repos dont ils avaient grand besoin.

Dès que les Gantois furent partis, Jean de Renesse entra dans le carré et cria :

— Haut les armes ! Silence !

Le cortége, qui s'était placé au centre de l'armée, se rangea comme auparavant ; chacun se tut au commandement du sire de Renesse, et l'attention de tous se tourna sur le héraut d'armes qui, après avoir répété les trois appels de trompette, lut à haute voix :

« Nous, Guy de Namur, au nom de notre comte et frère Robert de Béthune, Lion de Flandre, à tous ceux qui liront ou entendront lire les présentes, salut :

» Prenant en considération les bons et loyaux services qui ont été rendus au pays de Flandre, et à nous-même par maître de Coninck et par maître Breydel, de Bruges ;

» Voulant leur donner de notre bienveillance un témoignage qui soit connu de tous nos sujets ;

» Voulant, de plus, récompenser leur généreux amour pour la patrie, comme il convient et comme il le faut, afin que le souvenir de leurs fidèles services soit éternellement perpétué ;

» Notre comte et père, Guy de Flandre, nous a donné les pouvoirs nécessaires pour faire savoir que

» Pierre de Coninck, doyen des tisserands, et Jean Breyder, doyen des bouchers, tous deux de notre bonne ville de Bruges, et leurs descendants, à perpétuité sont et demeureront de sang noble, et jouiront de tous les droits et priviléges dont la noblesse jouit dans notre pays de Flandre.

» Et, afin qu'ils puissent en jouir dignement, la vingtième partie de l'impôt payé par notre bonne ville de Bruges leur est accordée pour subvenir à l'entretien de leur maison. »

Les bruyantes acclamations des tisserands et des bouchers vinrent étouffer la voix du héraut d'armes avant qu'il eût terminé sa proclamation. La haute faveur qui était octroyée à leurs doyens, était aussi la récompense de leur bravoure à eux ; une partie de l'honneur fait aux chefs devait rejaillir sur les métiers. S'ils n'eussent pas été aussi sûrs de la loyauté de leurs doyens et de leur amour pour le peuple, ils eussent, sans aucun doute, vu leur anoblissement d'un œil de colère et y eussent vu une ruse politique des nobles; ils eussent dit :

— Les nobles nous enlèvent les défenseurs de nos droits et séduisent nos doyens par leurs faveurs.

En toute autre circonstance, cette défiance n'eût pas été sans fondement ; car, le plus souvent, les hommes se laissent facilement détourner du droit chemin par l'ambition et la soif des honneurs. Aussi n'y a-t-il nullement à s'étonner de la haine ardente que porte le peuple à ceux de ses frères qui s'élè-

vent trop haut; car, de généreux amis du peuple qu'ils étaient, ils deviennent de vils et lâches flatteurs, et soutiennent le pouvoir qui les a faits ce qu'ils sont; ils savent qu'ils doivent grandir et tomber avec lui, et prévoient que le peuple, qu'ils ont délaissé, les repousserait et les mépriserait comme des transfuges.

Les métiers de Bruges avaient trop de confiance en de Coninck et en Breydel, pour que de semblables idées leur vinssent en ce moment. Leurs doyens étaient nobles maintenant; ils avaient parmi eux deux hommes qui auraient accès dans le conseil du comte et qui pourraient désormais regarder en face et combattre ouvertement les ennemis de leurs droits et priviléges. Ils sentaient combien leur puissance allait s'en accroître, et c'est pourquoi ils se livraient à la joie la plus franche. Les cris d'allégresse se prolongèrent jusqu'à ce que les poitrines fussent fatiguées. Alors le silence se fit, et la satisfaction ne se trahit plus que par l'expression des physionomies et par les gestes.

Adolphe de Nieuwland se rendit auprès des doyens et les engagea à se présenter devant Guy; ils obéirent et se dirigèrent lentement vers le cortége.

On ne lisait pas la joie sur le visage du doyen des tisserands. Il s'avançait, grave et calme, sans qu'aucune passion parût l'émouvoir; cependant son cœur était plein d'une douce satisfaction et d'un noble orgueil; mais sa prudence habituelle avait si bien sou-

mis ses traits à sa volonté, qu'il était rare qu'on pût lire dans sa physionomie l'émotion qu'il ressentait. Il voulait maintenant se réserver le droit de pouvoir dire au prince, dans le cas où on demanderait quelque mesure préjudiciable au peuple :

— Qui vous a demandé vos faveurs? Que m'avez-vous donc donné, pour exiger de moi une injustice?

Il n'en était pas de même du doyen des bouchers : celui-ci ne s'était jamais contraint; la moindre émotion, le moindre sentiment qui remuait son cœur se reflétait sur son visage ; et l'on s'apercevait facilement que la plus entière franchise était une de ses vertus. Aussi ne pouvait-il retenir les larmes qui s'échappaient de ses yeux bleus; il penchait la tête pour les cacher, et, le cœur palpitant, vint se placer à côté de son ami de Coninck.

Tous les chevaliers et les nobles dames avaient mis pied à terre et avaient remis leurs chevaux aux pages. Guy fit approcher quatre écuyers portant une magnifique armure qu'il offrit aux doyens; on les revêtit de la cuirasse, et le casque surmonté d'une aigrette bleue recouvrit leur tête.

Les Brugeois contemplaient dans un religieux silence cette solennelle cérémonie. Leur cœur débordait de joie, et ils étaient aussi émus que si cet insigne honneur leur eût été accordé à eux-mêmes. Quand les doyens furent armés, on leur fit fléchir un genou; alors Guy s'avança, et tenant son épée au-dessus de la tête de de Coninck :

— Messire de Coninck, dit-il, soyez toujours féal chevalier, ne manquez jamais à l'honneur, et ne tirez jamais l'épée que pour Dieu, pour la patrie et pour votre souverain.

A ces mots, il frappa légèrement de son épée la nuque du doyen des tisserands, selon les us de la chevalerie. Le même cérémonial eut lieu pour Jean Breydel, qui, lui aussi, fut solennellement armé chevalier au même moment. Mathilde se détacha du cortége et vint se placer devant les deux doyens; elle prit successivement les deux écus armoriés et les suspendit de ses mains au cou des deux bourgeois anoblis. Un grand nombre de spectateurs remarquèrent qu'elle avait suspendu d'abord l'écu au cou de Breydel, et qu'elle en avait certainement agi ainsi avec intention, parce qu'il lui avait fallu faire pour cela quelques pas de ce côté.

— Ces armoiries vous sont concédées par mon père, messires, dit-elle en se tournant davantage du côté de Breydel; je sais que vous les garderez sans tache ni souillure, et je suis heureuse de pouvoir participer à la récompense que vous vaut votre dévouement à la patrie.

Breydel leva sur la jeune comtesse un regard plein d'une profonde reconnaissance : on lisait dans ses yeux la promesse d'une ardente affection et d'un dévouement sans réserve. Il se serait sans doute jeté aux pieds de Mathilde; mais l'attitude solennelle des chevaliers qui l'entouraient faisait sur lui une

trop forte impression; il se tenait debout, immobile, en proie à un trouble indicible, et sachant à peine se rendre compte de ce qui se passait.

— Vous pouvez rejoindre vos hommes, messires, dit Guy, nous espérons vous voir, dès ce soir, dans notre conseil; nous devons avoir avec vous un long entretien. Faites rentrer vos troupes dans leurs campements.

De Coninck s'inclina respectueusement et s'éloigna; Breydel en fit autant, mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il sentit les armes pesantes, dont il était revêtu, l'étreindre de toutes parts : il revint précipitamment vers Guy et dit :

— Noble comte, j'ai encore une grâce à vous demander.

— Parlez, messire Breydel, elle vous sera accordée.

— Illustre comte, reprit le doyen, vous m'avez accordé aujourd'hui une insigne faveur ; mais vous ne voulez pas me mettre hors d'état de combattre nos ennemis, n'est-ce pas?

Les chevaliers se rapprochèrent de Breydel dont le langage les surprenait grandement.

— Que voulez-vous dire? demanda Guy.

— Que ces armes me pèsent et me gènent de toutes façons, seigneur comte. Je ne puis me bouger dans cette cuirasse, et ce casque me pèse tellement sur la tête, que je ne puis mouvoir le cou.

— Cette cuirasse vous garantira contre les ennemis, dit l'un des chevaliers.

— C'est très-bien, dit Breydel, mais je n'en ai nul besoin. Quand je suis libre de mes mouvements et que j'ai ma hache au poing, je ne crains rien. Vraiment je ferai belle figure à la bataille, roide et embarrassé comme je le suis ! Non, non, messires, je ne veux pas de tout cela ; aussi, seigneur comte, je vous prie, de me permettre de rester simplement bourgeois jusqu'après la bataille ; alors je ferai connaissance avec cette gênante cuirasse.

— Faites comme il vous plaira, messire Breydel, répondit Guy, mais vous êtes et vous resterez chevalier !

— Eh bien, s'écria le doyen avec joie, je suis le chevalier à la hache ! merci, merci, illustre comte.

A ces mots, il quitta le cortége et rejoignit ses hommes ; ceux-ci le reçurent en témoignant leur joie par des cris de bien-venue qui n'avaient pas de fin. Breydel était encore à quelque distance de ses bouchers, que toutes les pièces de son armure gisaient par terre. Il ne conservera que l'écusson que Mathilde lui avait suspendu au cou.

— Albert, mon ami, cria-t-il à l'un de ses hommes, ramasse ces armes, et porte-les dans ma tente ; je ne veux pas de fer sur mon corps, puisque vos poitrines nues osent affronter les coups de l'ennemi ; je veux assister à la fête en tenue de boucher. On m'a fait noble, camarades, mais cela n'y fait rien, mon cœur est et demeure cœur de boucher ; les étrangers s'en apercevront bien. Allons, rega-

gnons le camp, j'y veux boire du vin avec vous, comme jadis ; je vous en donne à chacun une mesure. Vive le Lion de Flandre !

Ce cri fut répété par tous les compagnons; il se mit quelque désordre dans les rangs, et ils voulurent gagner le camp à la débandade: la promesse du doyen les avait mis en joie.

— Halte ! halte ! s'écria Breydel, pas ainsi : chacun à son rang, ou nous nous fâcherons !

Les autres troupes étaient déjà en mouvement et se dirigeaient vers les retranchements, trompettes sonnantes et bannières déployées; le cortége du comte franchit la porte de la ville et disparut derrière les remparts.

Quelque temps après, les Flamands, devant leurs tentes, s'entretenaient de l'anoblissement des doyens. Un grand nombre de bouchers étaient assis à terre en un vaste cercle, le hanap à la main; de grandes cruches pleines de vin se trouvaient non loin d'eux: ils chantaient à l'unisson le chant du Lion de Flandre. Au milieu d'eux, sur une tonne vide, était assis Breydel qui entonnait chaque couplet le premier; il buvait à coups redoublés à la délivrance de la patrie, et s'efforçait, par une plus grande familiarité avec ses hommes, de leur faire oublier son changement de condition; car il craignait qu'ils ne pussent penser qu'il ne voulait plus être comme autrefois leur ami et leur camarade.

De Coninck s'était renfermé dans sa tente pour

échapper aux félicitations de ses tisserands ; il était trop touché de leurs marques de sympathie, et cachait difficilement son émotion ; c'est pourquoi il demeura seul durant tout le jour, tandis que l'armée entière se livrait aux plus franches et aux plus cordiales réjouissances.

XXII

Un stigmate d'infamie devrait flétrir votre front, vous qui voulez toujours rester esclaves, et le remords devrait éternellement déchirer vos cœurs abâtardis...

P. F. VAN KERCKHOVEN.

L'armée française s'était campée à peu de distance de la ville de Lille, dans une plaine immense ; les innombrables tentes, nécessaires pour abriter autant d'hommes, couvraient plusieurs milles de terrain. Comme un haut rempart de terre entourait la place, de loin on eût pu croire qu'on avait devant soi une ville forte, si le hennissement des chevaux, les cris des soudards, la fumée des feux, et mille pennons flottants n'eussent trahi la présence d'une armée. La partie du camp qu'habitaient les nobles chevaliers était reconnaissable à leurs

riches étendards et à leurs bannières brodées ; tandis qu'on n'y apercevait que tentes et pavillons de velours de toutes couleurs, on ne rencontrait dans l'autre partie que d'humbles huttes recouvertes de toile ou de paille. On eût pu s'étonner, à bon droit, qu'une armée aussi nombreuse ne souffrît pas de la faim, puisqu'à cette époque il était rare que les troupes en campagne emportassent avec elles quelques provisions ; cependant il s'y trouvait de tout en abondance : on y voyait le froment amoncelé dans la boue, et les meilleurs vivres y étaient foulés aux pieds. Les Français mettaient en œuvre un bon moyen de se procurer tout ce dont ils avaient besoin, et, en même temps, de se rendre odieux aux Flamands ; à chaque instant, de nombreuses bandes de soudards sortaient des retranchements pour parcourir les alentours, enlevant, pillant ou détruisant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage ; ils avaient parfaitement compris les intentions de leur chef Robert d'Artois, et, pour les remplir, ils commettaient les crimes les plus affreux qui se puissent commettre en temps de guerre. Comme emblème de la dévastation dont ils menaçaient la Flandre, tous avaient suspendu à leurs lances de petits balais, voulant faire connaître par là qu'ils venaient balayer et nettoyer le pays de Flandre. Ils n'épargnaient rien, en effet, pour remplir leur promesse : en peu de jours il ne resta debout, dans la partie méridionale du pays, ni une maison, ni une église, ni un château,

ni un couvent, ni même un arbre ; tout était rasé et détruit. Ni l'âge ni le sexe ne fut respecté : les femmes et les enfants furent mis à mort, et leurs corps furent abandonnés sans sépulture aux oiseaux de proie.

Ce fut ainsi que les Français ouvrirent leur expédition. Ni la moindre crainte, ni le moindre remords ne vint les arrêter dans leur œuvre de destruction ; pleins de confiance dans leur nombre et dans leur force, ils s'estimaient sûrs de vaincre, mais leur conduite en était d'autant plus condamnable, et toute la Flandre devait subir le même sort, ils l'avaient juré !

Le matin même où Guy récompensait les fidèles services de de Coninck et de Breydel, le général français avait invité les principaux d'entre les chevaliers qui l'accompagnaient à un splendide banquet.

La tente du comte d'Artois était très-longue, très-large et partagée en différents compartiments ; il s'y trouvait des appartements pour les chevaliers de sa suite, des chambres pour les pages et les écuyers, pour les serviteurs de la bouche, et pour nombre d'autres gens attachés à sa personne. Au centre de la tente se trouvait une vaste salle destinée aux festins et aux réunions du conseil de guerre, et qui pouvait contenir un grand nombre de chevaliers. La soie rayée, qui recouvrait ce pavillon, était semée d'innombrables fleurs de lis. Sur la façade, au-

dessus de la porte d'entrée, était appendu l'écusson de la maison d'Artois ; un peu plus loin, au sommet d'une éminence élevée pour la circonstance, flottait la grande bannière fleurdelisée de France. A l'intérieur de la magnifique salle, tendue des plus riches tapisseries, on avait disposé de longues tables et des siéges recouverts de velours : un palais n'eût vraiment pu offrir plus de richesses et de splendeur.

Au haut bout de la table d'honneur, était assis monseigneur Robert, comte d'Artois ; il était déjà d'un grand âge, mais encore dans toute la force de la vie ; une cicatrice, qui défigurait sa joue droite, attestait sa bravoure, et ajoutait à la dureté de ses traits. Bien que ses joues fussent labourées de rides profondes et maculées de taches brunes, ses yeux brillaient encore d'une ardeur virile sous leurs épais sourcils. L'ensemble de sa physionomie accusait la cruauté, et son regard farouche annonçait l'homme de guerre ne connaissant ni pitié ni merci.

A côté de lui, à sa droite, était assis le vieux Sigis, roi de Mélinde ; l'âge avait blanchi ses cheveux et courbé son front, néanmoins il voulait être présent à la bataille. Au milieu de tant de vieux guerriers, il sentait le courage d'autrefois renaître dans son cœur, et se promettait de se distinguer encore par quelques beaux faits d'arme. Les traits du vieux prince inspiraient le plus profond respect, la douceur de caractère et la tranquillité d'âme y avaient gravé leur empreinte. Assurément le bon Sigis n'eût

pas voulu combattre les Flamands, si le véritable état des choses lui eût été connu ; mais on l'avait induit en erreur, de même que bien d'autres, en affirmant que les Flamands étaient de mauvais chrétiens, et que, par conséquent, ce serait une œuvre méritoire devant Dieu que de les exterminer jusqu'au dernier (1). A cette époque de foi fervente, il suffisait d'accuser quelqu'un d'hérésie pour en faire l'ennemi mortel de tous.

A la gauche du comte d'Artois se trouvait Balthazar, roi de Majorque, guerrier impétueux et brave, c'est ce qu'annonçait assez sa physionomie ; il était impossible de supporter l'ardent regard de ses yeux noirs. Une joie sauvage illuminait ses traits, parce qu'il espérait rentrer en possession de son royaume, que les Maures lui avaient enlevé. Auprès de lui était le sire de Châtillon, ancien gouverneur de la Flandre, l'homme qui, comme instrument de la reine Jeanne, était la cause de tous les malheurs survenus; c'était par sa faute que tant de Français avaient été mis à mort à Bruges et à Gand ; il était cause aussi de l'horrible boucherie humaine qui était immi-

(1) Et, étant arrivé à Lille, Robert d'Artois dit aux deux rois de Majorque et de Mélinde : « Je crois les Flamands pires que les Sarrasins, car ce sont de mauvais chrétiens ; aussi, s'ils tentent de s'ameuter contre nous et que nous les réduisions à néant, jamais nous ne ferons chose si agréable à Dieu, et il nous en tiendra aussi bon compte que si nous conquérions toute la Barbarie...

(*L'Excellente Chronique.*)

nente. Quels flots de sang ne criaient pas vengeance au ciel contre ce tyran ! Il se rappelait comment les Brugeois l'avaient chassé de leur ville après l'avoir accablé d'outrages, et se promettait de terribles représailles ; il lui semblait impossible que les Flamands pussent résister à la puissance de tant de rois, de princes et de comtes conjurés contre eux ; aussi se réjouissait-il déjà dans son cœur, et sa physionomie était-elle joyeuse et épanouie.

Après lui venait son frère Guy de Saint-Pol, non moins avide de vengeance que lui ; puis Thibaut, comte de Lorraine, entre les sires Jean de Barlas et Renaud de Trie ; ils étaient venus prêter aide aux Français, avec six cents chevaux et deux mille archers. Rodolphe de Nesle, un brave et généreux chevalier, était placé à côté de messire Henri de Ligny, du côté gauche de la table ; le mécontentement et la tristesse se peignaient sur son visage, et l'on voyait que les cruelles menaces proférées autour de lui à l'adresse des Flamands ne rencontraient nullement sa sympathie. Au centre, du côté droit, entre Louis de Clermont et le comte Jean d'Aumale, se trouvait Godefroi de Brabant, qui avait amené aux Français un renfort de cinq cents chevaux (1).

(1) L'armée française s'élevait au delà du chiffre de cinquante mille hommes ; elle était devenue plus forte encore, et avait reçu dans ses rangs un grand nombre de Brabançons, parmi lesquels on distinguait Godefroi, oncle du duc de Brabant. (*Voisin.*)

Non loin de ceux-ci on admirait la grande stature du Zélandais Hugues d'Arckel ; sa tête dépassait celle de tous les autres chevaliers, et sa robuste et puissante carrure disait assez combien un tel combattant devait être redoutable sur le champ de bataille. Depuis de longues années, ce chevalier n'avait eu d'autre demeure que les camps ; renommé en tous lieux pour sa valeur et ses beaux faits d'armes, il avait rassemblé une troupe de huit cents hommes intrépides et se rendait avec ceux-ci dans tous les pays où il y avait occasion de se battre. Maintes fois, il avait fait pencher la victoire du côté du prince qu'il servait, et il était couvert de blessures aussi bien que ses hommes. Cette lutte continuelle faisait sa vie et son bonheur; il ne pouvait endurer le repos. Il s'était joint à l'armée française, parce qu'il y avait trouvé un grand nombre de frères d'armes : comme il n'était poussé que par son penchant à guerroyer, peu lui importait pour qui ou pour quoi il allait combattre.

Parmi les convives se trouvaient encore, entre autres, les sires Simon de Piémont, Louis de Beaujeu, Froald, châtelain de Douai et Alain de Bretagne.

D'autres chevaliers occupaient le bas bout de la table. Comme si les Français ne voulaient pas se mêler à eux, ils étaient assis ensemble à la place la moins honorable. Et les Français n'avaient pas tort, en vérité, ces chevaliers ne méritaient que leur mépris ; tandis que leurs vassaux, comme de

loyaux Flamands, attendaient l'ennemi de pied ferme, eux, leurs seigneurs, se trouvaient dans le camp français. Quel fatal aveuglement poussait ces fils abâtardis à déchirer, comme des serpents, le sein de leur mère ? Ils allaient, sous un étendard ennemi, verser le sang de leurs compatriotes sur le sol de la patrie ; le sang d'un frère ou d'un ami peut-être ; et pourquoi ? pour faire du pays qui leur avait donné le jour une terre de servitude, et le soumettre au joug de l'étranger.

Ces bâtards n'avaient donc point de cœur qui leur fît pressentir l'ignominie et l'opprobre qui les attendaient ; ils ne sentaient pas la morsure du ver rongeur de la conscience ! Les noms de ces Flamands indignes ont été conservés à la postérité ; parmi un grand nombre d'autres, les principaux étaient : Henri de Bautersem, Geldof de Wynghene, Arnould d'Eyckhove et son fils aîné, Henri de Wilre, Guillaume de Redinghe, Arnould de Hofstad, Guillaume de Craenendonck et Jean de Raneel.

Tous les convives mangeaient dans des plats d'argent ciselés et buvaient les vins les plus exquis dans des coupes d'or. Celles qui se trouvaient devant Robert d'Artois et devant les deux rois étaient plus précieuses que les autres ; leurs armoiries y étaient sculptées avec art, et maintes pierreries d'une inappréciable valeur y étaient enchâssées. Durant le repas, on parla beaucoup de l'état des choses, et le langage des convives ne faisait que trop comprendre

quel terrible sort était réservé à la Flandre condamnée.

— Oui, oui, répondit le comte d'Artois à une question du sire de Châtillon, il faut tout exterminer. Ces damnés Flamands ne peuvent être domptés que par le fer et le feu; et, si nous laissions en vie ce tas de rebelles, nous n'en viendrions jamais à bout; or, il faut que cela finisse. Messires, menons rondement l'affaire, pour que notre épée ne soit pas souillée trop longtemps de ce sang impur.

— Vraiment, dit Jean de Raneel, le *léliard*, vraiment, monseigneur d'Artois, vous avez raison, car il est impossible de rien faire de ces mutins; ils sont trop riches et se croiraient bientôt au-dessus de nous. Déjà ils se refusent à reconnaître le droit que nous, issus d'un sang noble, avons de les traiter comme nos sujets, comme si l'argent qu'ils ont gagné par le commerce pouvait anoblir leur sang. Ils se sont construits à Bruges et à Gand des maisons qui surpassent nos châteaux en luxe et en magnificence: n'est-ce pas là une sanglante injure pour nous? Nous ne pouvons supporter cela plus longtemps.

— Et que ferez-vous quand vous aurez mis à mort tous vos vassaux? demanda le gigantesque Hugues d'Arckel en riant. Sur ma foi, vous en serez réduits à labourer vos terres vous-mêmes; belle perspective, en vérité!

— Oh! répondit Jean de Raneel, je sais un excellent moyen d'y pourvoir: quand la Flandre sera purgée de cette engeance entêtée, je ferai venir des

serfs français de la Normandie et en repeuplerai mes terres.

— De cette façon, la Flandre pourrait bien devenir une partie de la France, répartit monseigneur d'Artois ; c'est une bonne idée, et je la soumettrai au roi pour qu'il engage les autres vassaux à recourir au même moyen. Je crois qu'il ne serait pas difficile de les décider.

— Assurément non, messire. Ne trouvez-vous pas mon idée excellente ?

— Oui, oui, nous y songerons ; mais commençons par faire place nette.

Les traits de Rodolphe de Nesle se contractèrent sous l'influence d'un dépit concentré ; les paroles qu'il venait d'entendre lui déplaisaient souverainement, car son généreux caractère se révoltait contre une telle cruauté.

— Mais, monseigneur d'Artois, dit-il avec vivacité, je vous le demande, sommes-nous, oui ou non, chevaliers, et l'honneur n'exige-t-il de nous rien de plus que d'agir avec plus de rigueur que si nous avions affaire aux Sarrasins ? Vous poussez la cruauté trop loin ; je vous assure qu'une telle conduite serait pour nous un opprobre devant le monde entier. Livrons bataille à l'armée flamande et remportons la victoire, cela suffit ! Et ne dédaignez pas trop ce peuple, il nous donnera passablement de besogne ; et puis, ces gens ne sont-ils pas sous le commandement du fils de leur souverain ?

— Connétable de Nesle, répliqua vivement le comte d'Artois, je sais que vous portez aux Flamands une excessive sympathie; cette sympathie vous fait honneur, en vérité! C'est sans doute votre fille qui vous inspire d'aussi louables sentiments (1)?

— Monseigneur d'Artois, répondit Rodolphe, quoique ma fille habite la Flandre, ne me défendez pas d'être aussi bon Français que qui que ce soit; mon épée l'a suffisamment prouvé en mainte occasion, et j'ai lieu de croire que ces honorables chevaliers ne ratifieront pas vos ironiques paroles. Mais ce qui me pèse davantage sur le cœur, c'est l'honneur même de la chevalerie, et je vous assure que cet honneur est en grand péril.

— Que signifie cela? s'écria le comte d'Artois; ne dirait-on pas que vous voulez justifier ces rebelles? N'ont-ils pas mérité la mort en égorgeant sept mille Français, sans leur faire ni grâce ni merci?

— Sans aucun doute, ils ont mérité la mort, aussi vengerai-je, autant que possible, l'outrage fait à la couronne de mon roi; mais je ne le ferai que sur ceux que je trouverai les armes à la main. J'en appelle à tous les chevaliers ici présents, et je leur demande s'il convient que notre épée fasse office de bourreau et mette à mort des gens désarmés, au moment où ils sont à labourer leurs champs?

(1) Adèle, fille de Raoul de Nesle, avait épousé Guillaume de Termonde, l'un des fils du vieux comte de Flandre.

— Il a raison ! s'écria Hugues d'Arckel avec colère : nous ne combattons pas des Maures, messires, et c'est une œuvre déshonorante qu'on nous propose. Songez que nous avons affaire à des chrétiens. Il coule encore du sang thiois (1) dans mes veines, et je ne souffrirai pas qu'on traite mes frères comme des chiens ; ils nous offrent la bataille en rase campagne, et nous devons les combattre, selon les lois de la guerre.

— Est-il possible, reprit le comte d'Artois, que vous preniez le parti de ces misérables manants ? Déjà notre roi, par excès de bonté, a essayé tous les moyens de les amener à composition, mais rien n'a réussi ; et maintenant il nous faudrait laisser égorger nos hommes, insulter et calomnier notre roi, et ménager de plus la vie de ces sujets rebelles ! Non, cela ne sera pas : je sais quels ordres m'ont été donnés, et je les exécuterai et les ferai exécuter.

— Monseigneur d'Artois, dit Rodolphe de Nesle avec un redoublement d'énergie, je ne sais quels sont les ordres que vous avez reçus, mais je vous déclare que je n'y obéirai point s'ils sont en opposition avec l'honneur de la chevalerie ; le roi lui-même n'a pas le droit de déshonorer mes armes.

(1) On désignait autrefois les peuples qui parlent la langue flamande par la dénomination générale de *thiois* (*Dietsche*), dénomination remplacée aujourd'hui par celle de bas-allemands (*nederduitsch*).

Écoutez, messires, si je n'ai pas raison ; ce matin je suis sorti du camp de très-bonne heure, et j'ai trouvé partout les traces des plus affreuses dévastations. Les églises sont incendiées, les autels dépouillés et profanés, des monceaux de cadavres de femmes et d'enfants gisent dans les champs, livrés en proie aux corbeaux. Est-ce là une loyale façon de faire la guerre, je vous le demande ?

A ces mots, il se leva de table, et, soulevant la portière de la tente, il reprit en montrant la campagne :

— Voyez, messires ! regardez ! dans toutes les directions vos yeux rencontreront les flammes de la destruction ; le ciel est obscurci par la fumée ; voilà là-bas tout un village en feu. Qu'est-ce qu'une guerre semblable ? C'est pire que si les barbares Normands étaient revenus transformer le monde en un repaire d'assassins !

Robert d'Artois, rouge de colère, s'agita sur son siége avec impatience et s'écria :

— Cela a duré trop longtemps. Je ne souffrirai pas qu'on parle ainsi en ma présence ; je sais ce que j'ai à faire. Il faut que la Flandre soit purifiée, je n'y puis rien. Ce sujet de conversation me déplaît souverainement, et je prie messire le connétable de ne plus s'exprimer comme il vient de le faire. Qu'il garde son épée pure de toute souillure, nous saurons en faire autant : aussi bien les faits et gestes de nos soudards ne peuvent-ils entacher notre honneur.

Brisons-là ce fâcheux entretien, et que chacun songe à faire son devoir.

Il éleva sa coupe d'or et s'écria :

— A l'honneur de la France et à l'extermination des rebelles !

Raoul de Nesle répéta : A l'honneur de la France ! et appuya à dessein sur ces mots. Chacun comprit qu'il ne voulait pas boire à l'extermination des Flamands. Hugues d'Arckel porta la main à la coupe qui se trouvait devant lui, mais il ne la souleva pas de table et ne proféra pas un mot. Tous les autres répétèrent à l'envi les paroles du général et burent à l'anéantissement des Flamands.

Depuis quelques instants, la physionomie de Hugues d'Arckel avait pris une étrange expression : on y lisait le mépris et la colère ; il regardait fixement le comte d'Artois comme s'il eût été sur le point de le défier.

— J'aurais honte, s'écria-t-il tout à coup, de boire encore à l'honneur de la France !

Robert d'Artois rugit de colère; il frappa la table de sa coupe avec une telle violence que les coupes des autres convives rebondirent.

— Messire d'Arckel, s'écria-t-il, vous allez boire à l'honneur de la France... Je le veux !

— Monseigneur, répondit Hugues avec un calme simulé, je ne bois pas à la dévastation d'un pays chrétien. J'ai longtemps combattu dans toutes les contrées, mais jamais je n'ai rencontré de chevaliers

qui consentissent à charger leur conscience d'aussi horribles forfaits.

— Vous me ferez raison, je le veux, vous dis-je !

— Et moi, je ne le veux pas ! répondit Hugues. Écoutez, monseigneur d'Artois, vous m'avez déjà dit que mes hommes réclament une paye trop élevée et vous coûtent trop cher ; eh bien, vous n'aurez plus à les payer désormais, je ne veux plus servir dans votre armée : voilà notre différend clos.

Tous les chevaliers et le comte d'Artois lui-même furent vivement impressionnés par cette déclaration, car ils regardaient le départ de Hugues comme une véritable perte. Le Zélandais repoussa son siége en arrière et s'écria en jetant sur la table un de ses gants :

— Messires, je vous dis à tous que vous mentez ! je vous insulte en pleine face. Voilà mon gant : le relève qui veut ! Je le provoque en combat singulier.

La plupart des chevaliers, y compris Raoul de Nesle, s'élancèrent pour saisir le gant ; mais Robert d'Artois y avait mis tant de promptitude qu'il l'avait saisi avant tout autre.

— J'accepte votre défi, dit-il ; allons !

Le vieux roi Sigis de Mélinde se leva et appuya sa main sur la table en faisant signe qu'il voulait parler. Le profond respect que les deux champions ressentaient pour lui les contint ; ils se turent pour l'écouter. Le vieillard parla en ces termes :

— Messires, modérez un peu votre emportement et veuillez prêter l'oreille à mes conseils. Vous, comte Robert, vous n'êtes plus en ce moment maître de votre vie ; si vous succombiez, l'armée de votre souverain se trouverait sans chef et serait exposée à se voir désorganisée et divisée : vous ne pouvez courir ce risque. Quant à vous, messire d'Arckel, je vous demande si vous doutez de la bravoure de monseigneur d'Artois ?

— Nullement, répondit d'Arckel ; je reconnais monseigneur Robert pour un courageux et intrépide chevalier.

— Vous l'entendez, monseigneur, reprit le roi de Mélinde, votre honneur n'est pas en jeu ; il ne vous reste qu'à venger l'insulte faite à la France. Je vous conseille à tous deux de remettre le duel au jour qui suivra la bataille. Je vous le demande à tous, messires, ce conseil n'est-il pas dicté par une sage prudence ?

— Oui, oui, répondirent les chevaliers, à moins que monseigneur le comte ne veuille accorder à l'un de nous la faveur de relever le gant à sa place.

— Silence ! s'écria le comte d'Artois, je ne veux pas entendre parler de cela. Messire d'Arckel, consentez-vous au délai proposé ?

— Cela m'importe peu ! j'ai jeté mon gant, monseigneur le comte l'a relevé ; qu'il fixe l'époque qui lui convient pour me le rendre.

— Soit ! dit Robert d'Artois ; si la bataille ne se

prolonge pas jusqu'au coucher du soleil, j'irai vous trouver dès le même soir.

— Ne vous donnez pas cette peine, répondit Hugues, je vous rencontrerai plus tôt que vous ne le pensez.

Les deux adversaires échangèrent encore quelques menaces, mais cela n'alla pas plus loin.

— Messires, dit le roi Sigis, n'en parlons pas davantage. Remplissons derechef les coupes et oubliez pour le moment votre ressentiment. Asseyez-vous, messire d'Arckel.

— Non, non, s'écria Hugues, je ne m'assieds pas; je quitte l'armée sur-le-champ. Adieu, messires; nous nous reverrons sur le champ de bataille : Dieu vous ait en sa garde !

A ces mots, il sortit de la tente et réunit sans tarder ses huit cents hommes ; peu de temps après on entendit le son des trompettes et le cliquetis des armes d'une troupe qui se mettait en marche. Hugues d'Arckel quittait le camp français, et, dès le même soir, il arrivait chez les Flamands auxquels il offrit ses services. On comprend avec quelle joie il fut accueilli, car lui et ses hommes avaient la réputation d'être invincibles et ils la méritaient (1).

(1) On y remarquait encore le chevalier Hugues d'Arckel, surnommé Butterman ; à une stature gigantesque il joignait une force prodigieuse. Il commandait à une troupe de valeureux hommes d'armes, et avait d'abord offert ses services au roi de France ; mais, comme il demandait une paye trop élevée,

Les chevaliers français s'étaient remis à table et continuaient à boire tranquillement. Tandis qu'ils s'entretenaient de l'audacieuse témérité de Hugues, entra dans la tente un héraut d'armes qui s'inclina respectueusement devant eux : ses vêtements et ses armes étaient couverts de poussière, et la sueur découlait de son front. Tout attestait qu'il s'était fort hâté et avait couru de façon à être, pour ainsi dire, hors d'haleine. Les chevaliers le considéraient avec une vive curiosité pendant qu'il tirait un parchemin de dessous sa cuirasse. Il tendit ce parchemin au comte d'Artois et dit :

— Monseigneur, cet écrit vous est adressé de Courtray par messire de Lens, pour vous faire part de la grande détresse dans laquelle nous sommes.

— Comment ! s'écria le comte d'Artois avec impatience, messire de Lens ne sait-il pas défendre la citadelle de Courtray contre une poignée de manants à pied ?

— Permettez-moi de vous dire que vous vous trompez, monseigneur, répondit le messager. Les Flamands ont une armée qui n'est pas à dédaigner; c'est comme s'ils s'étaient réunis par enchantement, — ils sont plus de trente mille et ont des chevaux et des machines de guerre en quantité ; ils construisent de formidables engins pour faire le siége du

on n'accepta pas son offre, et Butterman, irrité, passa du côté des Flamands où il fut reçu avec une grande joie. (*Voisin.*)

château. Nos vivres et nos flèches sont épuisés, et nous avons déjà commencé à manger nos plus mauvais chevaux. Si monseigneur tarde un jour encore à venir délivrer messire de Lens, tous les Français qui sont à Courtray y perdront la vie ; car il n'y a pas d'issue pour s'échapper. Messires de Lens, de Mortenay et de Rayecourt vous supplient humblement de les sauver de ce grand péril (1).

— Messires, s'écria Robert d'Artois, voilà une belle occasion, nous ne pouvions souhaiter mieux : tous les Flamands se sont réunis sous les murs de Courtray. Nous allons tomber sur eux, et il ne s'en échappera pas beaucoup : les pieds de nos chevaux feront justice de cette race maudite ; et vous, héraut, demeurez au camp, demain vous serez avec nous à Courtray. Et, maintenant, encore un dernier coup, messires ! allez et préparez vos hommes à se mettre en marche ; nous allons partir bientôt.

Au bout de peu d'instants, tous les convives quittèrent la tente pour remplir les ordres de leur chef. Les trompettes retentirent sur tous les points du camp pour appeler les soudards sous les armes ; les chevaux hennissaient, les armes se heurtaient bruyamment, et de toutes parts s'élevaient des re-

(1) Néanmoins, cette résistance opiniâtre ne pouvait sauver la citadelle de Courtray, d'autant plus que la garnison manquait de vivres ; c'est pourquoi le châtelain, ayant trouvé le moyen d'envoyer un messager au comte d'Artois, pria instamment celui-ci de venir, sans délai, à son secours. (*Voisin.*)

tentissements sinistres. Quelques heures après, toutes les ntes étaient roulées et chargées sur les voitures: tout était prêt. Il manquait bien encore un grand nombre de soudards occupés à piller çà et là, mais leur nombre ne pouvait se remarquer dans une armé aussi considérable. Chaque chef se mit à la tête de sa troupe, les chevaliers se réunirent en deux corps, et l'armée sortit des retranchements dans l'ordre suivant :

Le premier détachement qui franchit les limites du camp se composait de trois mille hommes d'élite montés sur de légers chevaux; ils tenaient à la main une hache d'armes, et de longues épées étaient suspendues à leur selle. Leur armure n'était pas aussi pesante que celle des autres cavaliers ; c'est pourquoi ils formaient l'avant-garde, comme destinés aux premières escarmouches. Immédiatement après eux venaient quatre mille archers à pied ; ils s'avançaient gravement, en rangs serrés, et en garantissant leur visage des rayons du soleil par leurs grands boucliers ; leurs carquois étaient remplis de flèches, et une courte épée sans fourreau étincelait à leur ceinture : ils venaient du midi de la France ; plus de la moitié d'entre eux étaient Espagnols ou Lombards. Jean de Barlas, un valeureux homme de guer , passait à cheval de l'un à l'autre de ces détachements dont il était le chef.

Le deuxième corps était sous les ordres de Renaud de Trie, et comptait trois mille deux cents hommes

de grosse cavalerie. Ils étaient montés sur de hauts et robustes chevaux de bataille, et portaient sur l'épaule droite une large épée qui lançait des eclairs ; des cuirasses en fer brut protégeaient leur torse, et des plaques d'une seule pièce, attachées par des courroies, défendaient leurs bras et leurs jambes. La plupart d'entre eux venaient de l'Orléanais.

Le connétable de Nesle commandait le troisième corps. D'abord venait un détachement de sept cents chevaliers revêtus de splendides armures et portant de magnifiques pennons au bout de leurs longues lances ; des panaches ondoyants tombaient du sommet de leurs casques jusque sur leurs épaules; leurs armoiries étaient peintes en éclatantes couleurs sur leurs cuirasses. Les chevaux qu'ils montaient étaient couverts de fer de la tête aux pieds, et les houppes d'élégantes housses se balançaient sur leurs flancs. Plus de deux cents étendards richement brodés flottaient au-dessus de cette troupe ; c'était vraiment la plus belle réunion de chevaliers qu'on pût voir à cette époque. Derrière eux venaient deux mille soudards à cheval portant de lourds marteaux sur l'épaule, de plus une épée de combat était suspendue à leur selle. Ils avaient été recrutés dans l'armée permanente du roi Philippe le Bel.

A la tête du quatrième corps marchait Louis de Clermont, guerrier rempli d'expérience. Ce corps se composait de trois mille six cents cavaliers armés de lances et venant du royaume de Navarre. On s'a-

percevait facilement, à la régularité de leur équipement et à leur attitude, que c'étaient des hommes d'élite et parfaitement exercés. Au premier rang le porte-drapeau portait le grand étendard de Navarre.

Le comte Robert d'Artois s'était réservé le commandement de la troupe qui formait le centre de l'armée. Tous les chevaliers qui n'avaient pas amené d'hommes ou qui les avaient placés dans d'autres corps se trouvaient avec lui ; les rois de Majorque et de Mélinde chevauchaient à ses côtés. Parmi les autres on pouvait reconnaître, à sa magnifique armure, Thibaut, duc de Lorraine ; on y remarquait aussi les étendards renommés de Jean, comte de Tancarville, d'Angelin de Vimeux, de Renaud de Longueval, du sire de Reims, d'Arnould de Wesemael, marechal de Brabant, de Robert de Montfort et d'une multitude d'autres qui s'étaient formés en un corps spécial. Ce corps dépassait le troisième en magnificence : les casques des chevaliers étaient argentés ou dorés, et leurs cuirasses étaient ornées de clous d'or. Le soleil, en lançant ses ardents rayons sur l'acier resplendissant de leur armure, changeait la noble troupe en un éblouissant foyer de lumière. Les épées de combat, suspendues aux selles, obéissaient aux mouvements des chevaux et choquaient avec un bruit retentissant le caparaçonnement de fer, de quoi résultait une sorte de musique guerrière qui accompagnait continuellement la marche des chevaliers.

Après ceux-ci s'avançaient cinq mille cavaliers armés de haches et de masses d'armes. A cette division appartenaient encore seize mille fantassins partagés en trois corps. Le premier était formé de mille arbalétriers ; ils ne portaient pour armes défensives qu'une plaque de fer sur la poitrine et un casque aplati de forme quadrangulaire ; de petits carquois, remplis de flèches à pointe de fer, étaient attachés à leur ceinture, et de longues épées étaient suspendues à leur côté. Le second corps comprenait six mille hommes armés de massues garnies de formidables pointes de fer à leur extrémité inférieure. Le troisième consistait en *helmhouwaers* armés de haches à long manche. Tous ces hommes venaient de la Gascogne, du Languedoc et de l'Auvergne.

Messire Jacques de Châtillon, gouverneur du pays de Flandre, commandait le sixième corps. Les rangs serrés de cette troupe comptaient trois mille deux cents hommes à cheval. Ils avaient peint sur les pennons de leurs lances des balais flamboyants, signe de leur intention de nettoyer la Flandre ; leurs chevaux étaient des plus robustes de l'armée, et cependant ils avançaient avec peine sous le poids du fer dont ils étaient chargés.

Venaient ensuite le septième et le huitième corps, le premier sous le commandement de Jean, comte d'Aumale, le second sous les ordres de monseigneur Ferry de Lorraine. Chacun de ces corps se composait de deux mille sept cents cavaliers, tous origi-

naires de la Lorraine, de la Normandie et de la Picardie.

Messire Godefroi de Brabant, avec ses vassaux à lui, au nombre de sept mille, formaient le neuvième corps.

Le dixième et dernier détachement de l'armée était confié à messire de Saint-Pol ; il faisait fonction d'arrière-garde et avait pour mission de veiller aux bagages de l'armée. Trois mille quatre cents cavaliers de toute arme marchaient en tête ; puis suivait une multitude de fantassins armés d'arcs ou d'épées de combat ; le nombre en dépassait sept mille. Une partie d'entre eux s'éloignait de l'armée dans toutes les directions et courait avec des torches mettre le feu à tout ce que les flammes pouvaient détruire. Enfin les innombrables voitures à bagages, les tentes et les machines de guerre fermaient la marche.

L'armée française, partagée en dix corps et forte de plus de soixante mille hommes, traversait lentement les campagnes flamandes, en suivant la route qui menait à Courtray. L'œil ne pouvait mesurer cette formidable réunion de combattants ! déjà, les premiers disparaissaient à l'horizon, que les derniers ne sortaient pas encore des retranchements : le défilé dura plusieurs heures.

Des milliers de pennons et d'étendards flottaient au vent, au-dessus de l'armée en marche, et le soleil brillait splendidement sur les armures des guerriers. Les chevaux hennissaient avec force

et gémissaient sous le poids qu'ils avaient à porter; les armes retentissaient en s'entre-choquant · un sourd murmure, semblable au grondement lointain de la mer irritée, résultait de tous ces bruits, et ce murmure était si vague et si indécis, qu'il ne troublait pas le silence des campagnes abandonnées. Partout où cette armée dévastatrice passait, elle laissait après elle des flammes effrayantes, qui montaient vers le ciel, perdues dans des flots de fumée. Pas une habitation n'échappait à la destruction; pas un homme, pas un animal, ne fut épargné; les chroniques l'attestent. Le lendemain, quand les flammes eurent accompli leur œuvre terrible, on n'aperçut plus au loin ni être humain, ni œuvre humaine; la Flandre, depuis Lille jusqu'à Douai et Courtray, avait été si horriblement dévastée, que les nouveaux Vandales avaient droit à se vanter de l'avoir littéralement *nettoyée avec un balai* (1).

(1) Voici dans quels termes la *Chronique de Flandre*, publiée à Bruges, chez André Widts, vers 1725, s'exprime à ce sujet, et nous sommes obligé de supprimer certaines expressions trop énergiques: « L'armée française, en traversant le sud de la Flandre, commit de si affreux ravages que, de Lille à Douai, on ne trouvait plus ni maison, ni château, ni église, ni même un arbre. Ce que les païens les plus endurcis n'avaient jamais fait jusque-là semblait permis à ces dévastateurs; ils n'épargnèrent ni hommes, ni femmes, ni enfants. Les images mêmes qui se trouvaient dans les églises, et qui consacraient le souvenir des saints du pays de Flandre, furent outrageusement maltraitées Les couvents furent détruits, les moines mis à mort... Il n'y avait pas de différence entre eux et des démons. »

La nuit était fort avancée quand l'armée de monseigneur d'Artois arriva aux environs de Courtray. Le sire de Châtillon, ayant longtemps habité cette ville, connaissait parfaitement le pays ; c'est pourquoi il fut appelé par le comte d'Artois et invité à choisir le campement qui lui semblerait le meilleur.

Après une courte délibération, les divers corps de troupes prirent un peu à droite et allèrent planter leurs tentes sur le Pottelberg et dans les campagnes avoisinantes (1). Monseigneur d'Artois, les deux rois et quelques-uns des principaux seigneurs se logèrent au château de Hoogmosscher, voisin du Pottelberg. On plaça de nombreuses sentinelles, et les autres allèrent se livrer au repos sans défiance ni inquiétude ; ils comptaient trop sur leur supériorité numérique, pour songer un instant qu'on pût les attaquer.

L'armée française se trouva donc ainsi campée à un quart de lieue des corps de métiers ; les sentinelles avancées pouvaient s'apercevoir mutuellement.

Les Flamands, à la nouvelle de l'arrivée de l'ennemi, avaient doublé leurs gardes, et ordre avait été donné de ne se reposer qu'en armes.

(1) Le comte d'Artois arriva avec le gros de son armée et vint s'établir à un demi-mille de Courtray, sur la montagne de Weelde, qui porte aujourd'hui le nom de Pottelberg, et qui est située entre la Lys et la route qui conduit à Sweveghem. (*Voisin.*)

XXIII

> Là gît la fière armée des chevaliers, noyée dans son sang, le crâne brisé; c'est dans la plaine ensanglantée qui s'étend sous les murs de Courtray que ce sort leur était réservé. Ils s'étaient lancés bride abattue sur le sol flamand, et les voilà étendus sans sépulture avec leurs éperons rouillés par les eaux du ciel...
>
> Th. van Ryswyck.

Les chevaliers flamands, hébergés à Courtray, étaient tous livrés au repos lorsque le bruit de l'arrivée des Français, terrible nouvelle qui s'était répandue en peu d'instants dans toute la ville, vint les réveiller. Guy fit sur-le-champ sonner les trompettes, battre les tambours et, une heure après, tous les hommes en état de porter les armes, qui se trouvaient dans la ville, étaient réunis sur les remparts. Les chevaliers étaient aussi accourus, armés de pied en cap, dans la pensée que les Français les attaqueraient immédiatement.

Comme il était à craindre que le châtelain de Lens, durant la lutte, ne sortît de la citadelle et ne tombât sur la ville, on fit venir les Yprois du camp, et on leur donna pour mission de surveiller la gar-

nison française et de l'empêcher de faire des sorties. On plaça une garde nombreuse à la porte de Pierres pour retenir les femmes et les enfants à l'intérieur des murs; l'anxiété était si grande dans cette partie de la population, qu'ils voulaient, dès la nuit même, s'enfuir à travers champs. Une mort, pour ainsi dire inévitable, les menaçaient; car, d'un côté, le châtelain de Lens pouvait, à tout instant, sortir de la citadelle à la tête de ses cruels soudards et, d'autre part, la perspective était encore plus horrible, car ils n'avaient pas assez de confiance dans le petit nombre de leurs frères armés, pour espérer que ceux-ci pussent remporter la victoire. Et vraiment, si l'héroïque intrépidité des Flamands ne les eût empêchés de mesurer l'imminence du péril, ils eussent songé à adresser à Dieu leur dernière prière; car, outre que l'infanterie ennemie était supérieure en nombre à la leur, ils avaient de plus à combattre trente-deux mille cavaliers.

Les chefs de l'armée flamande calculaient de sang-froid les chances que leur offrait la bataille imminente, et, quelles que fussent leur bravoure et leur ardeur à engager la lutte, ils ne pouvaient se dissimuler le danger : la plus héroïque résolution n'empêche pas l'homme de voir le côté critique de la situation; le courage ne dissipe pas la crainte innée que nous avons de la mort, mais il donne à l'homme assez de force pour surmonter et vaincre des émotions qui lui ôtent son énergie; ce n'est que dans

cette mesure que l'âme peut pousser le corps à affronter sa propre destruction. Les seigneurs flamands ne craignaient pas pour eux-mêmes; mais la patrie, la liberté dont on allait aventurer les destinées dans une lutte aussi inégale, voilà ce qui leur inspirait des pressentiments pleins d'anxiété. Malgré le peu d'espoir qu'ils pouvaient nourrir, ils résolurent d'accepter la lutte et de mourir plutôt en héros sur le champ de bataille que de faire une lâche et déshonorante soumission.

La comtesse Mathilde, la sœur d'Adolphe, et un grand nombre d'autres dames notables, furent envoyées à l'abbaye de Groningue, afin qu'elles y trouvassent un asile sûr, si l'ennemi venait à s'emparer de Courtray. Toutes ces mesures et d'autres encore étant prises, les chevaliers se rendirent ensemble au camp.

Le comte d'Artois était, à la vérité, un guerrier brave et expérimenté, mais il était trop téméraire ; il jugeait la prudence inutile et s'imaginait passer sur le corps, au premier choc, à l'armée flamande. Cette hautaine opinion, dictée par l'orgueil national, se retrouvait dans les cœurs de ses hommes, à ce point que, tandis que l'armée de Guy se préparait dans l'ombre à la bataille, l'armée française reposait aussi tranquillement que si elle se fût trouvée dans une ville amie. Confiants dans leur innombrable cavalerie, ils étaient convaincus que rien ne pouvait leur résister. S'ils n'eussent été aussi imprudents et aussi

téméraires, ils auraient commencé par explorer le champ où ils devaient combattre et en auraient calculé les avantages et les désavantages. Ils se fussent aperçus, alors, que le terrain qui séparait les deux armées rendait leur cavalerie impuissante et inutile; mais à quoi pouvait leur servir cette précaution superflue? L'armée flamande valait-elle la peine qu'on eût recours à la prudence? Robert d'Artois ne le pensait pas.

L'armée flamande avait pris position dans la plaine de Groningue. Derrière elle, du côté du nord, passait la Lys, large rivière qui rendait toute attaque impossible de ce côté; en avant, coulait le ruisseau de Groningue qui, par sa largeur et ses rives basses et marécageuses, présentait à la cavalerie française un obstacle insurmontable; l'aile droite s'appuyait sur la partie des remparts de Courtray qui avoisine l'église Saint-Martin, l'aile gauche était enfermée dans une sinuosité du ruisseau de Groningue (1), de manière que les Flamands se trouvaient en quelque sorte sur une île et qu'il était difficile de les attaquer dans cette position. La distance qui les séparait de l'armée française était occupée par des prairies

(1) Le ruisseau de Groningue qui, d'après les chroniques du temps, avait alors trente pieds de largeur, n'est plus aujourd'hui qu'un mince filet d'eau, qui, de même que le ruisseau de Gavre, sort des prairies bourbeuses, dépendant d'une ferme voisine de la ville.

basses dont le sol était humecté et détrempé par le ruisseau, dit Mosscher, qui y dessinait ses méandres. La cavalerie française avait donc à franchir au moins deux petites rivières avant de pouvoir agir efficacement, et il n'était pas facile de surmonter ces obstacles, parce que les pieds des chevaux ne pouvaient trouver de point d'appui sur les bords marécageux des cours d'eau, et devaient s'y enfoncer jusqu'aux genoux.

Le général français s'y prit comme s'il avait à livrer bataille sur un terrain ferme, et forma son plan contrairement à toutes les lois de l'art de la guerre, tant il est vrai que l'excès de confiance rend imprudent l'homme le plus habile.

Dès le point du jour, avant que le soleil montrât son disque à l'horizon, les Flamands étaient rangés en bataille au bord du ruisseau de Groningue. Monseigneur Guy commandait l'aile gauche et avait sous ses ordres les métiers les moins importants de Bruges; Eustache Porkyn, avec les gens de Furne, occupait le centre de ce corps; le deuxième corps avait pour chef messire Jean Borlunt, et comptait cinq mille Gantois; le troisième, commandé par Guillaume de Juliers, était formé des tisserands et des affranchis de Bruges; l'aile droite, qui touchait aux murs de Courtray, comprenait les bouchers, qui avaient à leur tête Jean Breydel, et les hommes venus de la Zélande; messire Jean de Renesse les commandait. Les autres chevaliers flamands n'avaient pas de poste déterminé; ils

allaient où bon leur semblait et où leur intervention pouvait être nécessaire; les onze cents cavaliers namurois étaient placés en arrière de la ligne de bataille, car on ne voulait pas recourir à eux de prime-abord, pour qu'ils ne jetassent pas le désordre dans l'infanterie.

L'armée française commença enfin à se mettre en bataille à son tour. Mille trompettes firent entendre en même temps leurs sons éclatants, les chevaux hennirent, les armes s'entre-choquèrent, si bien que les Flamands ne purent se défendre d'un frisson glacial à l'approche du danger qui les menaçait. Quelle innombrable multitude d'ennemis allaient s'élancer sur eux! Pour ces hommes courageux et résolus, ce n'était rien; ils allaient mourir, ils le savaient; mais que deviendraient leurs femmes et leurs enfants délaissés, sans appui? Oh! en ce moment solennel, tous songeaient à ce qu'ils aimaient le plus sur la terre. Le père souffrait au fond du cœur de voir ses fils exposés à devenir esclaves de l'étranger; le fils soupirait en pensant à son vieux père qui allait avoir à supporter seul le joug de la tyrannie. Deux passions les dominaient : l'intrépidité qui les poussait au combat et l'anxiété que leur inspiraient les conséquences de la lutte qui allait s'engager. Or, quand deux passions se confondent en présence d'un danger imminent, elles se transforment en une sorte de rage désespérée. C'est ce qui arriva chez les Flamands; leurs yeux étaient fixes et immobiles, leurs

dents se serraient convulsivement, une soif ardente desséchait leur bouche, et la respiration de leurs poumons oppressés était courte et pénible. Un silence effrayant planait sur l'armée; personne ne communiquait ses émotions aux autres, car tous étaient absorbés par de sombres et lugubres préoccupations. Depuis quelque temps déjà, ils étaient rangés en longue ligne de bataille, lorsque le soleil apparut à l'horizon et leur permit de voir l'armée française.

Les cavaliers étaient en si grand nombre, qu'un champ de blé compte des épis moins nombreux que les lances qui étincelaient au-dessus des rangs ennemis. Les chevaux des premiers rangs frappaient du pied avec impatience, et couvraient de blancs flocons d'écume leurs caparaçons de fer. Les trompettes envoyaient leurs accents comme un joyeux appel de fête aux échos du *Neerlanderbosch* (1), et le vent se jouait capricieusement dans les plis ondoyants des pennons et des bannières. La voix des chefs venait de temps en temps dominer ces bruits belliqueux, tandis que le cri de guerre : — Noël! Noël! France! France! s'élevait par intervalles et dominait tout le reste. Les chevaliers français étaient impatients et pleins d'ardeur; ils stimulaient leurs chevaux de la pointe de l'éperon, puis ils les caressaient et leur

(1) *Bois néerlandais.*

parlaient afin qu'ils reconnussent mieux la voix de leur maître dans le tumulte de la bataille. Qui aura l'honneur de porter le premier coup ? telle était la pensée qui les préoccupait tous. Cet honneur était hautement prisé au temps des chevaliers ; quand ils le remportaient dans une bataille importante, ils s'en faisaient gloire durant toute leur vie et l'estimaient la preuve d'une incontestable bravoure ; c'est pourquoi tous tenaient leurs chevaux prêts et la lance en arrêt pour s'élancer en avant au premier ordre, au moindre signe du général.

Dans les prairies qui s'étendaient devant l'armée, l'infanterie française s'avançait, se massait, se déployait lentement, en décrivant des ondulations sur le terrain, comme un formidable serpent, le tout avec le plus grand silence.

Lorsque Guy s'aperçut que l'attaque allait commencer, il envoya mille frondeurs sous le commandement du sire de Sevecote, jusqu'au bord du second ruisseau, pour inquiéter l'avant-garde française ; puis il fit prendre aux divers corps de l'armée une position qui les forma en carré et leur permit d'apercevoir le centre du camp. Un autel de gazon y était érigé ; le grand étendard de saint Georges, patron des guerriers, déroulait l'image du vainqueur du dragon au-dessus du prêtre qui, en grand costume sacerdotal, priait sur les marches de l'autel pour l'heureuse issue de la bataille. Quand il eut terminé son invocation, il monta jusqu'à la dernière marche

de l'autel, se retourna et éleva les mains au-dessus de l'armée (1).

Tout à coup, et d'un seul mouvement, tous fléchirent le genou sur le sol et reçurent, dans un solennel silence, la bénédiction suprême. Cette imposante cérémonie émut vivement tous les cœurs; un sentiment inconnu éveilla chez tous une noble abnégation personnelle, et il leur sembla que la voix de Dieu les appelait à la mort des martyrs. Remplis d'un feu sacré, ils oublièrent tout ce qui leur était cher au monde et furent saisis d'un enthousiasme qui les éleva au rang des héros, leurs ancêtres. Leur poitrine se gonfla et s'élargit, le sang circula impétueusement dans leurs veines, et ils aspirèrent au combat comme à la délivrance.

Quand le prêtre abaissa les mains, tous se relevèrent silencieusement; le jeune Guy sauta à bas de son cheval, s'avança au milieu du carré et s'écria :

— Flamands! souvenez-vous des glorieux faits de vos pères; — ils ne comptaient pas leurs ennemis. Leur intrépide courage conquit cette liberté dont la tyrannie étrangère veut nous dépouiller. Vous aussi, vous verserez aujourd'hui votre sang pour cette

(1) Un prêtre montra alors le Saint-Sacrement à toute l'armée et donna une bénédiction générale. En ce moment solennel, tous s'agenouillèrent, et, ramassant un peu de terre du sol de la patrie, portèrent cette terre à leurs lèvres. (*Voisin.*)

cause sacrée, et, s'il nous faut mourir, que ce soit en peuple libre et héroïque, en dignes descendants de lions indomptés! Songez à Dieu, dont ces hommes impies ont incendié les temples, à vos enfants qu'ils mettront à mort, à vos femmes inquiètes et effrayées, à tout ce que vous aimez, — et nos ennemis, fussions-nous vaincus, n'auront pas à se vanter de leur victoire, car il sera tombé plus de Français que de Flamands sur notre sol. Gardez-vous des cavaliers, enfoncez vos *goedendags* dans les jambes des chevaux, et surtout ne quittez pas vos rangs. Si quelqu'un dépouille un ennemi abattu, si quelqu'un fuit le combat, tuez-le, je vous l'ordonne. S'il se trouve un lâche parmi vous, qu'il meure de vos mains, et que son sang retombe sur moi seul (1).

Il se baissa vers le sol, ramassa un peu de terre, la porta à sa bouche, et, élevant davantage la voix, il s'écria :

— Par cette terre bien aimée que je veux porter en moi, je saurai aujourd'hui vaincre ou mourir!

Tous se baissèrent de même et mangèrent un peu de terre du sol de la patrie. Cette terre, en descendant dans leur sein, les remplit d'une fureur concentrée et d'un ardent désir de vengeance; une flamme terrible brillait dans leurs yeux, et l'on voyait tour à tour pâlir et rougir leurs visages con-

(1) Voir l'*Excellente chronique.*

tractés par la colère. Un sourd murmure, semblable au grondement de l'ouragan dans les profondeurs d'une caverne, s'éleva du sein de l'armée ; tous les cris, tous les serments se confondirent en une formidable clameur où l'on ne distinguait que ces mots :

— Nous voulons et nous saurons mourir !

On se remit sur le champ en bataille sur le bord du ruisseau de Groningue.

Sur ces entrefaites, Robert d'Artois s'était approché, avec quelques officiers français, à peu de distance du camp flamand, pour faire une reconnaissance. Ses archers furent immédiatement mis aux prises avec les frondeurs de Guy, et les avant-gardes des deux armées échangèrent des flèches et des pierres, tandis que Robert faisait avancer sa cavalerie. Voyant que Guy avait rangé ses troupes sur une seule ligne, il partagea son armée en trois corps ; le premier, sous les ordres de Raoul de Nesle, était fort de dix mille hommes ; le deuxième, commandé par Robert lui-même, se composait des meilleures troupes et s'élevait au nombre de quinze mille cavaliers d'élite ; le troisième, qui formait arrière-garde et avait pour mission spéciale de défendre le campement, était placé sous le commandement de Guy de Saint-Pol. Au moment où le commandant en chef était prêt à lancer ces formidables forces contre l'armée flamande, le sire Jean de Barlas, chef des troupes étrangères, s'approcha de lui et lui parla en ces termes :

— Pour l'amour de Dieu, monseigneur d'Artois, laissez-moi marcher en avant avec mes hommes; n'exposez pas la fleur de la chevalerie française à périr par la main de ces manants de Flandre; ce sont des gens que le désespoir a rendus furieux. Je connais leurs habitudes; ils ont laissé leurs provisions de bouche en ville. Restez ici en bataille, et moi, avec ma cavalerie légère, je leur couperai la route de Courtray et les entretiendrai par de légères escarmourches. Les Flamands mangent beaucoup et durant tout le jour, — ils ont besoin de beaucoup de nourriture; si nous leur coupons les vivres, la faim les chassera de leur position, et vous pourrez les attaquer ailleurs avec plus d'avantages. De cette façon, vous pourrez exterminer cette race maudite, sans répandre beaucoup de sang.

Le connétable de Nesle et plusieurs autres seigneurs approuvèrent ce conseil; mais Robert, aveuglé par la colère, n'y voulut point prêter l'oreille et imposa silence à Jean de Barlas.

Tous ces préparatifs avaient pris du temps, il était déjà sept heures du matin, quand la cavalerie française se trouva à deux portées de fronde de l'ennemi. Le *Mosscherbeek* séparait les archers français des frondeurs flamands, de sorte qu'ils ne pouvaient se rapprocher et qu'il n'y eut que peu de morts des deux côtés. Le sénéchal d'Artois donna ordre d'attaquer à Raoul de Nesle, commandant du premier corps.

Le premier détachement de cavalerie s'élança impétueusement en avant, jusqu'aux bords du Mosscherbeek, mais là, les cavaliers s'enfoncèrent jusqu'à la selle dans la fange. Ils se précipitèrent les uns sur les autres, si bien que les premiers tombèrent de cheval et furent tués par les Flamands ou périrent engloutis par les marais. Ceux qui échappèrent, rebroussèrent chemin en toute hâte, et n'osèrent plus s'exposer aussi témérairement (1). Durant ce temps, l'armée flamande restait immobile derrière le second ruisseau et contemplait, dans le plus profond silence, le désastre éprouvé par l'ennemi.

Le connétable Raoul, voyant que le passage était impraticable pour sa cavalerie, vint trouver monseigneur d'Artois et lui dit :

— Je vous dis en vérité, seigneur comte, que nous mettons nos gens en grand péril, en les lançant ainsi sur ce ruisseau; pas un cheval ne veut ni ne peut le franchir. Cherchons plutôt à faire quitter sa position à l'ennemi ; croyez-moi, vous risquez notre vie à tous, à ce jeu.

Mais le général en chef était trop irrité pour prêter l'oreille à ce sage conseil ; il s'écria avec colère :

(1) Les premiers cavaliers qui, en arrivant dans la plaine, voulurent franchir le ruisseau, s'enfoncèrent jusqu'à la selle dans la fange et furent percés par les flèches des archers flamands. (*Voisin.*)

— Connétable, c'est là un conseil de Lombard ! Auriez-vous peur de ce tas de loups, ou auriez-vous, par hasard, de leur poil !

Il voulait dire par là que le connétable aimait les Flamands et voulait peut-être les favoriser dans la lutte, au détriment de la France. Raoul, blessé de ce reproche, fut saisi d'une grande colère : il se rapprocha davantage du comte d'Artois et lui dit d'un ton amer :

— Vous doutez de mon courage ? Vous m'insultez ? Eh bien, je vous demande, moi, si vous osez me suivre, sur-le-champ et seul, jusque dans les rangs de l'ennemi ? Je vous promets de vous mener si loin que jamais vous n'en reviendrez...

Quelques autres chevaliers s'interposèrent entre les deux chefs et firent si bien qu'ils parvinrent à les calmer; eux aussi remontrèrent au sénéchal que le passage du ruisseau était impossible ; mais le comte d'Artois n'en voulut point entendre parler et donna ordre à Raoul de Nesle de marcher de nouveau en avant (1).

Le connétable, emporté par son dépit, se lança au galop avec sa troupe sur l'armée flamande ; mais, aux abords du ruisseau, tous les cavaliers des pre-

(1) Un grand nombre d'autres officiers, qui, eux aussi, avaient remarqué la difficulté que présentait le passage du ruisseau, firent leurs observations au comte d'Artois; mais ce prince ne voulut pas en tenir compte. (*Voisin.*)

miers rangs s'enfoncèrent dans la fange et tombèrent pêle-mêle les uns sur les autres ; ils s'écrasaient mutuellement dans cette affreuse mêlée, et plus de cinq cents hommes y périrent, tandis que les Flamands leur lançaient une telle quantité de pierres, que ni casques, ni cuirasses n'y résistaient. A cette vue, monseigneur d'Artois fut forcé d'ordonner la retraite aux troupes de Raoul de Nesle. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on parvint à reformer en rangs réguliers ce corps désorganisé par la plus terrible confusion.

Sur ces entrefaites, messire Jean de Barlas était parvenu à trouver un endroit où l'on pouvait franchir plus facilement le premier ruisseau et avait gagné l'autre rive avec deux mille arbalétriers. En atteignant la prairie où se trouvaient les frondeurs flamands, il disposa ses hommes en rangs serrés, et fit lancer à l'ennemi un si grand nombre de flèches, que l'air en fut obscurci (1). Un grand nombre de Flamands tombèrent morts ou blessés, et les arbalétriers français gagnèrent sur eux beaucoup de terrain.

Messire Salomon de Sevecote avait pris lui-même la fronde d'un compagnon de métier mort, et stimu-

(1) Sur ces entrefaites, les arbalétriers marchèrent en avant et trouvèrent moyen de passer le ruisseau sur un autre point, où messire Jean de Barlas, qui les commandait, les disposa en rangs serrés. (*Voisin.*)

lait les siens par son exemple; mais une flèche de fer perça la visière de son casque et le renversa sans vie. Les Flamands, voyant leur chef tomber à côté d'un si grand nombre des leurs, et n'ayant plus de cailloux à lancer, se replièrent sans désordre sur le gros de l'armée : un seul frondeur de Furnes resta seul au milieu de la prairie, comme s'il voulait braver les traits des Français. Il était là, immobile, impassible, bien que les flèches sifflassent au-dessus de sa tête et autour de lui. Il plaça lentement une lourde pierre dans sa fronde et visa attentivement le but qu'il voulait atteindre. Il fit décrire à sa fronde quelques tours rapides, lâcha la courroie, et la pierre vola, en sifflant, dans les airs. — Un cri de douleur s'échappa du sein du chef français, qui tomba sans vie sur le sol; son casque, brisé sous la violence du coup, n'avait pu protéger son crâne. Messire Jean de Barlas gisait dans son sang; ainsi périrent, dans le même engagement, les chefs des deux corps ennemis.

En voyant tomber leur commandant, les arbalétriers furent saisis d'une telle fureur, qu'ils jetèrent leurs arbalètes, mirent l'épée au poing, se précipitèrent impétueusement sur les Flamands et les poursuivirent jusqu'au second ruisseau qui servait de retranchement à l'armée ennemie.

Messire Valepaile, qui se trouvait auprès du comte d'Artois, s'écria en voyant ce succès des arbalétriers :

— Oh! monseigneur le comte, ces misérables

gens à pied vont si bien faire, qu'ils auront à eux seuls l'honneur de la bataille. S'ils repoussent l'ennemi sans notre aide, que sommes-nous donc venus faire ici, nous, chevaliers? C'est une honte! nous sommes-là, comme si nous n'osions combattre.

— Montjoie, Saint-Denis! s'écria Robert, en avant, connétable, en avant (1)!

A cet ordre, tous les chevaliers, qui formaient le premier détachement, lâchèrent la bride à leurs chevaux et les lancèrent dans une course désordonnée; chacun voulait arriver le premier, pour porter le coup d'honneur. Emportés par cette course folle et effrénée, ils passèrent sur le corps de leurs arbalétriers, et des centaines d'entre ceux-ci luttaient contre la mort sous les pieds des chevaux qui les écrasaient, tandis que les autres fuyaient le champ de bataille dans toutes les directions. Ainsi les chevaliers réduisirent à néant l'avantage remporté par les leurs, et donnèrent aux frondeurs le temps de reformer leurs rangs.

Il s'élevait, de l'affreuse mêlée, des cris de mort et de détresse que, de loin, on pouvait prendre pour les acclamations d'une armée victorieuse. Les infortunés chevaliers, tombés de selle, et sur lesquels passait

(1) Et ceci arriva le onzième jour du mois de juillet 1302, jour de saint Benoît, vers sept heures du matin. (*L'Excellente chronique.*)

tout un corps de cavalerie, criaient qu'on ne les foulât pas aux pieds; mais rien ne pouvait arrêter l'élan donné (1). Déjà la voix de ceux qui étaient tombés les premiers s'était éteinte dans un suprême cri d'agonie ; mais ceux qui les avaient renversés étaient écrasés à leur tour par ceux qui les suivaient, et le terrible concert de cris et de gémissements continuait (2). Les autres corps, croyant que la lutte était engagée, éperonnèrent leurs chevaux et les lancèrent vers le ruisseau sur les bords duquel se passait cette scène affreuse, et un bon nombre d'entre eux vinrent grossir le chiffre des victimes de l'imprudence du comte d'Artois, chiffre effrayant et inouï.

Les Flamands n'avaient point encore bougé ; toujours immobiles et silencieux, ils contemplaient avec surprise la scène horrible qui se passait sous leurs yeux. Leurs chefs procédaient avec plus d'habileté et de prudence ; pour tout autre chef d'armée, ce moment eût paru favorable pour engager la lutte, et peut-être eût-il franchi le ruisseau et fût-il tombé sur

(1) Ils avançaient toujours, les chevaux se pressant et trébuchant les uns contre les autres; les chevaliers tombaient à terre et étaient cruellement écrasés par ceux qui les suivaient. Il en périt ainsi un grand nombre avant qu'ils atteignissent l'ennemi. (*Voisin.*)

(2) Tous les détails de cette mémorable bataille sont appuyés, dans le texte flamand, par des citations du *Spiegel Historiael*, chronique rimée de *van Velthem*, et de l'*Excellente chronique de Flandre.*

les Français ; mais Guy et Jean Barlunt, dont le comte acceptait les conseils, voyant les avantages de la position qu'ils occupaient, ne voulurent pas la quitter au prix d'un avantage partiel. Le plus profond silence continuait de régner dans les rangs, afin que les ordres fussent entendus de tous.

Enfin les deux ruisseaux furent comblés, en quelque sorte, par des cadavres d'hommes et de chevaux, et Raoul de Nesle réussit à les franchir avec un millier de cavaliers environ. Il les massa en rangs serrés et s'écria :

— France ! France ! en avant ! en avant !

La troupe s'élança intrépidement sur le centre de l'armée ennemie ; les Flamands avaient appuyé sur le sol l'extrémité de leurs longues *goedendags* et reçurent la cavalerie française sur la pointe de ces armes formidables (1). Un grand nombre d'ennemis tombèrent de selle sous la violence du choc et furent bientôt percés de coup de lance. Mais Godefroi de Brabant, qui, avec ses neuf cents cavaliers, avait aussi franchi le ruisseau, tomba avec tant de force sur le corps commandé par Guillaume de Juliers, qu'il renversa ce chevalier avec les trois premiers rangs de sa troupe et coupa ainsi la ligne de bataille de l'armée flamande.

(1) Les Flamands les reçurent sur la pointe de leurs longues lances, et dans cet assaut, bien que leur ordre de bataille fût rompu, ils tuèrent un grand nombre de cavaliers et de chevaux .(*Voisin.*)

Alors s'engagea une lutte effrayante ; les cavaliers français avaient jeté leurs lances et frappaient d'estoc et de taille les Flamands de leurs redoutables épées ; les Flamands se défendirent bravement avec leurs masses d'armes et leurs haches, et mirent hors de combat maints chevaliers ; mais l'avantage resta à Godefroi de Brabant, car ses hommes avaient jonché le sol autour d'eux d'un monceau de cadavres et fait un large vide dans la ligne de bataille des Flamands. Grâce à ce passage ouvert devant eux, tous les Français qui purent franchir le ruisseau vinrent assaillir par derrière leurs adversaires. Cette situation était éminemment périlleuse pour les Flamands ; car, comme l'ennemi les prenait par devant et par derrière, ils n'avaient pas assez d'espace pour faire œuvre de leurs *goedendags ;* ils furent donc forcés de recourir, pour se défendre, aux haches, aux masses d'armes, aux épées, ce qui donna un grand avantage sur eux aux cavaliers français, vu que ceux-ci, dominant les Flamands, grâce à leur monture, pouvaient les sabrer facilement et, pour ainsi dire, à chaque coup, fendre une tête ou abattre un membre.

Guillaume de Juliers combattait comme un lion ; il se trouvait seul, avec son écuyer et Philippe de Hofstade, engagé au milieu d'une trentaine d'ennemis qui voulaient lui enlever sa bannière ; mais tous les bras qui se tendaient pour la saisir tombaient sous son glaive.

Arthur de Mertelet, un chevalier normand, fran-

chit en ce moment le ruisseau avec un bon nombre de cavaliers, et se lança en pleine course sur Guillaume de Juliers. L'arrivée de ce renfort devait encore empirer la situation des Flamands sur ce point; le nombre des ennemis à combattre devenait trop grand, et il était impossible de leur résister. Le Normand, en apercevant la bannière de Guillaume, lança son cheval avec la rapidité d'une flèche, et abaissa sa lance pour en percer le porte-étendard, mais Philippe de Hofstade, à cette vue, s'élança, à travers quelques Français, au devant de Mertelet. Le choc des deux chevaliers fut si violent que les deux lances s'enfoncèrent dans les deux poitrines ; le fer meurtrier avait percé le cœur de chacun des combattants. Les deux champions et leurs chevaux restèrent immobiles, comme si une puissance surnaturelle avait soudainement arrêté leur élan et glacé leur ardeur; on eût cru qu'ils se considéraient attentivement et ils pesaient de tout le poids de leur corps sur la lance, comme s'ils trouvaient un cruel plaisir à torturer davantage leur ennemi ; mais cela ne dura pas longtemps, bientôt le cheval de Mertelet fit un mouvement et les deux cadavres tombèrent sur le sol.

Messire Jean de Renesse, qui se trouvait à l'aile droite, remarquant le danger que courait Guillaume de Juliers, quitta sa position, et, s'élançant derrière la ligne, vint tomber sur le flanc des Français avec Jean Breydel et ses bouchers. Rien ne pouvait résister à des hommes tels que les bouchers de Bruges.

Ils se jetaient, poitrine nue, au milieu des armes de toute sorte et recevaient la mort ou le coup qui venait les frapper sans reculer le moins du monde. Ceux-là seuls osaient vraiment regarder la mort en face et la narguer ; aussi tout tombait-il sous leurs coups dès qu'ils apparaissaient. Leurs haches coupaient les jambes des chevaux et fendaient la tête des chevaliers tombés avec leur monture. Un instant après qu'ils étaient venus au secours de Guillaume de Juliers, ils avaient si bien fait place nette, qu'il ne restait plus qu'une vingtaine de Français au delà de la ligne de bataille des Flamands. Parmi eux se trouvait Godefroi de Brabant qui combattait dans les rangs des ennemis de sa patrie.

En l'apercevant, messire de Renesse lui cria :

— Godefroi ! Godefroi ! tu vas mourir !

— Tu veux parler de toi ! répondit Godefroi en assénant un coup violent sur la tête de messire Jean ; mais celui-ci, faisant tournoyer rapidement son épée, en frappa Godefroi sous le menton, avec une telle force, qu'il le jeta hors de selle. Alors vingt bouchers tombèrent sur lui, et il reçut vingt blessures dont la moindre eût suffi à lui donner la mort. Sur ces entrefaites, Jean Breydel, avec quelques-uns de ses hommes, ayant pénétré plus avant dans les rangs de l'ennemi, avait tant et si bien combattu qu'il avait conquis l'étendard de Brabant ; il regagna, avec ce trophée, le gros des siens, déchira en pièces la bannière et en jeta la hampe au loin en s'écriant :

— Honte aux traîtres !

Les Brabançons, voulant venger cet outrage, tombèrent sur l'ennemi avec un redoublement de rage, et firent des efforts inouïs pour déchirer la bannière de Guillaume de Juliers à titre de représailles; mais le porte-étendard, Jean Ferrand, se défendait avec fureur contre tous ceux qui l'approchaient. Quatre fois il fut renversé, et quatre fois il se releva avec l'étendard, bien qu'il fût couvert de blessures.

Guillaume de Juliers avait déjà fait mordre la poussière à un grand nombre de Français ; chaque coup de sa gigantesque épée donnait la mort à un ennemi. Épuisé par la durée et la violence de la lutte, meurtri de coups, le nez et la bouche en sang, il pâlit tout à coup et sentit que ses forces l'abandonnaient. En proie à un vif dépit, il se retira derrière la ligne de bataille pour se remettre un peu. Jean de Vlamynck, son écuyer, défit les courroies de sa cuirasse et le déchargea de ses armes pour lui permettre de respirer plus librement.

Durant l'absence de Guillaume, les Français avaient regagné un peu de terrain, et les Flamands semblaient sur le point de battre en retraite. A cette vue, Guillaume, saisi de douleur, se répandit en plaintes désespérées. Jean de Vlamynck imagina une ruse qui prouve combien la bravoure de son maître était en renommée. Il revêtit l'armure complète de Guillaume, et, se jetant au milieu des ennemis, il s'écria :

— Arrière, hommes de France! Guillaume de Juliers est de retour!

En même temps, il se mit à frapper vaillamment sur les ennemis, et en coucha si bon nombre dans la poussière, que les autres reculèrent, ce qui donna aux rangs flamands le temps de se reformer.

Raoul de Nesle, avec la plus grande partie de sa cavalerie, était tombé sur les cinq mille Gantois de messire Borlunt. En vain le courageux guerrier français s'était efforcé de percer cette troupe; trois fois les Gantois, sans rompre leurs rangs, l'avaient repoussé en lui faisant perdre beaucoup de monde. Jean Borlunt, jugeant qu'il serait très-désavantageux qu'il quittât sa place pour attaquer le corps de Raoul de Nesle, s'avisa d'un autre moyen. Il prit les trois derniers rangs de ses hommes et en forma deux nouveaux détachements qu'il disposa, derrière la ligne de bataille, de telle façon qu'une extrémité de ces corps touchait à l'armée et l'autre se trouvait plus loin dans la campagne. La division centrale, qui occupait l'espace compris entre les deux autres, reçut de Jean Borlunt l'ordre de reculer au premier choc des Français.

Raoul de Nesle, ayant rallié en ordre ses cavaliers, tomba de nouveau au grand galop sur les Gantois; en même temps, le corps central recula, et les Français, croyant avoir rompu la ligne de bataille, se mirent à crier avec joie :

— Noël! Noël! Victoire! Victoire!

Ils s'engagèrent dans l'ouverture pratiquée dans les rangs ennemis avec l'intention d'attaquer l'armée par derrière, mais ils se trouvèrent loin de compte ; ils rencontrèrent de toutes parts un mur de lances et de haches. Jean Borlunt, en faisant avancer obliquement les deux ailes de son corps, forma les Gantois en triangle et ferma ainsi le filet dans lequel il avait pris près d'un millieu de Français. Alors commença une affreuse boucherie ; pendant un quart d'heure, coups de hache, coups d'épée, coups de lance, s'échangèrent au milieu d'une mêlée épouvantable, sans qu'on pût voir qui succombait ni qui triomphait. Hommes et chevaux, renversés, confondus, criaient, hurlaient, hennissaient ; horrible tumulte dans lequel on n'entendait ni ne distinguait rien.

Pendant longtemps, Raoul de Nesle, couvert de blessures, éclaboussé par le sang des siens, combattit sur un monceau de cadavres ; sa mort était certaine. A cette vue, Jean Borlunt, pris d'un sentiment de compassion pour l'héroïque chevalier, lui cria :

— Rendez-vous, messire Raoul; je ne voudrais pas vous voir mourir !

Raoul était devenu fou de rage et de désespoir ; il comprit les paroles de Borlunt, et peut-être un sentiment de reconnaissance vint-il émouvoir son cœur; mais le reproche d'être d'intelligence avec l'ennemi, reproche que lui avait adressé le comte d'Artois, l'avait si vivement blessé et irrité, qu'il ne

voulait pas vivre plus longtemps. Il fit de la main un signe, comme pour adresser un suprême adieu à Jean Borlunt, et soudain étendit morts deux Gantois. Enfin, frappé à la tête d'un coup de massue, il tomba sans vie sur les corps amoncelés de ses frères d'armes. Beaucoup d'autres chevaliers, tombés de cheval, voulurent rendre les armes, mais on ne les écouta point; pas un seul Français ne sortit du cercle fatal qui les enfermait.

Pendant que les hommes de messire Borlunt accomplissaient cette œuvre d'extermination, la lutte était aussi vive sur toute la ligne de bataille. Là on entendait le cri : « Noël! Noël! Montjoie, Saint-Denis! » de quoi on pouvait conclure que, sur ce point, les Français avaient l'avantage; ailleurs montait vers le ciel le formidable cri : « Flandre au Lion ! » signal de la défaite d'un corps français.

Le ruisseau de Groningue était rougi par le sang et rempli de cadavres. Les cris suprêmes des mourants étaient couverts par le bruit des armes entrechoquées; un bruit sourd et lugubre, comme un grondement de tonnerre, planait au-dessus des combattants. Lances et masses d'armes volaient en pièces : un long amas de cadavres formait comme une digue en avant de la ligne de bataille. Les blessés étaient sûrs de périr, car on ne relevait personne, et ils étaient condamnés à être étouffés dans la fange ou foulés sous les pieds des chevaux.

Sur ces entrefaites, Hugues d'Arckel, avec ses huit

cents hommes intrépides, avait pénétré jusqu'au centre de l'armée française ; il était tellement cerné de toutes parts par l'ennemi, qu'il était impossible aux Flamands de l'apercevoir. Là il combattait avec tant de bravoure et de dextérité que les ennemis nombreux auxquels il avait affaire ne pouvaient entamer son détachement, quelque peu nombreux qu'il fût ; autour de lui gisait un grand nombre de victimes, et quiconque osait l'approcher payait de sa vie cette témérité. Il se rapprochait peu à peu du camp français et semblait vouloir atteindre celui-ci. Ce n'était pas son intention ; car, lorsqu'il se trouva au milieu des troupes françaises, il s'élança de côté sur l'étendard de Navarre et l'arracha des mains de celui qui le portait. Les gens de Navarre tombèrent avec fureur sur lui et mirent à mort grand nombre des siens ; mais il sut si bien défendre la bannière qu'il avait conquise, que les Français ne purent la lui reprendre. Il avait presque regagné le gros de l'armée flamande, lorsque Louis de Forest lui porta un coup si terrible sur l'épaule gauche, que le bras fut à demi séparé du corps ; on voyait ce bras paralysé pendre le long de la cuirasse, le sang coulait à flots de la blessure, une pâleur mortelle se répandit sur ses traits, mais il ne lâcha pas l'étendard. Louis de Forest fut tué par un autre Flamand, et Hugues d'Arckel revint presque sans vie avec la bannière de Navarre au milieu des siens. Il s'efforça de repéter le cri : « Flandre au Lion ! » mais sa voix éteinte lui

fit défaut, son âme s'échappa avec son sang par la cruelle blessure qu'il avait reçue, et il tomba dans la poussière avec le glorieux trophée qu'il devait à son courage.

A l'aile gauche, la lutte était encore plus vive pour la division commandée par monseigneur Guy ; Jacques de Châtillon, à la tête de quelques milliers de cavaliers, avait attaqué le métier de Furnes, et plusieurs centaines de Flamands avaient succombé au premier choc. Eustache Sporkyn gisait, grièvement blessé, en arrière de la ligne de bataille et criait à ses hommes de ne pas céder ; mais la supériorité de l'ennemi qui les pressait était telle, qu'ils durent reculer. Suivi d'un grand nombre de cavaliers, de Châtillon perça la ligne de bataille, et la lutte s'engagea au-dessus du malheureux Sporkyn qui ne tarda pas à rendre l'âme.

Adolphe de Nieuwland était resté seul avec le comte Guy et son écuyer, si bien qu'ils étaient séparés du gros de l'armée, et devaient s'attendre à une mort certaine. De Châtillon fit tous les efforts possibles pour s'emparer du grand étendard de Flandre ; mais, bien que Segher Lonke, qui portait la bannière, eût été plusieurs fois renversé, le sire de Châtillon n'avait encore pu en arriver à son but ; transporté de rage, il éclatait en imprécations contre ses hommes et faisait pleuvoir des coups furieux sur l'armure des trois invincibles Flamands. Assurément ceux-ci n'eussent pu tenir longtemps contre une nuée d'en-

nemis acharnés; mais ils en avaient abattu un si grand nombre dès le commencement de la lutte, que les cadavres amoncelés, ayant atteint une certaine hauteur, rendaient l'accès difficile aux autres cavaliers et leur servait en quelque sorte de rempart.

Emporté par l'impatience et la colère, le sire de Châtillon arracha des mains d'un de ses hommes une longue lance et s'élança sur Guy. Le jeune comte n'eût infailliblement pas échappé à la mort, car, occupé à lutter contre d'autres agresseurs, il ne voyait pas fondre sur lui son nouvel adversaire. Déjà la lance allait le frapper au cou en s'introduisant entre le casque et la cuirasse, lorsque Adolphe de Nieuwland leva son épée avec la rapidité de l'éclair, coupa en deux la hampe de la lance et sauva ainsi la vie à son chef.

Au même instant, et avant que le sire de Châtillon eût eu le temps de reprendre son épée, Adolphe bondit au-dessus des cadavres, et, se trouvant en face du chevalier français, lui asséna sur la tête un coup si terrible qu'il lui enleva une grande partie de la joue avec un morceau de son casque. Le sang coula à flots sur ses épaules, et il voulut continuer à se défendre, mais deux coups plus formidables encore lui firent vider les arçons et le renversèrent sous les pieds des chevaux. Les Flamands s'emparèrent de lui, l'entraînèrent en arrière de la ligne de bataille et lui portèrent mille coups en lui re-

prochant les cruelles persécutions qu'il leur avait fait subir.

Sur ces entrefaites, Arnould d'Audenaerde était accouru au secours de l'aile gauche, ce qui changea complétement la situation : le métier de Furnes se lança de nouveau en avant avec ce renfort inattendu, et les Français furent repoussés en désordre. Chevaux et cavaliers tombaient en si grand nombre, et il y avait un tel désarroi dans les rangs de l'ennemi, que les Flamands, croyant la bataille gagnée, ne purent s'empêcher de crier sur toute la ligne:

— Victoire ! victoire ! Flandre au Lion !

Quiconque eût pu, en ce moment, voir les bouchers, sans être exposé à leurs coups, eût reculé d'épouvante et d'horreur. Poitrine nue, bras nus la hache ensanglantée, on les voyait s'élancer audessus des cadavres d'hommes et de chevaux, frappant de toutes parts, tout couverts de sang, les cheveux épars, le visage rendu méconnaissable par la boue, la sueur et le sang ; et, au milieu de toutes ces horreurs, un affreux sourire contractait leurs traits, sourire où se reflétaient à la fois la haine mortelle de l'étranger et les joies féroces de la lutte.

Les Français qui, dans leur présomption, avaient parlé des Flamands comme s'ils eussent dû les écraser du premier coup, éprouvèrent, à leur grand dommage, qu'une vaine forfanterie est de peu de secours sur un champ de bataille. Ils déploraient les suites de leur imprudente témérité, et voyaient, en

luttant contre les bouchers, à quel peuple ils avaient à faire. Cependant ils ne perdaient pas courage; ils étaient encore beaucoup plus nombreux que les Flamands, et un assez grand nombre d'entre leurs corps n'avaient point encore pris part à la lutte.

Tandis que l'avant-garde de l'armée française avait ainsi le dessous, le comte d'Artois se trouvait, avec la deuxième division, à une plus grande distance de l'armée flamande. Comme la ligne de bataille de l'ennemi n'était point assez étendue pour qu'on pût engager à la fois des troupes aussi considérables que les siennes, il n'avait pas encore marché en avant. Ne sachant pas comment la lutte tournait, il s'imagina que ses hommes avaient sans nul doute l'avantage, car il n'en voyait revenir aucun. Sur ces entrefaites, il envoya messire Louis de Clermont, avec mille cavaliers normands, attaquer l'aile gauche de l'armée flamande. Le sire de Clermont réussit à trouver de ce côté un terrain ferme; il parvint à franchir le ruisseau avec tout son détachement et vint tomber à l'improviste sur les troupes commandées par Guy. Celles-ci, assaillies par derrière par de nouveaux ennemis, alors que le corps de messire de Châtillon leur donnait déjà assez de besogne, ne purent tenir davantage; les premiers rangs furent renversés et taillés en pièces, la confusion se mit dans les autres, et toute cette partie de l'armée flamande recula en désordre. La voix de Guy qui les conjurait, au nom de la patrie, de tenir bon, ranimait

bien leur courage, mais cela n'aidait à rien ; la pression était trop forte, et tout ce qu'ils purent faire, sur la prière de leur chef, ce fut de battre en retraite aussi lentement que possible.

Le malheur voulut qu'en ce moment Guy reçût sur son casque un coup si violent qu'il s'affaissa sur le cou de son cheval et laissa tomber son épée ; dans cette situation critique, étourdi et pris de vertige, il lui était impossible de se défendre. C'en était fait de lui, si Adolphe ne fût venu à son aide. Le jeune chevalier s'élança en avant du cheval de Guy, et manœuvra si bien de son épée, que les Français ne purent atteindre le jeune comte. Au bout de quelques instants de cette lutte formidable, son bras s'alourdit et se lassa ; on s'en apercevait aux mouvements de son arme, qui déjà se ralentissaient et étaient moins énergiques. Les coups pleuvaient sur son armure, il sentait sa chair se meurtrir sous la cuirasse et, déjà, il disait à ce monde un dernier adieu, car il voyait la mort devant lui.

Durant ce temps, Guy avait été emmené en arrière de la ligne de bataille et était revenu de son étourdissement : il vit avec anxiété la périlleuse situation de son sauveur, et, saisissant une autre épée, accourut à son côté et se remit à combattre. Quelques-uns d'entre les plus braves s'étaient joints à lui, et les Français furent arrêtés dans leur élan, jusqu'à ce qu'un nouveau renfort vint se joindre à eux. L'intrépide bravoure des chevaliers Flamands

ne put résister plus longtemps au choc. Le cri : « Flandre au Lion ! » fit place à un autre : les Français s'écriaient :

— « Noël ! Noël ! En avant ! A nous la victoire !... »

Les Flamands furent refoulés et culbutés. Malgré les efforts inouïs de Guy, il ne put empêcher ses hommes de battre en retraite, car il y avait au moins trois cavaliers contre un fantassin ; les chevaux foulaient aux pieds les Flamands ou les forçaient irrésistiblement à reculer. Le désordre se mit dans leurs rangs, et la moitié de l'armée flamande s'enfuit devant l'ennemi ; un grand nombre furent terrassés, et les autres se trouvèrent tellement dispersés, qu'ils ne purent offrir aucune résistance à la cavalerie, et furent poursuivis par les Français jusqu'à la Lys, dans les eaux de laquelle une grande partie d'entre eux trouvèrent la mort. Guy était parvenu néanmoins à rallier un peu ses hommes sur le bord de cette rivière ; mais le nombre des ennemis était trop grand. Les gens de Furnes, quoique dispersés çà et là, combattaient avec la furie du désespoir ; l'écume couvrait leurs lèvres, leur sang coulait, et cependant le courage héroïque qu'ils avaient déployé jusque-là ne leur suffisait pas ; chacun d'eux avait abattu déjà trois ou quatre cavaliers, mais leur nombre diminuait de plus en plus, tandis que celui des ennemis ne faisait que s'accroître ; ils voulaient mourir avec honneur et en

tirant vengeance de ceux sous la supérioririté matérielle desquels ils succombaient.

Guy, voyant la défaite de son armée, et croyant la bataille perdue, eût pleuré de douleur, si la tristesse avait pu trouver place dans son cœur; mais une sombre fureur s'était emparée de lui. Il l'avait juré, il ne voulait pas vivre davantage, et, comme un insensé, il lança son cheval au milieu des ennemis triomphants. Adolphe de Nieuwland et Arnould d'Audenaerde le suivaient de près; ils combattaient avec une telle rage, que les ennemis effrayés reculaient devant eux ou tombaient sous leur épée comme par enchantement; mais les Flamands n'en étaient pas moins en déroute, et les Français criaient à bon droit : « Noël! Noël! » car rien ne semblait pouvoir sauver les troupes de Guy.

En ce moment, on vit, dans la direction d'Audenaerde, au delà du ruisseau de Gavre, se mouvoir au milieu des arbres quelque chose qui étincelait sous les rayons du soleil; cette surprenante apparition s'avançait rapidement et fut bientôt en rase campagne. On aperçut deux cavaliers accourant au grand galop vers le champ de bataille : l'un était chevalier, on pouvait le deviner à sa magnifique armure; sa cuirasse et le caparaçon de fer de son cheval brillaient de reflets d'or. Un grand panache bleu flottait au vent derrière lui; le harnais de sa monture était tout couvert d'écailles d'argent, et une croix rouge était peinte sur sa poitrine; de plus,

on pouvait y lire, en grandes lettres d'argent qui se détachaient sur un fond noir, le mot : *Flandre.*

Il n'y avait pas un chevalier sur le champ de bataille qui fût revêtu d'une aussi splendide armure que cet inconnu, mais, ce qui le distinguait le plus, c'était sa taille : il dépassait de la tête les hommes les plus robustes et avait une telle stature, qu'on eût pu le prendre pour un fils des géants. Le cheval qu'il montait ajoutait beaucoup à cette taille surprenante, car il était aussi d'une taille et d'une force extraordinaires. De gros flocons d'écume s'échappaient de la bouche du puissant animal, et son haleine sortait en sifflant des poumons en deux épais nuages de vapeur. Le chevalier ne portait, pour toute arme, qu'un formidable marteau, ou plutôt une masse d'armes dont l'acier se détachait vivement sur le jaune éclat de son armure dorée.

L'autre cavalier était un moine mal armé et mal équipé ; sa cuirasse et son casque étaient tellement rouillés qu'ils semblaient peints en rouge. Son nom était frère Guillaume de Saeftinge. Étant en son couvent à Doest, il apprit qu'on allait livrer bataille aux Français, près de Courtray ; il prit deux chevaux dans l'écurie du monastère, échangea l'un d'eux contre les armes rouillées qu'il portait et accourut sur l'autre pour assister à la lutte suprême. Lui aussi était extraordinairement fort et d'un cœur intrépide: une longue épée brillait dans sa main, et la flamme de son regard annonçait assez un redoutable com-

battant. Il venait de rencontrer le mystérieux chevalier, et, comme tous deux allaient vers le même but, ils avaient fait route ensemble (1).

Les Flamands tournèrent les yeux avec un joyeux espoir vers le chevalier à l'armure dorée qui accourait vers eux. Ils ne pouvaient encore lire le mot : *Flandre*, inscrit sur sa poitrine, et, par conséquent, ne pouvaient savoir si c'était un ami ou un ennemi ; mais, dans la situation critique où ils se trouvaient, ils s'imaginaient que, sous cette forme, Dieu leur envoyait un de ses saints pour les sauver du péril. Tout pouvait leur inspirer cette croyance, son armure resplendissante, sa taille gigantesque et la croix rouge qu'il portait sur la poitrine.

Guy et Adolphe qui, cernés par les ennemis, se défendaient courageusement, se regardèrent mutuellement avec une sorte d'extase : ils avaient reconnu le chevalier à l'armure dorée. Pour eux les Français étaient perdus, car ils avaient pleine confiance dans la puissante intervention du nouveau venu. Le coup d'œil qu'ils échangèrent disait :

— Oh ! quel bonheur ! c'est le Lion de Flandre !

(1) L'*Excellente chronique* donne d'intéressants détails sur l'intervention de ce moine dans la bataille des Éperons d'or ; nous croyons inutile de reproduire ici le passage de la Chronique, tous les épisodes du récit du romancier étant scrupuleusement appuyés par des textes, dont l'autorité ne peut être mise en doute, mais dont la traduction offrirait, comme nous l'avons dit plus haut, peu d'intérêt aux lecteurs français. (*Note du traducteur.*)

Le chevalier à l'armure dorée atteignit enfin les rangs français ; avant qu'on pût lui demander qui il venait combattre ou seconder, il s'élança sur le point où les cavaliers étaient le plus nombreux, et se mit à frapper de sa masse d'armes des coups si terribles que, saisis d'épouvante en présence d'un aussi redoutable ennemi, ils reculèrent en désordre pour échapper à ses atteintes. Tout tombait sous son formidable marteau, et il laissait derrière son cheval, dans les rangs ennemis, un vide comparable au sillage que laisse après lui un vaisseau ; en abattant ou en refoulant ainsi tous ceux qu'il rencontrait, il se rapprocha avec une merveilleuse rapidité des détachements flamands acculés sur les bords de la Lys, et s'écria :

— Flandre au Lion ! Suivez-moi ! Suivez-moi !

A ces mots, il renversa dans la fange un si grand nombre d'ennemis et déploya dans son œuvre de destruction une telle puissance, que les Flamands crurent de plus en plus voir en lui un être surnaturel.

Cette pensée ramena le courage dans leurs cœurs ; ils s'élancèrent en avant comme un seul homme, en poussant des acclamations triomphales, et suivirent le chevalier à l'armure dorée dans sa marche victorieuse. Les Français ne purent résister à ces hommes transformés en lions ; les premiers tournèrent le dos et voulurent s'enfuir, mais ils se heurtèrent aux chevaux de ceux qui les suivaient et tombèrent pêle-

mêle. Alors un immense massacre commença sur toute la ligne de l'armée ; les Flamands se mirent à tuer sans pitié ni merci, en franchissant les monceaux de cadavres tombés sous les coups des leurs pour atteindre d'autres ennemis. On ne criait plus « Noël ! » En ce moment, le formidable cri « : Flandre au Lion! » retentissait sur tous les points, et les combattants étaient tellement étourdis par ces clameurs de triomphe qu'ils n'entendaient même plus le retentissement des coups portés par leurs propres armes.

Frère Guillaume, le moine, était descendu de cheval et combattait à pied ; tous ceux qui étaient à sa portée tombaient, frappés d'un coup mortel ; il faisait tournoyer son épée comme si c'eût été une plume, et bravait, par un ironique sourire, les ennemis qui l'assaillaient. On eût dit qu'il s'amusait à un jeu, car il était aussi gai et plaisantait autant que s'il eût combattu des enfants. Néanmoins, malgré sa dextérité, de nombreux coups d'épée tombaient sur sa cuirasse rouillée ; mais, tandis qu'un autre fût tombé sous chacun de ces coups, frère Guillaume restait debout, inébranlable, sur les cadavres des ennemis qu'il avait terrassés. Quiconque avait le malheur de toucher à lui tombait à l'instant sous sa formidable épée et payait son audace de sa vie. Tout à coup il aperçut à quelque distance messire Louis de Clermont avec sa bannière.

— « Flandre au Lion ! » s'écria frère Guillaume. Cet étendard est à moi !

Comme s'il fût tombé mort, il s'abaissa sur la terre, rampa sur les mains et les pieds entre les chevaux, et se releva brusquement auprès de Louis de Clermont ; de toutes parts les épées s'abattaient sur lui, mais il se défendait si bien qu'il ne reçut que quelques contusions. Il ne montrait en rien qu'il en voulût à l'étendard, voire même lui tournait-il le dos; mais, tout à coup, il se retourna, abattit le bras de celui qui portait la bannière et mit celle-ci en pièces.

Le moine allait certainement trouver la mort, mais déjà tout le gros de l'armée avait pu arriver jusqu'à lui ; les Français qui le cernaient furent refoulés en désordre. Le chevalier à l'armure dorée avait dispersé en quelques instants les ennemis qui entouraient Guy, et il marchait toujours en avant sans trêve ni relâche. De sa masse d'armes, il brisait sur sa route les casques et les crânes, et ne rencontrait personne qui pût lui résister ; tous ceux qui tombaient assommés par lui étaient foulés aux pieds par les chevaux. Guy se rapprocha de lui, et lui dit d'une voix rapide :

— O Robert, mon frère bien-aimé, combien je remercie Dieu de ce qu'il vous ait envoyé ici ! Vous avez sauvé la Flandre !...

Le chevalier mystérieux ne répondit point, mais plaça son doigt sur ses lèvres, comme s'il eût voulu dire :

— Du secret ! du secret !

Adolphe avait aussi remarqué ce geste, et il réso-

lut de se comporter comme s'il ne reconnaissait pas le comte de Flandre.

Sur ces entrefaites, les Français entraient en pleine déroute ; les troupes flamandes poussaient vigoureusement l'ennemi qui reculait, et achevaient, à coups de hache et de massue, les chevaliers renversés. Des milliers de chevaux étaient à demi-engloutis dans le sol défoncé, et les cadavres ennemis couvraient le sol, en si grande quantité, que les combattants ne luttaient plus sur l'herbe, mais sur un lit de morts et de tronçons d'armes. Le ruisseau de Groningue avait disparu, et les cadavres qui l'encombraient ne formaient plus qu'un monceau avec ceux qui gisaient sur les bords ; on eût pu reconnaître son cours à ses eaux ensanglantées, mais partout le sang formait de larges flaques. Les gémissements des mourants, les plaintes des blessés étouffés sous la terrible pression de la mêlée, les acclamations des Flamands victorieux, se confondaient en un tumulte affreux auquel contribuaient le son éclatant des trompettes. le cliquetis retentissant des épées sur les armures, le hennissement douloureux et épouvanté des chevaux étreints par la vase : un volcan qui éclate et déchire les entrailles de la terre, en laissant échapper de son sein les foudres qui le gonflaient, peut seul donner une idée de cette épouvantable confusion de bruits plus effrayants les uns que les autres. On eût dit que la dernière heure du monde était venue.

Neuf heures sonnaient au beffroi de Courtray lorsque la cavalerie de Raoul de Nesle et du sire de Châtillon battit en retraite et se replia sur les troupes du comte d'Artois. En apprenant la défaite des siens, Robert fut transporté d'une rage aveugle et voulut courir sus à l'armée flamande avec le corps nombreux qu'il avait sous ses ordres. D'autres chevaliers s'efforcèrent de le faire renoncer à son imprudent dessein, en alléguant que les chevaux ne pouvaient s'aventurer sur le terrain où était engagée la bataille ; mais il ne voulut écouter personne et s'élança, suivi de tous ses hommes, à travers la foule des fuyards. Les cavaliers qui avaient échappé à la première déroute furent refoulés par le sénéchal et sa troupe, et s'enfuirent en désordre de toutes parts pour sortir de l'affreuse mêlée ; mais cela leur fut impossible : les premiers rangs furent repoussés en avant par ceux qui les suivaient, et les troupes fraîches tombèrent, avec la plus grande témérité, sur l'armée flamande. Au premier choc, les troupes de Guy furent forcées de reculer jusqu'en arrière du ruisseau de Groningue, mais là, les chevaux abattus leur servirent de boulevard et elles se trouvèrent comme à l'abri d'un retranchement.

Les cavaliers français ne purent tenir sur le sol fangeux ; ils s'abattirent les uns sur les autres, et un grand nombre d'entre eux périrent foulés aux pieds et écrasés par les autres. A cette vue, monseigneur d'Artois, transporté de fureur, s'élança au delà du

ruisseau avec quelques hommes intrépides, et tomba sur les troupes de Guy. Après un court combat dans lequel beaucoup de Flamands succombèrent, Robert d'Artois saisit le grand étendard de Flandre et en arracha un lambeau, avec la première griffe du lion (1). Des exclamations furieuses s'élevèrent des rangs des Flamands :

— A mort! à mort! s'écria-t-on de toutes parts.

Le sénéchal s'efforçait d'arracher l'étendard des mains de Segher Lonke qui le portait ; mais le frère Guillaume, jetant son épée, s'élança sur le cheval de monseigneur d'Artois ; il noua ses bras au cou du comte et, appuyant ses deux pieds sur la selle, il tira Robert en arrière, avec tant de force, que le comte tomba à bas de son cheval ; — les deux adversaires roulèrent sur le sol. Sur ces entrefaites, les bouchers étaient accourus, et Jean Breydel, qui voulait venger l'outrage fait à l'étendard de Flandre, abattit d'un coup de hache le bras de Robert. L'infortuné sénéchal, se voyant en face de la mort, demanda s'il ne se trouvait pas là quelque gentilhomme à qui il pût rendre les armes ; mais les bouchers s'écrièrent qu'ils ne comprenaient pas sa langue et le frappèrent de leurs haches jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme.

Sur ces entrefaites, le frère Guillanme avait aussi terrassé le chancelier Pierre Flotte et levait son épée pour lui fendre la tête ; le chancelier demandait

(1) Voir la notice de Voisin

grâce. Le frère Guillaume sourit ironiquement et lui fendit la tête jusqu'à la nuque ; le chancelier, privé de vie, tomba la face dans son sang. Les seigneurs de Tancarville et d'Aspremont furent renversés par la masse d'armes du chevalier à l'armure dorée. Guy fendit d'un coup la tête de Renaud de Longueval, et Adolphe de Nieuwland renversa de selle Raoul de Nortfort. Plus de cent gentilshommes perdirent la vie en quelques instants.

Messire Rodolphe de Gaucourt, les deux rois Balthazar et Sigis , avec soixante et dix chevaliers d'élite, avaient lutté longtemps contre les Gantois de Jean Borlunt. Les deux rois et tous leurs compagnons avaient mordu la poussière, et Rodolphe, dont le cheval s'était abattu, se tenait encore debout au milieu de ses ennemis auxquels il faisait face avec une merveilleuse intrépidité. Il luttait contre les Gantois avec une souveraine habileté et les tenait à distance par de formidables coups d'épée. Tout à coup il aperçut un groupe d'une quarantaine de chevaliers français et se réfugia au milieu d'eux ; mais Jean Borlunt le poursuivit à la tête d'un nombre considérable de Gantois. Bientôt les quarante chevaliers eurent succombé, et Rodolphe de Gaucourt se défendait toujours avec le même courage. Épuisé par les blessures et par la lassitude, il s'affaissa enfin sur les cadavres de ses frères d'armes et les Gantois coururent à lui pour le mettre à mort ; mais Jean Borlunt ne voulut pas que le brave Français perdît la vie : il le fit trans-

porter en arrière de la ligne de bataille et le prit sous sa protection (1).

Bien que, dans cette lutte ardente, les premiers rangs de l'armée française eussent subi une éclatante défaite, les Flamands faisaient peu de progrès, parce que de nouveaux renforts ennemis venaient sans cesse prendre la place de ceux qui avaient succombé.

Le chevalier à l'armure dorée combattait comme un vrai lion, à l'aile gauche, contre tout un détachement de cavalerie. A ses côtés luttaient avec un égal courage Guy et Adolphe de Nieuwland; ce dernier se précipitait à tout instant au milieu des rangs ennemis, et avait mis maintes fois sa vie en péril : on eût dit qu'il avait résolu de mourir sous les yeux du chevalier à l'armure dorée. « Le père de Mathilde me voit ! » pensait-il, et alors il sentait ses poumons aspirer l'air plus librement; il sentait plus de force dans ses muscles, il sentait dans son âme un plus grand mépris de la mort. Le chevalier à l'armure dorée lui cria plusieurs fois de ne pas s'exposer ainsi; mais ces paroles, qui retentissaient à l'oreille d'Adolphe comme un éloge, produisaient sur lui un effet tout contraire ; car, à chaque appel du chevalier à l'armure dorée, le cheval du brave jeune homme bondissait vers l'ennemi et l'entraînait plus avant dans les rangs français. Heureusement pour lui qu'un bras plus puissant que le sien veillait sur sa vie et qu'il y avait

(1) Notice de Voisin.

à côté de lui un homme à qui un paternel amour avait fait jurer de le protéger.

Dans toute l'armée française un seul étendard restait debout. L'oriflamme déroulait encore ses éclatantes armoiries, ses fleurs de lis d'argent et les perles étincelantes qui ornaient l'emblème de la France. Guy désigna de la main au chevalier à l'armure dorée celui qui portait la bannière sacrée et s'écria :

— Voilà ce qu'il nous faut avoir !

Ils s'efforcèrent, chacun de son côté, de percer les rangs français ; mais ils n'y réussirent pas d'abord, quelque acharnement qu'ils missent à refouler les ennemis devant eux. Adolphe de Nieuwland trouva enfin un endroit plus favorable, passa seul à travers la cavalerie française et arriva, après de longs efforts, à portée de la noble bannière.

Quelle main fatale, quel mauvais esprit poussait ainsi le jeune homme à sa mort ? S'il eût su quelles larmes amères on versait en ce moment en songeant à lui, s'il eût su combien souvent son nom s'échappait des lèvres d'une femme pour monter vers le ciel avec une prière, — oh ! il ne se fût pas aussi témérairement exposé à la mort : il eût peut-être reculé comme un lâche !

L'oriflamme était entourée d'un groupe compacte de chevaliers. Ils avaient juré sur leur honneur de mourir sous les plis de la sainte bannière plutôt que de la laisser enlever par une main ennemie. Que pou-

vait Adolphe contre autant d'intrépides champions? Aussi, dès qu'il apparut, fut-il salué d'exclamations ironiques ; toutes les épées tournoyèrent autour de sa tête, il se vit entouré de toutes parts par un cercle d'ennemis, mille coups tombèrent sur son armure, et, malgré sa dextérité, il fut mis dans l'impossibilité de se défendre plus longtemps. Déjà le sang coulait dessous son casque et obscurcissait sa vue ; ses muscles étaient paralysés par d'innombrables meurtrissures. Saisi d'un désespoir furieux et, sentant que sa dernière heure était venue, il s'écria de façon à ce que les Français l'entendissent :

— Mathilde ! Mathilde ! Adieu !

Il dit, et s'élança à travers les glaives ennemis jusqu'à l'oriflamme qu'il arracha à celui qui la portait ; mais dix mains la lui reprirent ; il se sentit frappé de coups redoublés et s'affaissa épuisé sur le dos de son cheval.

Le mouvement qui se fit en ce moment parmi les combattants laissa voir au chevalier à l'armure dorée le péril que courait Adolphe. Il songea à la douleur que ressentirait sa pauvre Mathilde si Adolphe périssait sous les coups de l'ennemi ; il se tourna vers les troupes qui l'entouraient et cria d'une voix tonnante qui domina le tumulte de la bataille :

— A moi, gens de Flandre ! En avant ! en avant !

De même que la mer furieuse combat, avec une force irrésistible, les obstacles qui la retiennent dans son lit, et, après une longue lutte, engloutit dans ses

insondables profondeurs la digue qui l'arrête, et, répandant ses vagues écumantes dans les campagnes, déracine les forêts et renverse les villes, ainsi s'élança l'armée flamande à l'appel du chevalier inconnu.

Les Français furent assaillis avec une telle rage, qu'au premier choc, des rangs entiers furent abattus : les coups de massue et de hache tombaient aussi dru que la grêle qui anéantit les fruits de la terre. Jamais on ne vit lutte aussi acharnée ; tous les combattants étaient couverts de sang, et beaucoup avaient encore leur arme au poing alors qu'ils étaient depuis longtemps atteints d'un coup mortel. C'était un fouillis d'hommes et de chevaux qui échappe à toute description. Les plus sinistres cris de mort, les plaintes les plus déchirantes, se confondaient en une seule clameur lugubre et formidable, qui attisait davantage encore la rage dans les cœurs. Les cavaliers français ne pouvaient plus se mouvoir ; car, de toutes parts, on les refoulait sur ceux qui les suivaient, tandis que les haches et les épées faisaient, dans leurs premiers rangs, leur œuvre horrible.

Le chevalier à l'armure dorée s'était frayé, grâce à sa formidable hache d'armes, un passage à travers l'ennemi, et s'était rapproché de l'oriflamme de France ; Guy et Arnould d'Audenaerde l'avaient suivi avec quelques-uns des Flamands les plus intrépides. Il chercha, mais en vain, à découvrir, aux alentours de la bannière, le panache vert d'Adolphe de Nieuw-

land ; mais il crut, un instant après, le reconnaître un peu plus loin au milieu des Flamands. Les quarante chevaliers d'élite, qui se tenaient encore autour de l'étendard, s'élancèrent comme de vrais héros sur le chevalier à l'armure dorée ; mais il fit tournoyer sa masse d'armes avec une telle habileté, qu'aucune épée ne pouvait l'atteindre. Du premier coup, il fracassa le crâne du sire Alain de Bretagne ; du second, il brisa la cuirasse de Richard de Falais et lui fit sortir les côtes du flanc. Pendant ce temps, les autres Flamands combattaient avec un égal courage ; Arnould d'Audenaerde recevait une blessure à la tête, et plus de vingt de ses hommes tombaient sous les coup des Français.

Le chevalier à l'armure dorée terrassait tous ceux qui se trouvaient à sa portée ; déjà Jean d'Emmery, Arnould de Vahain et Hugues de Viane gisaient à ses pieds. L'œil ne pouvait suivre sa hache d'armes, tant elle s'abattait rapidement d'un ennemi sur l'autre. Celui qui portait l'oriflamme reconnut bientôt qu'il lui serait impossible de la garder en cet endroit et s'enfuit plus loin ; mais, à cette vue, le chevalier à l'armure dorée écarta violemment de son chemin trois ou quatre ennemis et poursuivit le porte-étendard jusqu'au milieu des rangs français, à une grande distance du lieu où la lutte était engagée : il l'atteignit et combattit si longtemps et si bien qu'il finit par s'emparer de l'oriflamme. Toute une troupe de cavaliers s'élança sur lui pour la lui reprendre ; mais le che-

valier la plaça dans l'étrier comme une lance, et fit mordre la poussière à un grand nombre de ses adversaires, tout en reculant à travers les rangs de l'ennemi. Il se retrouva enfin au milieu de l'armée flamande, et, élevant dans les airs l'étendard conquis, il s'écria :

— Flandre au Lion ! A nous la victoire.

D'enthousiastes acclamations répondirent à ce cri, et tous les bras agitèrent leurs armes dans les airs, en signe d'allégresse ; le courage des Flamands grandit encore à la vue du trophée conquis.

Guy de Saint-Pol se trouvait encore près du Gottelberg avec environ dix mille hommes d'infanterie et un corps considérable de cavalerie. Déjà il avait fait emballer tous les objets les plus précieux qui se trouvaient au camp, et il songeait à sauver ses hommes par la fuite ; mais Pierre Lebrun, un des chevaliers qui avaient combattu autour de l'oriflamme et qui s'était éloigné du champ de bataille pour se remettre d'un étourdissement, Pierre Lebrun, s'apercevant des intentions de Guy, courut à lui et s'écria :

— Oh ! messire de Saint-Pol, osez-vous bien agir ainsi ? Comme un lâche, laisseriez-vous sans vengeance la mort de monseigneur d'Artois et de tous nos frères ? Oh ! je vous en supplie, pour l'honneur de la France, ne le faites point. Mourons plutôt pour échapper à la honte de la défaite. Conduisez vos hommes en avant ; peut-être avec

ces troupes fraîches nous ramènerez-vous la victoire.

Guy de Saint-Pol ne voulut pas entendre parler de combattre, la peur s'étant emparée de lui. Il répondit :

— Messire Lebrun, je sais ce que j'ai à faire. Je ne laisserai pas tomber le bagage de l'armée entre les mains de l'ennemi ; mieux vaut que je ramène en France les hommes qui nous restent que de les exposer à une mort certaine et inutile.

— Et abandonnerez-vous, en les livrant à l'ennemi, ceux qui ont encore le glaive au poing ? Oh ! c'est là une traîtreuse conduite ! Si je survis à aujourd'hui, je vous accuserai devant le roi de lâche félonie.

— La prudence m'ordonne la retraite, messire Lebrun. Je partirai, quoi que vous puissiez dire, car vos conseils sont inspirés par une exaltation qui vous aveugle ; vous êtes trop irrité.

— Et vous avez trop peur ! Mais qu'il en soit ainsi puisque vous le voulez : pour vous montrer néanmoins que j'agis avec plus de prudence que vous, je vais marcher en avant avec un détachement pour couvrir la retraite et la faciliter. Partez, je retiendrai l'ennemi (1).

(1) En apprenant la mort du comte d'Artois, les chevaliers français voulurent le venger ou ne pas lui survivre ; ils recommencèrent la lutte avec un nouvel acharnement. L'un d'eux, nommé Pierre Lebrun, s'efforça de faire marcher au combat Guy de Saint-Pol qui commandait l'arrière-garde, mais ce fut en vain qu'il lui reprocha sa lâcheté. (*Voisin*.)

Il prit un corps de deux mille fantassins et les mena vers le champ de bataille. Sur ces entrefaitels, le nombre des Français engagés dans la lutte était tellement diminué, qu'il y avait de nombreux vides dans leur ligne de bataille, ce qui permit aux Flamands de les assaillir à la fois par devant et par derrière.

Le chevalier à l'armure dorée qui, grâce à sa propre taille et à la haute stature de son cheval, pouvait embrasser du regard tout le champ de bataille, remarqua le mouvement de Lebrun et comprit son intention. Il était évident pour lui que Saint-Po voulait s'échapper avec le bagage de l'armée ; il s'approcha du comte Guy et lui fit connaître le dessein de l'ennemi. Quelques chevaliers furent envoyés sur-le-champ pour porter des ordres aux chefs des divers corps. Peu d'instants après, plusieurs d'entre ceux-ci se mirent en mouvement et se déployèrent dans toutes les directions. Messire Jean Borlunt se rapprocha avec ses Gantois des murs de la ville et attaqua Lebrun en flanc ; les bouchers, commandés par leur doyen Breydel, tournèrent le château de edermorschere et assaillirent par devant et par derrière le camp français.

Les troupes de Saint-Pol ne s'attendaient pas à cette agression ; elles étaient occupées à rassembler à la hâte les objets les plus précieux, quand apparut tout à coup sur leur tête la hache des bouchers, compagne de la mort. Les clameurs terribles des Fla-

mands les épouvantèrent tellement qu'ils prirent la fuite en désordre de tous côtés : les bouchers en faisaient un horrible massacre. Guy de Saint-Pol, monté sur un bon cheval, échappa à ce danger de mort et s'enfuit précipitamment sans plus s'inquiéter de ses hommes. Le camp fut bientôt balayé ; quelques heures après, il n'y restait plus un seul Français vivant.

Ce fut ainsi que les Flamands conquirent les précieux vases d'or et d'argent et d'innombrables trésors que l'ennemi avait apportés avec lui.

Sur le champ de bataille la lutte n'était pas encore terminée : un millier de cavaliers environ, massés en un seul groupe, se défendaient encore et combattaient comme des lions, bien qu'ils fussent couverts de blessures ; parmi eux se trouvaient plus de cent nobles chevaliers qui ne voulaient pas survivre à cette défaite et frappaient d'estoc et de taille avec une rage aveugle dans les rangs des Flamands. Peu à peu ils furent refoulés sous les murs de la ville, à l'endroit dit *Bittermeersch*. Là, leurs chevaux tombèrent à la renverse dans le *Rondnitbeek* ou s'enfoncèrent dans la vase sur les bords de ce ruisseau ; les chevaliers, mis ainsi hors d'état de se servir de leurs montures, mirent pied à terre l'un après l'autre, et, s'étant reformés en cercle, combattirent à pied et tuèrent un grand nombre de Flamands, tandis qu'un plus grand nombre encore des leurs tombaient dans la fange. Le *Bittermeersch* n'était plus qu'une mare de sang

où disparaissaient les pieds des combattants. Morts, mourants et blessés gisaient pêle-mêle au milieu des casques brisés, des tronçons d'épée, des cuirasses entamées.

Quelques *léliards*, parmi lesquels se trouvaient Jean de Gistel et un certain nombre de Brabançons, voyant qu'il n'y avait plus de salut possible, accoururent au milieu des Flamands en criant :

— Flandre au Lion ! Vive la Flandre !

Ils croyaient se sauver par cette manœuvre, mais un tisserand s'élança sur-le-champ vers Jean de Gistel et lui assena sur la tête un coup si terrible qu'il lui brisa le crâne ; le tisserand murmura d'une voix sourde :

— Mon père te l'a dit, traître, que tu ne mourrais pas dans ton lit.

Les autres furent trahis par leurs armures, et mis à mort comme gens qui avaient renié leur pays.

Guy eut compassion des chevaliers qui restaient encore debout et se défendaient si courageusement ; il leur cria qu'ils eussent à se rendre à lui, déclarant qu'ils auraient la vie sauve. Convaincus que le plus intrépide courage ne leur pouvait servir désormais, ils se rendirent et furent désarmés ; Jean Borlunt fut chargé de leur garde.

Le principal de ces nobles prisonniers de guerre, dont le nombre s'élevait à près de soixante, était Thibaut II, jadis duc de Lorraine ; les autres étaient tous de noble souche et renommés comme braves guerriers.

Il n'y avait plus un ennemi à combattre sur le champ de bataille; mais ont voyait, dans toutes les directions, les fuyards s'éloigner en grande hâte pour échapper au danger. Les Flamands tout surpris de n'avoir plus à lutter et tout emportés encore par l'ardeur du combat, s'élançaient en troupes, à travers champ, à la poursuite des fugitifs ; près de l'hôpital de Sainte-Madeleine, ils atteignirent un détachement d'hommes de Saint-Pol et les tuèrent tous ; un peu plus loin ils trouvèrent messire Guillaume de Mosschere, le *lèliard* qui avait échappé au combat avec quelques autres. En se voyant cerné, il demanda grâce, et promit de servir désormais Robert de Béthune en fidèle sujet ; mais on ne l'écouta pas, et la hache des bouchers lui ôta la parole avec la vie.

Cette poursuite dura toute la journée et ne s'arrêta que lorsqu'il ne se trouva plus nulle part un seul ennemi.

XXIV

O mon Dieu! dans quel état elle le retrouve! *Texte sacré.*

Bien qu'une grande partie de l'armée flamande poursuivît l'ennemi à travers champs, des troupes régulières occupaient encore le champ de bataille. Jean Borlunt y avait fait rester ses hommes pour garder le terrain où la lutte avait eu lieu, jusqu'au lendemain, selon les usages de la guerre; un petit nombre d'entre eux seulement, emportés par un excès d'ardeur, avaient méconnu cet ordre; le corps que commandait Borlunt comptait encore trois mille Gantois; il y avait aussi beaucoup d'hommes qui, épuisés par la fatigue ou par les blessures qu'ils avaient reçues, ne pouvaient poursuivre l'ennemi, et étaient demeurés, par conséquent, sur le champ de bataille; maintenant que le triomphe était remporté, les Flamands, défenseurs victorieux de leur patrie, s'écrièrent avec enthousiasme :

— Flandre aux Lion! Victoire! victoire!

Et, du haut des remparts, les Yprois et les Cour-

traisiens répondaient par des acclamations plus énergiques encore. Eux aussi pouvaient crier victoire; car, pendant que les deux armées luttaient dans la plaine de Groningue, le châtelain de Lens était tombé de la citadelle sur la ville avec une centaine de ses hommes, et peut-être eussent-ils réduit Courtray en cendres, mais les Yprois combattirent les Français avec tant d'intrépidité, que l'ennemi fut forcé de regagner en désordre la citadelle. Messire de Lens, en faisant le compte de ses hommes, constata que la dixième partie seulement avait échappé à la fureur des habitants de la ville.

La plupart des chefs et des nobles s'étaient rendus au camp et s'étaient groupés autour du chevalier à l'armure dorée : ils exprimaient à celui-ci toute leur reconnaissance; mais lui, craignant de se faire connaître, ne leur répondait point. Le comte Guy, qui se trouvait à côté de lui, se tourna vers les autres chevaliers et leur dit :

— Messires, le chevalier qui a si miraculeusement sauvé et nous tous et le pays de Flandre, est un croisé qui désire ne pas être connu. Le plus noble fils de la Flandre porte son nom.

Les chevaliers se turent, mais cherchèrent, chacun à part soi, à deviner quel était l'homme qui était à la fois de si noble race, si brave et si fort. Ceux qui avaient assisté à la rencontre dans le bois de Dales savaient depuis longtemps qui c'était, mais ils n'osaient se prononcer, parcequ'ils avaient solennelle-

ment promis de garder le secret. Parmi les autres il y en avait un grand nombre qui ne doutaient pas que ce ne fût le comte de Flandre; mais il suffit que Guy eût exprimé le désir du chevalier inconnu pour qu'ils regardassent le silence comme un devoir.

Après que Robert se fût entretenu pendant quelque temps à voix basse avec Guy, il promena son regard sur tous les détachements présents. Après avoir inspecté de l'œil tout le champ de bataille, il se rapprocha de Guy et lui dit :

— Je n'aperçois pas Adolphe de Nieuwland ; je frémis d'inquiétude. Mon jeune ami serait-il tombé sous les coups de l'ennemi ? Oh ! ce serait pour moi une mortelle tristesse. Et ma pauvre Mathilde, comme elle pleurerait son frère bien-aimé !

— Il n'est pas mort, Robert ; il me semble avoir vu tout à l'heure ondoyer son panache au milieu des arbres du Neerlanderbosck. Il poursuit sans doute nos derniers ennemis ; vous avez vu avec quel irrésistible élan il s'est précipité au milieu des Français. Ne craignez rien, Dieu n'aura pas permis qu'il meure.

— Oh ! Guy, puisses-tu dire la vérité ! Mon cœur se brise à l'idée que ma pauvre fille, dans un si beau jour, ne pourrait se réjouir. Je t'en prie, mon frère, envoie sur le champ de bataille les hommes de messire Berlunt, et qu'on recherche si l'on ne trouve pas le corps d'Adolphe. Je vais consoler ma chère Mathilde avec l'espoir que la présence de son

père lui donnera au moins un instant de bonheur.

Il salua de la main les chevaliers présents et s'élança au galop dans la direction de l'abbaye de Groningue. Guy donna ordre à Jean Borlunt d'envoyer ses hommes sur le champ de bataille pour retirer les blessés d'entre les cadavres et rapporter au camp les chevaliers morts.

En arrivant sur le lieu de la lutte, les Gantois s'arrêtèrent tout à coup, comme pétrifiés par l'affreux spectacle qui frappait leurs yeux. Maintenant que l'ardent emportement du combat s'était dissipé, leur regard se promenait avec horreur sur cette vaste plaine baignée de sang, où gisaient pêle-mêle les cadavres, les chevaux abattus, les étendards abandonnés et les membres épars de plusieurs milliers d'hommes. Dans le lointain, on voyait cà et là un mourant élever le bras en signe de prière et de supplication. Un bruit sourd et lugubre, cent fois plus sinistre que le plus sinistre silence, planait sur ces corps amoncelés. C'était la voix des blessés qui disaient :

— A boire, à boire... pour l'amour de Dieu, à boire !

Le soleil incendiait de ses ardents rayons leurs muscles dénudés et les soumettait aux tortures d'une soif insupportable ; leurs lèvres se collaient l'une à l'autre, et c'était avec peine qu'ils pouvaient jeter un cri de détresse et d'agonie. De noirs corbeaux obscurcissaient l'air comme une nuée d'orage ; les

croassements funèbres de ces avides oiseaux de proie planaient sur le champ de bataille et remplissaient d'effroi le cœur de ceux qui avaient encore un souffle de vie. Bientôt les corbeaux s'abattirent sur les cadavres et déchirèrent de leurs serres les muscles encore palpitants. Les blessés luttaient avec désespoir contre ces horribles ennemis et frémissaient de terreur à la pensée que leur chair allait leur servir de pâture ; pour eux pas de tombe, pour eux pas de lieu de repos après la mort, pour eux pas de terre bénite où ils pussent dormir jusqu'au jour du dernier jugement !

Quelle affreuse perspective ! quelle horrible pensée !

D'innombrables chiens affamés étaient accourus de la ville, attirés par l'odeur du sang ; ils couraient d'un cadavre à l'autre et s'appelaient par de longs hurlements, si lugubres, qu'on eût dit que l'enfer avait envoyé tous les démons pour célébrer la venue d'un si grand nombre d'âmes. Cependant ces animaux ne touchaient pas aux corps ; ils semblaient, au contraire, se lamenter tristement sur la dépouille des morts. Bien qu'ils léchassent çà et là le sang humain avec le sang des chevaux, ils combattaient les corbeaux avec acharnement et préservèrent ainsi maints cadavres de leurs serres immondes. A tous ces bruits sinistres se mêlaient le sourd hennissement ou plutôt les gémissements des chevaux expirants et les acclamations victorieuses des hommes

rentrés dans la ville. Oh! oui, affreuse était la vue de tant de braves qui, la pâleur de la mort sur les traits, s'étaient endormis de l'éternel sommeil (1)!

(1) Voici les noms des pricipaux chevaliers qui périrent dans les rangs français: nous empruntons cette liste au travail souvent cité de M. Voisin:

Jean, comte de Tancarville; Jean de Ponthieu, comte d'Aumale; Jacques de Châtillon, seigneur de Leuse et gouverneur du pays de Flandre pour le roi de France; Hugues de Bruynen, comte de la Marche et d'Angoulême; Angelin, comte de Vimeu ou Vimy; Louis de Forest, seigneur de Beaujeu et de Dombes; le comte de Soissons; le comte d'Abbeville; le comte de Foix; Alain de Bretagne; Jean Ier, vidame de Chartres; Froald, châtelain de Douai; Jean IV, châtelain de Lille; Henri, sire de Ligny; Renaud Ier, sire de Longueval; le sire d'Aspremont; le sire de Fresne; Raoul, seigneur de Trèves; le sire de Frennes; Beaudoin d'Hénin, sire de Boussu; Jean, sire de Créqui; Raoul IV, dit le Flamand, sire de Cany; le sire de Bréauté; Farald de Reims; Jean Bruslé; Jean, surnommé *Sans-Merci*, fils de Jean, comte de Hollande et de Hainaut; Godefroi de Brabant, oncle du duc de Brabant, et son fils Jean, sire de Vierson et châtelain de Tournay; Arnould IV, sire de Wesemael, maréchal de Brabant; Henri, sire de Bautersem; Arnould, sire de Wahain et son fils Laurent; Hugues de Vianen; Gheldof de Wynghene; Arnould d'Eyckhoven et son fils Jean; Henri de Wilre; Guillaume de Redinghen; Arnould de Hofstade et ses trois neveux; Guillaume, sire de Graenendonck; Baldard de Parvisien; Jean de Kerly; Baldard de Péruwelz; Fernand d'Araing; Boudard de Pernes; Hercule sire de Bailleul, dix-huit chevaliers qui périrent avec un grand nombre de Brabançons autour de la tente de Godefroi de Brabant; Egide, sire d'Antoing; Richard, sire de Falais; Michel, sire de Harnes; Albert, sire de Langendaele; les sires de Quesnoy, de Salines, de Rutsefort, de Marlois, de Flines, de Malgy, d'Alengeac, de Béthysy et de Croy; Gilles, sire d'Alengy; Robert, sire de Montfort; Raoul, sire de Nortfort;

A mesure que les Gantois se répandaient sur le champ de bataille, les corbeaux s'envolaient devant eux et allaient s'abattre plus loin sur une nouvelle proie. On rechercha tous ceux dont le cœur battait encore et on les transporta au camp pour les rappeler à la vie. Une troupe nombreuse était allée puiser, dans toutes sortes de vases, de l'eau fraîche du ruisseau de Gavres pour soulager ceux qui étaient encore en vie. C'était un spectacle émouvant à voir que l'avidité avec laquelle les blessés buvaient cette eau rafraîchissante et la reconnaissance avec laquelle ils la recevaient, les larmes aux yeux, des mains de leurs frères ou de leurs ennemis (1). Quand on était occupé de l'un d'eux, des bras suppliants se levaient dans le voisinage, et nombre de voix faibles disaient :

— Oh ! soulagez-moi aussi ; donnez-moi une seule goutte d'eau. Au nom de la passion de notre Sauveur, frères, rafraîchissez mes lèvres et délivrez-moi de la mort...

Les Gantois avaient reçu l'ordre de transporter au camp tous les chevaliers flamands qu'ils trouveraient morts ou vivants ; déjà ils avaient examiné près de la moitié des cadavres et exploré une grande

Jean Cruke ; Jean, sire d'Emmery, chambellan du roi ; les comtes d'Angers, de Champagne, de Dreux, de Trappe, d'Auge, de Los, de Vendôme, de Bourbon, de Tweessen et d'Etampes ; le comte de Bar et ses trois frères ; le comte d'Albe et ses trois frères ; le duc de Berri, le prince de Chimpy.

(1) Voir *van Velthem. Spiegel Historiael.*

partie du champ de bataille ; déjà on avait emporté les corps des nobles seigneurs Salomon de Severcote, Philippe de Hofstade, Eustache Sporkyn, Jean de Severen, Pierre de Bruges, et l'on était occupé à ôter la cuirasse de Jean, sire de Machelen, qui n'était que blessé. On approchait de l'endroit où la lutte avait été le plus opiniâtre, car d'énormes monceaux de cadavres sanglants entouraient de toutes parts les explorateurs. Pendant qu'on était en train de soulager le sire de Machelen, un soupir étouffé, qui semblait sortir de terre, se fit entendre tout à coup ; tous prêtèrent l'oreille, mais sans rien découvrir ; pas un des corps qui gisaient sur le sol ne donnait le moindre signe de vie. En déplaçant les cadavres pour rechercher celui qui venait de se plaindre, les Gantois entendirent un nouveau gémissement et s'aperçurent qu'il sortait d'un amas de chevaux abattus qui se trouvaient un peu plus loin. Tous se mirent à l'œuvre sur-le-champ, et, après de longs efforts, traînèrent les cadavres de chevaux sur le côté, et découvrirent le chevalier mourant.

Il était étendu sur le dos ; le sang découlait sous lui comme une source et se dirigeait, en serpentant, vers le ruisseau de Groningue. Des bras et des jambes mutilés étaient semés autour de lui ; sa cuirasse avait été aplatie sous le poids d'un cheval ; de la main droite il tenait encore son épée, et, de la main gauche, un voile vert ; ses joues étaient pâles et blêmes et

portaient tous les signes d'une mort prochaine. Il jeta un regard égaré sur ceux qui venaient le délivrer ; ses paupières affaiblies n'avaient plus la force de garantir ses yeux obscurcis contre les brûlants rayons du soleil. Jean Borlunt reconnut l'infortuné Adolphe de Nieuwland.

On se hâta de détacher les courroies de sa cuirasse ; on souleva sa tête de la fange et l'on humecta ses lèvres d'une eau bienfaisante. Sa voix mourante murmura quelques paroles inintelligibles et ses yeux se fermèrent tout à fait, comme si l'âme s'était envolée.

L'air et l'eau fraîche l'avaient fortement saisi et il resta évanoui pendant quelques instants ; quand il revint à lui, toujours faible et abattu, il prit la main de messire Borlunt, et dit d'une voix si lente qu'il y avait une pause entre chaque parole :

— Je meurs, vous le voyez, messire Jean, mon âme ne restera plus longtemps sur la terre ; mais, ne pleurez pas sur moi. Je meurs content, la patrie est vengée.

Sa respiration était trop brève pour qu'il pût parler davantage ; sa tête s'affaissa sur le bras de Jean Borlunt, et il porta lentement le voile vert à ses lèvres. Dans cette attitude, il perdit tout sentiment et resta immobile comme un cadavre sur le sein de Jean Borlunt. Cependant son cœur continuait de battre et la chaleur de la vie n'abandonnait pas son sein. Le chevalier gantois gardait encore quelque espoir, et

il fit transporter le blessé au camp, avec toutes les précautions possibles.

Mathilde s'était retirée, avant la bataille avec la sœur d'Adolphe, dans une cellule de l'abbaye de Groningue. Il n'y avait assurément personne en ce moment dans toute la Flandre qui fût en proie à une plus douloureuse et plus poignante anxiété; tous ses proches et son bien-aimé Adolphe étaient engagés dans la lutte. De cette lutte, entamée par les Flamands contre des forces bien supérieures aux leurs, dépendait la liberté de son père; cette bataille devait relever le trône de Flandre ou le briser pour jamais. Si les Français remportaient la victoire, elle prévoyait la mort de tous ceux qui lui étaient chers, et pour elle le sort le plus affreux!

Dès que la trompette fit retentir le champ de bataille de sons belliqueux, les deux jeunes filles frissonnèrent et pâlirent, comme si un coup mortel les eût frappées en même temps. En ce moment terrible et solennel, il était difficile qu'elles exprimassent les foudroyantes émotions qui torturaient leur âme; chaque parole échangée ajoutait à leurs appréhensions; aussi étaient-elles tombées, d'un même mouvement, à genoux sur le prie-Dieu. Leurs têtes s'affaissèrent pesamment sur le pupitre, et des larmes silencieuses baignèrent leurs joues. Elles étaient là, priant avec une indicible ferveur, et immobiles

comme si elles eussent été plongées dans un profond sommeil ; de temps en temps seulement, quand le bruit de la bataille s'élevait davantage, un soupir étouffé s'échappait de leur sein, et Marie disait en gémissant :

— Dieu tout-puissant, Dieu des armées, ayez pitié de nous ! Aidez-nous dans notre détresse, Seigneur !

Et la douce voix de Mathilde répondait :

— O doux Jésus, notre Sauveur, préservez-le, et ne l'appelez pas à vous, Dieu de miséricorde !

— Sainte Mère de Dieu, priez pour nous !

— O Mère du Christ, consolatrice des affligés, priez pour lui !

Et le tumulte grandissant de la bataille retentissait plus sinistre dans leur cœur, et leurs mains tremblaient d'épouvante comme les feuilles vacillantes du peuplier ; leur front se courbait plus profondément, des larmes plus abondantes inondaient leurs yeux, et leur prière redevenait indistincte et inintelligible.

La bataille dura longtemps : l'affreux tumulte des troupes qui s'entre-choquaient monta longtemps jusqu'à l'abbaye de Groningue ; mais la prière des jeunes filles dura plus longtemps encore, car le chevalier à l'armure dorée frappait à la porte du couvent, qu'elles n'étaient pas encore relevées du prie-Dieu. Des pas d'homme, qui retentirent dans le corridor sur lequel s'ouvrait la cellule, leur firent tourner la

tête; elles regardèrent fixement la porte et tressaillirent toutes deux d'un doux pressentiment.

—Adolphe revient ! dit Marie, oh ! notre prière est exaucée !

Mathilde écouta plus attentivement, et dit, avec abattement :

— Non, non, ce n'est pas lui, son pas n'est pas aussi pesant. Oh ! Marie, c'est peut-être un messager de malheur !

En ce moment, la porte de la cellule cria sur ses gonds; une religieuse l'ouvrit et laissa entrer le chevalier à l'armure dorée.

Mathilde, à sa vue, frémit de tout son corps, son regard s'attacha avec hésitation sur celui qui apparaissait devant elle, et ses bras s'ouvrirent pour le recevoir; il lui semblait qu'une mensongère illusion la trompait, mais cette émotion fut plus rapide que l'éclair. Elle s'élança impétueusement en avant et se jeta en poussant un cri de joie sur le sein du chevalier :

— Mon père, s'écria-t-elle, mon père bien-aimé, je vous revois libre, délivré de vos chaînes ! Laissez-moi vous presser dans mes bras ! O mon Dieu, que vous êtes bon !

Robert de Béthune embrassa sa fille avec transport; il l'étreignit sur sa poitrine jusqu'à ce que l'élan de leurs cœurs fût un peu calmé, et il déposa alors son casque et ses gantelets sur le prie-Dieu. Accablé de lassitude, il attira à lui un siége et s'y

affaissa. La douce Mathilde enlaça son cou de ses deux bras ; puis elle contempla, avec un respect mêlé d'admiration, l'homme dont les traits produisaient sur elle un effet aussi salutaire que la vue de la Divinité, l'homme dont le noble sang coulait aussi dans ses veines, à elle, et qui l'aimait avec tant de tendresse. Elle écoutait, le sein palpitant, les douces paroles que cette voix aimée envoyait à son oreille :

—Mathilde, dit-il, ma fille bien-aimée, le Seigneur nous a longtemps éprouvés ; mais maintenant toutes nos souffrances touchent à leur fin : la Flandre est libre, la patrie est vengée, notre vieux Lion à mis en pièces les fleurs de lis. Ne crains plus rien, tous nos ennemis sont abattus ; les cruels soudards que Jeanne de Navarre avait envoyés contre nous sont morts.

La jeune fille recueillait avec une anxieuse avidité les paroles qui sortaient des lèvres de son père, elle le regardait fixement dans les yeux et souriait avec une étrange expression. La joie la transportait tellement qu'elle restait immobile et comme privée de sentiment. Après quelques instants, elle s'aperçut que son père ne parlait plus, et s'écria :

— O mon Dieu, la patrie est libre ! Les étrangers sont vaincus ! Et vous, mon père, vous me revenez ! Oh ! nous allons retourner dans notre beau Wynendael ; le chagrin n'attristera plus vos vieux jours, et quelle vie bonne et heureuse je vais passer auprès de vous, dans vos bras ! C'est un bonheur que je ne

pouvais espérer; je n'osais en demander autant à Dieu dans mes prières !

— Écoute-moi, mon enfant, et ne t'afflige pas, je t'en prie, de ce que je vais te dire : je dois, dès aujourd'hui, te quitter de nouveau. Le généreux guerrier qui, cette fois encore, m'a rendu à la liberté a reçu ma parole d'honneur que je regagnerais ma prison, dès que la bataille serait terminée.

La jeune fille pencha la tête sur la poitrine et, d'une voix pleine d'une profonde tristesse :

— Ils vous feront mourir, ô mon malheureux père !

— Ne t'alarme donc pas ainsi, Mathilde, reprit Robert; mon frère Guy a fait prisonniers soixante chevaliers français de noble race; on fera savoir à Philippe le Bel que leur vie répond de la mienne, et il est impossible qu'il sacrifie au désir de se venger les seuls braves qui aient échappé à la mort. Je n'ai plus rien à craindre, la Flandre est plus forte que la France; je t'en prie donc, ne pleure pas. Réjouis-toi, au contraire, car le plus bel avenir nous attend; je ferai restaurer le château de Wynendael qui nous recevra tous comme autrefois... Alors nous reprendrons les chasses au faucon... Comprends-tu combien nous serons heureux?...

Un sourire d'inexprimable bonheur et le plus doux baiser furent la réponse de Mathilde. Mais, tout à coup, il sembla qu'une pensée douloureuse s'emparait de son âme; sa physionomie prit une expression

de tristesse et elle baissa silencieusement les yeux comme si elle eût été confuse.

Robert arrêta sur sa fille un regard scrutateur et lui dit :

— Mathilde, mon enfant, pourquoi tes traits s'assombrissent-ils tout d'un coup ?

La jeune fille releva la tête à demi, et dit, d'une voix hésitante :

— Mais, mon père, vous ne me parlez point d'Adolphe. Pourquoi n'est-il pas venu avec vous ?

Il se passa un instant avant que Robert répondît à cette question. Il crut avoir découvert chez Mathilde un tendre sentiment dont elle-même peut-être ne s'était pas encore rendu compte. Ce fut avec intention qu'il parla en ces termes :

— Adolphe poursuit sans doute les ennemis dispersés dans la campagne. Je puis te dire, Mathilde, que notre jeune ami est le plus brave et le plus généreux chevalier que je connaisse. Jamais je ne vis conduite aussi héroïque ! Deux fois il a sauvé la vie à ton oncle Guy. Jusque sous l'oriflamme de France, les ennemis tombaient en foule sous son épée ; chacun vante sa bravoure et lui attribue une grande part dans la glorieuse délivrance de la Flandre.

En prononçant ces mots, Robert, l'œil fixe sur sa fille, suivait sur son visage le reflet de ses émotions. Il vit s'y peindre tour à tour la joie et l'orgueil, et ne douta plus que son pressentiment ne fût fondé.

Marie, debout devant Robert écoutait avec ravissement les éloges donnés à son frère.

Pendant que Mathilde contemplait son père avec une sorte d'extase, on entendit soudain un bruit de voix confuses à la porte extérieure de l'abbaye. Cela ne dura que peu d'instants et tout redevint silencieux comme auparavant. Bientôt la porte de la cellule s'ouvrit, et Guy, frère de Robert, entra d'un pas lent et l'abattement peint sur les traits; il s'approcha du comte et dit :

— Un grand malheur, mon frère, nous frappe aujourd'hui dans un homme qui nous est cher à tous : les Gantois l'ont trouvé au milieu des morts sur le champ de bataille, et viennent de le transporter ici. Son âme flotte sur ses lèvres, et peut-être sa dernière heure est-elle proche; il demande à vous voir encore avant de quitter ce monde. Je vous en prie, mon frère, accordez-lui cette dernière faveur.

Il se tourna vers la sœur d'Adolphe et ajouta :

— Il vous demande aussi, noble demoiselle.

Un cri de douleur s'échappa du sein des deux jeunes filles. Mathilde tomba dans les bras de son père, sans sentiment et comme frappée de mort; Marie, sans vouloir entendre un mot de plus, s'élança vers la porte en poussant une exclamation déchirante et quitta la chambre. Deux religieuses accoururent à ces cris de détresse et reçurent Mathilde inanimée des bras du chevalier. Celui-ci donna encore un baiser à sa fille et se disposa à aller voir

Adolphe mourant, mais la jeune comtesse, qui ouvrait les yeux en ce moment, comprit son intention. s'arracha des mains des religieuses et, s'attachant à Robert, elle s'écria :

— Laissez-moi vous accompagner, mon père! Permettez qu'il me revoie une fois encore. Malheureuse que je suis! quel glaive de douleur perce mon cœur! Mon père, je succombe avec lui; je sens déjà la mort en moi, je veux le voir; hâtez-vous, venez, venez vite!... Il se meurt... lui... Adolphe!

Robert jeta sur sa fille un regard de compassion. Il ne lui restait plus de doute sur le sentiment secret qui s'était lentement enraciné dans le cœur de sa fille. Cette certitude n'éveilla en lui ni déplaisir ni colère. Dans l'impossibilité de consoler sa fille par des paroles, il la pressa avec effusion sur son sein; mais Mathilde se dégagea bientôt de cette tendre étreinte; elle attira Robert par la main en s'écriant :

— O mon père, ayez pitié de moi! Venez, afin que j'entende une fois encore la voix de mon frère bien-aimé, et que ses yeux puissent me voir encore dans ce monde!

Elle se jeta à ses genoux et reprit, en versant un torrent de larmes :

— Je vous en supplie, ne repoussez pas ma prière; écoutez-moi, ô mon Seigneur et père!

Robert eût préféré laisser sa fille aux soins des religieuses, car il craignait, avec raison, que la vue du chevalier mourant ne lui causât une trop forte

émotion; cependant il ne put résister davantage à la pressante supplication de Mathilde, il lui prit la main et dit :

— Eh bien, ma fille, accompagne-moi et viens rendre visite à l'infortuné Adolphe. Mais, je t'en prie, cesse de m'affliger par ton désespoir; songe que Dieu nous a accordé aujourd'hui des faveurs signalées, et que ce désespoir pourrait éveiller son courroux.

Au moment où il achevait ces paroles, ils se trouvaient déjà hors de la cellule et dans le corridor.

On avait transporté Adolphe dans le grand réfectoire du couvent; un lit de plumes avait été étendu sur le parquet, et le blessé y avait été déposé avec précaution. Un prêtre très-habile dans l'art de guérir avait exploré son corps avec soin et n'y avait trouvé aucune blessure apparente. De longues lignes bleuâtres marquaient la place des coups qu'il avait reçus, et le sang figé sous la peau en maints endroit attestait de graves contusions. Immédiatement après qu'il eut été saigné, on rafraîchit son corps par de bienfaisantes ablutions et on l'oignit d'un baume fortifiant. Ces soins le réconfortèrent un peu; mais, bien que ses yeux ne fussent plus aussi ternes et aussi vitreux, il n'en semblait pas moins sur le point d'expirer. Autour du lit de mort un grand nombre de chevaliers gémissaient sur la triste situation de leur ami. Messire Jean de Renesse, Arnould d'Audenaerde et Pierre de Coninck secondaient le prêtre

médecin ; Guillaume de Juliers, Baudouin de Paperode et Jean Borlunt se tenaient à gauche, tandis que le comte Guy, Jean Breydel et les principaux chevaliers de l'armée flamande étaient debout au pied du lit, le front penché et l'œil fixé sur le blessé.

Breydel était horrible à voir : ses joues étaient labourées de sillons sanglants ; un linge, tout sanglant aussi, enveloppait la moitié de sa tête ; ses bras nus étaient tout souillés de fange et de sang, de même que ses vêtements déchirés ; sa hache émoussée était pendue à son côté. La plupart des autres chevaliers avaient aussi un membre ou l'autre enveloppé de bandages, et l'armure de tous portait les traces des coups terribles qui l'avaient frappée. Marie, en larmes, était agenouillée à côté de son frère ; elle avait saisi l'une de ses mains et la baignait de pleurs, tandis qu'Adolphe la regardait d'un œil éteint et égaré.

Dès que Robert et sa fille entrèrent dans la salle, tous les chevaliers furent saisis d'une vive émotion et d'un profond étonnement. Celui qui, à l'heure du péril, était survenu tout à coup comme un mystérieux sauveur, c'était le Lion de Flandre. Tous placèrent un genou en terre avec le plus profond respect et dirent :

— Honneur au Lion de Flandre, notre seigneur et comte !

Robert quitta sa fille, releva Jean Borlunt et le sire de Renesse et les baisa tous deux sur la joue ; il fit signe aux autres de se relever et dit :

— Mes fidèles sujets, mes amis, vous m'avez prouvé aujourd'hui ce que peut un peuple de héros. Je porte maintenant ma modeste couronne avec plus d'orgueil que Philippe le Bel celle du royaume de France; car je puis, à bon droit, m'enorgueillir de vous.

Puis, il s'approcha d'Adolphe, lui prit la main et le regarda longtemps sans parler; sous chaque paupière du Lion de Flandre brillait une larme qui grossit peu à peu et finit par tomber comme une perle sur le sol. Depuis quelque temps déjà, Mathilde était agenouillée au chevet d'Adolphe; elle avait repris des mains du jeune homme son voile vert maintenant souillé et ensanglanté, et c'était avec ce gage de son affection pour son bien-aimé qu'elle étanchait les larmes qui remplissaient ses yeux. Elle ne prononçait pas une parole, elle ne regardait même pas Adolphe; car elle avait couvert son visage de ses deux mains et sanglotait immobile et abîmée dans une profonde et inexprimable douleur.

Le prêtre, immobile aussi, considérait attentivement le chevalier blessé; on eût dit qu'un changement extraordinaire apparaissait sur les traits de celui-ci et que la vie se réveillait en lui. Et, en effet ses yeux prirent plus d'éclat et sa physionomie perdit par degrés les signes précurseurs d'une mort prochaine. Bientôt il leva vers Robert un regard affectueux et dit d'une voix lente et pénible :

— O monseigneur et comte, quelle douce conso-

lation pour moi que votre présence. Je puis mourir : la patrie est libre! Vous occuperez désormais en paix le trône de vos pères... Je quitte ce monde avec joie, maintenant que l'avenir promet un long bonheur à vous et à votre noble fille. Oh! croyez-en celui qui touche à sa dernière heure, vos infortunes étaient plus cruelles pour votre indigne serviteur que pour vous-même. Que de fois, dans le secret des nuits, j'ai baigné de pleurs ma couche, en songeant à la triste situation de la noble Mathilde, et à votre captivité!...

Il tourna légèrement la tête vers Mathilde et fit couler plus abondamment ses larmes en continuant ainsi :

— Ne pleurez pas, noble comtesse, je ne mérite pas cette affectueuse compassion. Il y a une autre vie! J'y reverrai ma bonne sœur. Restez ici-bas pour y être le soutien de la vieillesse de votre père, et songez parfois dans vos prières au frère dévoué qui est condamné à se séparer de vous...

Tout à coup il cessa de parler et promena autour de lui un regard surpris :

— Mais, mon Dieu! dit-il en fixant sur le prêtre un œil interrogateur, qu'est-ce? Je sens une nouvelle force en moi; le sang circule plus librement dans mes veines!

Mathilde se releva vivement et contempla son bien-aimé avec une douloureuse attente.

Tous les yeux se portèrent avec anxiété sur le

prêtre. Celui-ci, durant cette scène, avait attaché un œil perçant sur le blessé et avait épié toutes les émotions qui l'avaient frappé. Il prit la main d'Adolphe et consulta son pouls pendant que tous les spectateurs suivaient avec une inquiète sollicitude tous ses mouvements; ils voyaient sur les traits du prêtre que tout espoir de salut n'était pas encore perdu pour le blessé. Le prêtre poursuivait silencieusement son examen : il souleva les paupières du blessé et promena la main sur sa poitrine découverte, après quoi, il se retourna vers les chevaliers qui l'entouraient et dit, du ton de la plus profonde conviction :

— Je vous déclare, messires, que la fièvre qui devait tuer ce jeune chevalier a disparu; et il ne mourra pas.

Tous les assistants furent saisis d'une étrange émotion, et l'on eût dit que la bouche du prêtre venait de prononcer un arrêt de mort; mais, bientôt la stupéfaction, qui les avait frappés de mutisme et d'immobilité, leur permit de témoigner leur joie par la parole et par le geste.

Marie avait répondu par un grand cri à la déclaration du prêtre et avait pressé convulsivement son frère dans ses bras. Mathilde tomba à genoux, leva les mains au ciel et s'écria :

— Merci, Dieu de bonté et de miséricorde, merci de ce que vous avez exaucé la prière de votre humble servante!

Après cette courte prière, elle se releva vivement et, transportée de joie, se jeta dans les bras de son père.

— Il vivra ! il ne mourra pas ! dit-elle avec ravissement : oh ! je suis heureuse maintenant ! et, pendant un instant, elle s'appuya, épuisée par l'émotion, sur la poitrine de Robert. Mais bientôt elle revint à Adolphe et se mit à échanger avec lui de joyeuses paroles.

Ce que tous regardaient comme un miracle était une conséquence de l'état d'Adolphe. Il n'avait ni blessures apparentes, ni lésions graves, mais seulement de nombreuses meurtrissures et contusions; les cruelles souffrances que lui causaient celles-ci avaient donné naissance à une fièvre dangereuse qui devait l'emporter ; mais la présence de Mathilde avait doublé son énergie morale, dissipé cette fièvre mortelle, et, grâce à cette bienheureuse intervention, il échappait à la tombe qui déjà s'ouvrait béante devant lui.

Robert de Béthune laissa sa fille transportée de bonheur à genoux auprès d'Adolphe, et, s'approchant des chevaliers, leur parla en ces termes :

— Élite des plus nobles cœurs de la Flandre, vous avez remporté aujourd'hui une victoire dont le souvenir attestera à nos derniers neveux votre glorieuse bravoure ; vous avez montré au monde entier ce qu'il en coûte à l'étranger qui ose mettre le pied sur notre sol. L'amour de la patrie a donné à vos cœurs

héroïques une intrépidité devant laquelle tout devait céder, et vos bras, armés par une légitime vengeance, ont abattu nos tyrans. La liberté est chère au peuple qui l'a conquise au prix de son sang. Maintenant tous les princes du Midi ne pourraient faire peser un seul instant sur les Flamands le joug de l'esclavage ; car vous mourriez tous avant d'être vaincus ; mais nous n'avons plus à craindre cela. La Flandre s'est élevée aujourd'hui au-dessus de toutes les autres nations, et c'est à vous, qui avez si valeureusement combattu pour elle, que la patrie doit cette insigne gloire. Maintenant nous voulons que la paix et la tranquillité récompensent nos sujets de leur loyal et généreux dévouement ; ce sera un bonheur pour nous d'être salués par tous du nom de père, si notre affectueuse sollicitude et nos soins incessants pour le bonheur de tous peuvent nous rendre digne de ce titre si doux. Toutefois, s'il arrivait que les étrangers osassent revenir, ils retrouveraient le Lion de Flandre qui vous mènerait derechef à la bataille. Nous vous prions, messires, dès que vous serez de retour dans vos domaines, de calmer les esprits et de ramener partout la tranquillité, pour que la victoire ne soit souillée par aucun excès ; et, surtout, ne souffrez pas que le peuple entreprenne de persécuter les *léliards* ; c'est à nous qu'il appartient d'en faire justice. Nous sommes obligé de vous quitter. En notre absence, vous obéirez à notre frère Guy comme à votre seigneur et comte.

— Nous quitter ! s'écria Jean Borlunt avec incrédulité ; vous retournez en France ? Oh ! ne le faites pas, noble comte, on se vengerait sur vous de la défaite essuyée.

— Je vous le demande, messires, interrompit Robert, en est-il un seul parmi vous qui, par crainte de la mort, consentirait à manquer à son serment et à sa foi de chevalier !

Tous baissèrent la tête sans prononcer un mot ; ils comprenaient avec tristesse que rien ne pouvait retenir le comte. Celui-ci poursuivit :

— Messire de Coninck, votre haute sagesse nous a été et nous sera encore d'un grand secours ; nous vous appelons dans notre conseil et désirons que vous vous fixiez à notre cour. Messire Breydel, votre bravoure et votre dévouement méritent une haute récompense ; soyez, dès maintenant et pour toujours, le commandant supérieur de tous vos concitoyens en état de porter les armes pour notre service. De plus vous appartenez aussi désormais à notre cour, et vous pourrez y résider si cela vous convient. Et vous, Adolphe, vous, mon jeune ami, vous avez droit à une récompense plus grande encore. Tous nous avons été témoins de votre intrépide courage ; vous vous êtes montré digne du noble nom de vos pères : je n'ai pas oublié votre admirable dévouement. Je sais avec quelle sollicitude, avec quel amour vous avez protégé et consolé ma pauvre enfant dans son malheur ; je sais quel pur et ardent sentiment est

éclos et a grandi dans vos cœurs, à votre insu à tous deux. Eh bien, je veux vous égaler en générosité : que l'illustre sang des comtes de Flandre s'allie au sang de la noble famille de Nieuwland ; que notre glorieux lion brille sur votre écusson... Je vous donne pour épouse ma bien-aimée Mathilde!

Un seul cri, le nom d'Adolphe, s'échappa des lèvres de Mathilde; mais elle saisit la main du jeune chevalier, et, toute tremblante d'émotion, le regarda fixement dans les yeux ; puis elle se mit à verser des larmes plus abondantes, mais c'étaient des larmes de joie maintenant. Le jeune chevalier ne prononça pas une parole non plus ; son bonheur était trop grand pour qu'il pût l'exprimer. Seulement son regard se porta plein d'amour sur Mathilde, plein de reconnaissance sur Robert, et s'éleva ensuite plein de gratitude vers le ciel.

Depuis quelques instants un grand tumulte se faisait entendre à la porte extérieure de l'abbaye. On eût dit la voix confuse et puissante d'une émeute populaire. Ce tumulte grandissait de plus en plus et était dominé, par intervalles, par de joyeuses acclamations. Une religieuse vint annoncer qu'une foule considérable se trouvait rassemblée devant la porte du monastère, et que cette foule demandait à grands cris à voir le chevalier à l'armure dorée. Lorsque la porte de la salle fut ouverte, le chevalier put entendre distinctement.

— Flandre au Lion ! Vive notre libérateur ! Noël ! Noël !

Robert se tourna vers la religieuse et dit :

— Allez leur dire que, dans peu d'instants, le chevalier qu'ils appellent sera au milieu d'eux.

Puis il s'approcha d'Adolphe, lui prit la main et dit :

— Adolphe de Nieuwland, ma bien-aimée Mathilde va devenir votre compagne; que la bénédiction du Tout-Puissant descende sur vous et puisse-t-il donner à vos enfants l'héroïque bravoure de leur père et les vertus de leur mère. Vous méritiez davantage; mais il n'est pas en mon pouvoir de vous faire un don plus précieux que la fille qui devait être la consolation et le soutien de ma vieillesse.

Tandis qu'Adolphe se répandait en protestations de gratitude, Robert alla vivement au comte Guy.

— Mon frère bien-aimé, dit-il, je désire que cette union soit célébrée avec splendeur le plus tôt possible, et qu'elle soit consacrée par la sainte et solennelle intervention de la religion. Messires, je vous quitte avec l'espoir de pouvoir bientôt, librement et sans entraves, travailler au bonheur de mes fidèles sujets.

A ces mots, il revint auprès d'Adolphe, lui donna un baiser et dit :

— Adieu mon fils !

Puis il pressa Mathilde sur son sein :

— Adieu, ma bien-aimée Mathilde, dit-il. No

pleure plus sur mon sort; je suis heureux maintenant que la patrie est vengée. Je serai bientôt de retour.

Il embrassa encore son frère Guy, Guillaume de Juliers et quelques autres chevaliers qui étaient ses amis ; il serra la main de tous et s'écria en s'éloignant :

— Adieu, vous tous, nobles fils de la Flandre ; adieu, mes fidèles frères d'armes !

Il revêtit son armure et monta à cheval dans la cour ; puis il abaissa la visière de son casque et franchit la porte de l'abbaye. Il y trouva une foule immense qui, dès qu'il apparut, s'entr'ouvrit pour lui livrer passage en le saluant d'unanimes et enthousiastes acclamations :

— Noël ! vive le chevalier doré ! vive notre sauveur !

Ces cris furent répétés cent fois avec le même élan. Le peuple agitait les mains en l'air en signe de joie, et ramassait, comme une relique, la terre qu'avait foulée le pas de son cheval. Dans leur crédulité, ces gens naïfs croyaient voir saint Georges qui, imploré pendant la bataille dans toutes les églises de Courtray, avait revêtu cette forme pour venir à leur secours. La marche lente et imposante du chevalier et son mystérieux silence confirmèrent cette croyance, et un grand nombre de spectateurs se jetèrent à genoux en priant sur son passage. La foule le suivit pendant quelque temps à travers la campagne et semblait ne pouvoir se rassasier de le voir ; car, plus

le chevalier à l'armure dorée s'éloignait, plus il gagnait en merveilleux ; l'imagination du peuple lui donnait la forme rêvée pour les saints ; un signe de Robert eût suffi pour se faire adorer de cette multitude en extase.

Enfin il donna de l'éperon à son cheval et disparut comme une flèche sous les arbres de la forêt. Le peuple s'efforça encore d'apercevoir, à travers le feuillage, sa cuirasse, mais l'agile coursier avait déjà emporté son maître bien au delà de la portée des regards ; alors tous s'interrogèrent des yeux et dirent avec tristesse :

— Il est remonté au ciel !

ÉPILOGUE

Des soixante mille hommes envoyés par Philippe le Bel pour dévaster la Flandre, il n'en échappa à la mort qu'environ sept mille, qui cherchèrent, en toute hâte et par divers chemins, à regagner le territoire français. Guy de Saint-Pol en avait rallié cinq mille près de Lille et songeait à rentrer en France avec ce corps; mais, attaqué par une division de l'armée flamande, le chef français éprouva une sanglante défaite, et la plupart de ses hommes y trouvèrent la mort qui les avait épargnés sur le champ de bataille de Courtray. L'*Excellente chronique* nous dit le chiffre des Français qui rentrèrent dans leur patrie.

« Et de toute cette immense multitude, réunie » pour ravager et anéantir la Flandre, trois mille

» seulement échappèrent à la mort et purent s'en-
» fuir, et ils purent aller porter dans leur pays la
» nouvelle du triste sort de leurs compagnons. »

Les principaux seigneurs, les plus braves chevaliers périrent devant Courtray ; le nombre en était si grand que, selon l'histoire, il n'y eut en France ni château, ni seigneurie où l'on ne prît point le deuil. Partout on pleurait la mort d'un père, d'un époux ou d'un frère; il y eut des lamentations et des gémissements dans tout le pays. Les rois et les plus illustres seigneurs furent inhumés dans l'abbaye de Groningue par les soins des chefs de l'armée flamande, ainsi que l'atteste une ancienne peinture qui se trouve encore aujourd'hui dans l'église Saint-Michel, à Courtray ; elle porte l'inscription suivante, littéralement copiée par l'archiviste Pr. van Duyse :

« Bataille de Groeninghe, qui a eu lieu le XI juil-
» let MCCCII, dans la plaine de Groeninghe, là où
» passe la route d'Audenaerde, près de Courtray :
» voici les noms des nobles qui ont péri dans la ba-
» taille et ont été inhumés dans l'abbaye de Groe-
» ninghe :

» Le roi de Majorque, le roi de Mélinde, le duc de
» Corcine, le duc de Brabant, l'évêque de Beauvais,
» le comte d'Artois, le prince d'Aspremont, Jacques
» de Simpel, le comte de Clermont, le prince de

» Champagne, le comte de Melli, le comte de Trappe, » le comte de Lingui, le comte de Bonnen, le comte » de Hainaut, le comte de Frise, le comte de la » Marche, le comte de Bar et ses trois frères, le sire » de Bentersem, le sire de Wenmele, le châtelain » de Lille, le sire de Flines, Clarion, frère du roi » de Mélinde, le sire Jean de Créqui, le sire de Merle, » le comte de Lingui en Barrois, le sire de Marloos, » le sire d'Albemarke, le frère de l'évêque de Beau- » vais, le sire de Versen, le sire de Rochefort, mes- » sire Gilles d'Olingy, le sire de Montfort, Godefroi, » frère du comte de Bonnen, et plus de sept cents » éperons d'or.

» Que Dieu fasse miséricorde à leurs âmes! »

On voit encore dans la bibliothèque de M. Goethels-Vercruyssen, à Courtray, une pierre qui recouvrait jadis la tombe du roi Sigis, et qui porte, avec ses armoiries, l'inscription suivante : —*En l'an de Notre-Seigneur MCCCII, le jour de saint Benoît, au mois de juillet, eut lieu la bataille de Courtray. Sous cette pierre est enterré le roi Sigis. Priez Dieu pour son âme. Amen. MCCCII.*

Outre les vases d'or, les riches étoffes et les armes de prix, on trouva sur le champ de bataille sept cents éperons d'or que les nobles seuls avaient droit de porter ; on appendit ceux-ci avec les drapeaux conquis à la voûte de l'église Notre-Dame, à Cour-

tray, et de là vient le nom de bataille des *Éperons d'or*. Quelques milliers de chevaux tombèrent aussi au pouvoir des Flamands, qui les mirent à profit avec grand succès dans les guerres suivantes. On a construit, en 1831, en dehors de la porte de Gand, à quelque distance de Courtray et au milieu du champ de bataille, une chapelle en l'honneur de Notre-Dame de Groningue ; on lit sur l'autel les noms des chevaliers français morts dans la lutte, et l'un des éperons d'or est suspendu au centre de la voûte. Cet heureux jour fut célébré tous les ans à Courtray par une solennité publique et par des réjouissances populaires ; le souvenir de cette fête s'est perpétué jusqu'à nos jours par une kermesse spéciale, qu'on appelle : *Jours de réunions*. Chaque année encore, au mois de juillet, les pauvres vont demander de maison en maison les vieux vêtements pour les vendre, comme on a fait, en 1302, du riche butin de la bataille ; accompagnés d'un violon, ils se rendent au Pottelberg, ancien campement des Français, et s'y réjouissent en commun jusqu'à la fin du jour

Lorsque la nouvelle de la défaite de l'armée parvint en France, elle causa un grand déplaisir à la cour ; Philippe le Bel entra en grande colère contre son épouse la reine Jeanne, dont la perversité était la cause première de ce désastre. Il lui fit d'amers reproches, ainsi que le rapporte un poëte contemporain, Louis van Velthem ; il s'exprime en ces

termes dans sa chronique rimée, qui a pour titre : *Spiegel historiael* (1) :

« Le roi jeta sur son giron une lettre qui exhalait
» une odeur de sang, car celui qui l'avait écrite y
» annonçait que le comte d'Artois était mort sur le
» champ de bataille, percé de cruelles et nombreuses
» blessures. »

Et un peu plus loin :

« Il lui dit : Madame la reine, arrangez-vous vous-
» même avec vos remords ! Que n'avez-vous mieux
» réfléchi d'avance ! C'est vous qui êtes cause de
» tout, et vous n'oseriez imputer ce malheur à nul
» autre qu'à vous-même. »

On trouve, dans la plupart des histoires de France, Jeanne de Navarre dépeinte comme n'étant rien moins que méchante et perverse. Les Français, grâce à leur caractère éminemment national, que nous ne saurions trop louer, excusent volontiers les mauvaises qualités de leurs princes quand ceux-ci sont morts ; mais la vérité est trop palpable dans nos chroniques pour qu'on puisse douter de l'odieux caractère de la reine Jeanne.

Les magistrats de Gand, qui étaient tous *léliards* et croyaient que Philippe le Bel se hâterait d'en-

voyer en Flandre une nouvelle armée, voulurent tenir leurs portes fermées pour conserver la ville aux Français jusqu'à leur arrivée ; mais ils ne tardèrent pas à être punis par les Gantois de ces intentions traîtresses. Le peuple courut aux armes ; magistrats et *léliards* furent mis à mort, et les principaux habitants de la ville apportèrent les clefs de la ville au jeune comte Guy, auquel ils jurèrent fidélité éternelle.

Sur ces entrefaites, Jean, comte de Namur et frère de Robert de Béthune, vint en Flandre et prit en main le gouvernement du pays ; il se hâta de réunir une nouvelle et plus puissante armée, afin de pouvoir résister aux Français en cas de besoin, et il régularisa l'administration des villes. Sans laisser à ses troupes le temps de se reposer, il marcha sur Lille qui se rendit après quelques assauts ; de là, il gagna Douai, prit également cette ville et en fit la garnison prisonnière de guerre ; la ville de Cassel se rendit aussi sous certaines conditions. Après avoir encore enlevé aux Français quelques autres places fortes, Jean de Namur, voyant qu'il ne se montrait pas de nouveaux ennemis, congédia la plus grande partie de son armée et ne conserva que quelques troupes d'élite composées de soldats éprouvés.

Le pays était tranquille et le commerce recommençait à fleurir ; les campagnes dévastées furent ensemencées de nouveau avec l'espoir d'en retirer une bonne récolte, et l'on eût dit que la Flandre

avait repris une nouvelle vie, une nouvelle énergie; on pensait, avec quelque raison, que les étrangers avaient reçu une leçon suffisante, comme disait van Velthem :

« Gardez-vous désormais de risquer pareil jeu,
» Français ; vous avez été humiliés ici, et vous y avez
» reçu une rude leçon. »

Philippe le Bel n'avait pas grande envie de recommencer la guerre ; mais le cri de vengeance qui retentit dans toute la France, les plaintes des chevaliers dont les frères étaient morts devant Courtray, et surtout les instigations de la cruelle reine Jeanne, le décidèrent enfin à reprendre les hostilités. Il réunit une armée de quatre-vingt mille hommes, dans laquelle on comptait près de vingt mille cavaliers; cependant cette armée n'était pas comparable à celle qu'il avait perdue, car elle était composée, pour la plus grande partie, de soldats mercenaires ou contraints de marcher. Le commandement en chef en fut donné au roi Louis de Navarre ; celui-ci reçut pour mission, avant de livrer bataille, de reprendre aux Flamands Douai et les autres villes françaises de la frontière. Cette armée, en marchant vers la Flandre planta ses tentes près de Vitry, à deux lieues de Douai.

Quand on apprit en Flandre la nouvelle de la formation d'une armée française, le cri : « Aux armes !

aux armes ! » retentit dans tout le pays. Jamais on ne vit tel enthousiasme : de toutes les villes, et même des moindres villages, accoururent une foule de gens munis de toutes sortes d'armes ; on marchait à l'ennemi en chantant et tout joyeux ; si bien que Jean de Namur, craignant la disette des vivres, dut renvoyer un grand nombre de ceux qui venaient lui offrir leurs services. Ceux qui étaient reconnus comme *létiards* suppliaient instamment qu'on leur permît de verser leur sang pour la patrie, en témoignage de leur conversion, ce qui leur était accordé avec joie. Sous les ordres de Jean de Namur se retrouvèrent la plupart des chevaliers qui s'étaient signalés à la bataille de Courtray : le jeune comte Guy, Guillaume de Juliers, Jean de Renesse, Jean Borlunt, Pierre de Coninck, Jean Breydel et nombre d'autres. Adolphe de Nieuwland, n'étant pas encore rétabli de ses blessures, ne put prendre part à l'expédition.

Cette armée ayant été partagée en différents corps, les Flamands s'avancèrent jusqu'à une distance de deux milles de l'ennemi et y prirent position. Après y avoir séjourné peu de temps, ils gagnèrent les bords de la Scarpe, près de Flines ; chaque jour les Flamands allaient défier l'ennemi au combat ; mais, comme les chefs, aussi bien Flamands que Français, paraissaient vouloir éviter la bataille, il n'y eut pas d'engagements. La cause de cette sorte d'amnistie, était que Jean de Namur, désireux d'ob-

tenir la délivrance de son père et de son frère, avait envoyé en France des ambassadeurs avec mission de s'assurer si Philippe le Bel n'était pas disposé à conclure la paix. Il paraît qu'à la cour de France on ne pouvait tomber d'accord sur les conditions, car les envoyés ne revenaient point et l'on ne recevait que les réponses défavorables.

L'armée flamande commença à murmurer et voulait, malgré la défense du général, livrer bataille aux Français ; cela dura si longtemps et la volonté des troupes se manifesta enfin d'une façon si sérieuse, que Jean de Namur se vit forcé de franchir la Scarpe pour attaquer l'ennemi. On jeta d'une rive à l'autre un pont reposant sur cinq bateaux, et les Flamands, heureux de ce qu'on allait combattre, le traversèrent en chantant joyeusement ; mais il survint tout à coup de France une nouvelle douteuse et indécisive qui les arrêta encore pendant quelques jours. Enfin, les troupes ne voulurent plus, à aucun prix, rester en place et manifestèrent de sérieuses intentions de révolte. Tout fut préparé pour l'attaque et les Flamands marchèrent à l'ennemi ; les Français n'osant risquer la bataille, levèrent leur camp à la hâte et se retirèrent en désordre. Les Flamands tombèrent sur eux et en tuèrent un grand nombre ; chemin faisant, ils s'emparèrent du château de Harne, où le roi de Navarre avait établi le quartier général de l'armée. Les vivres, les tentes et tout ce l'ennemi avait apporté avec lui tombèrent entre les

mains des Flamands. Il y eut encore quelques légères escarmouches à la suite desquelles les Français furent refoulés dans leur pays. C'est à juste titre que notre poëte national, van Duyse s'exprime ainsi à cette occasion :

« Triomphe, ma patrie ! gloire aux hauts faits des » ancêtres ; tes antiques lauriers conservent leur » immortelle verdure ; la renommée te célèbre dans » l'univers entier. Puisses-tu être glorifiée ainsi jus- » qu'à la dernière heure du monde ! »

Les généraux flamands, voyant qu'ils n'avaient plus à combattre l'ennemi en rase campagne, renvoyèrent une partie de l'armée et ne conservèrent qu'un nombre d'hommes suffisant pour empêcher les garnisons des villes françaises de la frontière de promener aux alentours le pillage et l'incendie.

De la petite ville de Lessines, située sur les confins du Hainaut, des bandes de soudards faisaient invasion tous les jours sur le sol flamand et causaient beaucoup de mal aux habitants du plat pays. A cette nouvelle, Jean de Namur, à la tête de quelques corps de son armée, se rend sur les lieux, assiége, prend et brûle Lessines qui appartenait au comte de Hainaut.

Sur ces entrefaites, Guillaume de Juliers, avec les métiers de Bruges et de Courtray, marche sur Saint-Omer pour enlever cette ville aux Français. Arrivé

là, il est impétueusement assailli par la cavalerie ennemie qui était très-supérieure en nombre; ne voyant pas d'issue, il dispose ses hommes en cercle et se défend intrépidement jusqu'à ce que les ténèbres lui permettent de battre en retraite et d'échapper ainsi à une défaite certaine.

Quelques jours après, Jean de Namur revint de Lessines se joindre à Guillaume, ce qui porta leurs forces réunies au chiffre de trente mille hommes. Ils attaquèrent alors l'armée française, la mirent en fuite et taillèrent en pièces ses tronçons dispersés.

On commença le siége de Saint-Omer : chaque jour on attaquait la ville sur plusieurs points avec un courage et un élan inouïs ; mais, comme la garnison était très-forte, les assiégeants furent repoussés souvent avec des pertes considérables; cela ne les empêchait pas de lancer, par-dessus les murailles, une prodigieuse quantité de grosses pierres à l'intérieur de la ville, où elles causaien tgrand dommage aux maisons et tuaient ou blessaient un grand nombre d'habitants. Les Français, craignant pour le salut de la ville, armèrent tous les bourgeois et obtinrent, par ce moyen, un corps considérable qu'ils partagèrent en deux divisions. Pendant la nuit, au moment où d'impénétrables ténèbres couvraient la campagne, ils sortirent secrètement de la ville et placèrent la moitié de leurs forces dans un bois épais qui se trouvait sur le flanc du camp flamand; l'autre partie gagna les environs du château d'Arcques qui était égale-

ment assiégé par les Flamands. Au lever du soleil, l'attaque commença à Arcques, avec un tel élan, que les Flamands, pris à l'improviste, furent sur le point de s'enfuir; mais la voix de leurs chefs ranima leur courage, ils firent reculer les Français, et déjà la victoire semblait pencher de leur côté, lorsqu'un nombreux détachement de cavalerie tomba sur eux par derrière, culbuta plusieurs rangs au premier choc, et, après une résistance opiniâtre, les mit en déroute.

L'autre partie de l'armée flamande, attaquée à l'improviste aussi par les troupes cachées dans le bois, se mit précipitamment en ordre de bataille et battit en retraite sans confusion ni désordre; peut-être eût-elle pu s'échapper sans grandes pertes, mais un déplorable accident devait amener sa défaite. Parvenus à la rivière l'Aa, les Flamands se précipitèrent en si grand nombre sur le pont que celui-ci, ne pouvant supporter le poids d'autant d'hommes, s'affaissa dans la rivière avec un affreux craquement. Les cris de désespoir et les hurlements de ceux qu'engloutissaient les flots jetèrent le découragement parmi ceux qui se trouvaient encore sur les bords de la rivière; sans écouter la voix de leurs chefs ils prirent la fuite et s'éloignèrent en désordre du champ de bataille. Cette défaite coûta aux Flamands près de quatre mille hommes.

Jean de Namur et Guillaume de Juliers, voyant que l'ennemi avait cessé de les poursuivre pour aller

piller le camp qu'ils venaient d'abandonner, rallièrent de leur mieux les fuyards, leur mirent sous les yeux la honte de leur défaite, et parlèrent si bien qu'ils éveillèrent dans le cœur de leurs hommes le désir d'une prompte vengeance. Ils revinrent sur l'ennemi, le surprirent au milieu de son œuvre de pillage, et tombèrent soudain sur lui en poussant de grands cris ; la plus grande partie des pillards furent massacrés et les autres repoussés dans la ville. Ce fut ainsi que les Flamands sauvèrent leur camp et leur bien et remportèrent le dernier avantage de la journée.

Pendant que cette guerre lente et insignifiante se poursuivait contre la France, la mort laissa la Zélande sans souverain. Guillaume de Hainaut voulut prendre possession de ce pays sous prétexte qu'il lui appartenait par droit d'héritage ; les fils du comte de Flandre émirent aussi des prétentions sur ce comté. Jean de Namur se hâta d'équiper une flotte et débarqua avec une armée flamande sur l'île de Cadsant ; après une légère escarmouche, il poursuivit son expédition sur Walcheren, où Vere se rendit. Guillaume de Hainaut avait aussi mis sur pied une armée et entra en Zélande où il vint offrir la bataille à Jean de Namur. Les Flamands lui firent essuyer une terrible défaite, et il s'enfuit jusqu'à Arnemuiden. Guillaume de Hainaut y trouva un renfort de quelques troupes fraîches, rallia son armée éparse et marcha de nouveau contre les Flamands ; mais cette

fois, il fut battu plus complétement encore, car il se vit forcé de se réfugier dans l'île de Sehouwen; peu après les Flamands s'emparèrent de Middelbourg et de plusieurs autres villes. Guillaume de Hainaut consentit alors à une trêve passagère par laquelle la plus grande partie de la Zélande fut abandonnée aux Flamands.

Cependant Philippe le Bel réunit une armée plus forte, afin de se venger de la défaite qu'il avait subie à Courtray ; il en donna le commandement à Gauthier de Châtillon avec l'ordre, à son arrivée en Flandre, de s'adjoindre les garnisons de toutes les villes de la frontière, ce qui devait porter le chiffre de son armée au delà de cent mille hommes.

Philippe, un des fils du vieux comte de Flandre, qui avait hérité en Italie des comtés de Tyetta et de Lorette, en apprenant la formation de l'armée française, vint en Flandre avec un corps auxiliaire, et fut choisi par ses frères comme commandant en chef. En ajoutant de nouvelle troupes à l'armée qui avait guerroyé en Zélande, il la porta au chiffre de cinquante mille hommes, partit pour Saint-Omer pour attendre les Français et emporta d'assaut le château d'Arcques.

Les armées ennemies ne tardèrent pas à se trouver en présence. Durant les deux premiers jours eurent lieu quelques engagements partiels dans lesquels Pierre de Coutrenel, un des principaux chefs français, perdit la vie de même que ses fils, et où les

Français laissèrent beaucoup de monde. Gauthier de Châtillon, pris de crainte, n'osa risquer un engagement général ; il battit en retraite, la nuit, vers Utrecht, et si secrètement, que les Flamands, qui ne s'étaient aperçus de rien, furent stupéfaits, le matin, en ne découvrant plus un seul Français. Philippe, mettant à profit la fuite de l'ennemi, assiégea et prit les villes de Térouanne, Lens, Lillers et Bassée. Par représailles des ravages exercés en Flandre par les Français avant la bataille de Courtray, tout le pays environnant fut dévasté et mis à sac par les Flamands qui rentrèrent chez eux chargés d'un riche butin.

Le roi de France, convaincu par de si nombreuses défaites qu'il lui serait impossible de reconquérir la Flandre par la force des armes, envoya Amédée de Savoie, comme ambassadeur chargé de négocier la paix, à Philippe, chef de l'armée flamande. Les enfants du comte prisonnier, ne désirant rien plus que de pouvoir obtenir la délivrance de leur père Guy de Dampierre et de leur frère Robert, souhaitaient vivement la paix avec la France, et passèrent volontiers par-dessus quelques difficultés ; on conclut un armistice jusqu'à ce que les conditions fussent acceptées de part et d'autre.

Sur ces entrefaites on préparait à la cour de France un traité de paix renfermant diverses clauses préjudiciables à la Flandre ; mais le roi Philippe espérait, grâce à la ruse. les faire accueillir. Il permit

au comte de Flandre octogénaire de sortir de sa prison de Compiègne et de regagner la Flandre, en lui demandant de s'engager sur l'honneur, dans le cas où le traité tel qu'il avait été élaboré à la cour de France ne serait pas accepté, à revenir se constituer prisonnier au mois de mai de l'année suivante.

Le vieux comte fut reçu splendidement par ses sujets et alla se fixer au château de Wynendael. Les conditions de la paix avec la France furent proposées et généralement repoussées par les villes ; mais le vieux comte, ayant encore du temps devant lui, espéra qu'il parviendrait, avec un peu plus d'insistance, à obtenir leur consentement.

La trêve avec Guillaume de Hainaut ayant pris fin, le comte apprit qu'une armée hollandaise s'organisait pour s'emparer de la Zélande; Jean de Renesse et Florent de Borsèle furent envoyés sur-le-champ pour tenir tête à ces nouveaux ennemis. Les Flamands battirent la flotte hollandaise dans un combat naval où les Hollandais et les Hennuyers perdirent plus de trois mille hommes et presque tous leurs vaisseaux : l'évêque d'Utrecht, commandant des troupes de son diocèse, fut fait prisonnier et conduit à Wynendael où on le retint. Dans la même bataille périrent Guillaume de Horn, Didier de Hariem, Didier le Zulen et Suederus de Beverenweerdt. Les Flamands, parcourant en vainqueurs tout le nord de la Hollande, s'emparèrent de presque toutes les villes, à l'exception de Harlem qui continua de se défendre

avec opiniâtreté; les principaux habitants du pays furent transportés à Gand comme otages.

Tandis que le comte de Haínaut, abandonnant la campagne, livrait la Hollande aux Flamands, il y avait à Dordrecht un homme courageux et résolu, nommé Nicolas Vanden Putte qui, voulant délivrer sa patrie, réunit quelques troupes, et, tombant sur une division de l'armée flamande, lui fit perdre plus de deux mille hommes dans une bataille prolongée; d'un autre côté, Witte de Hamstede, un homme courageux aussi celui-là, rassembla un corps considérable et rencontra bientôt, à Hillegem, une partie de l'armée flamande qu'il anéantit jusqu'au dernier homme. Ces engagements particuliers modifièrent peu l'état des choses en Zélande et n'empêchèrent pas de poursuivre le siége de Zierickzée.

Cependant la fin de l'armistice avec la France approchait et tout présageait une nouvelle guerre, vu qu'on n'avait pu conclure la paix, les conditions en étant inacceptables pour les Flamands. Dans les derniers jours d'avril, le vieux Guy, souffrant et malade, regagna sa prison comme un autre Régulus. Durant la suspension d'armes, Philippe le Bel avait eu recours à tous les moyens pour rassembler une armée formidable; dans tous les pays on avait recruté pour son compte des troupes auxiliaires, et divers nouveaux impôts avaient été établis pour pourvoir aux frais de la guerre. Au mois de juin, le roi lui-même vint en personne avec son armée sur les fron-

tières de Flandre. Bien qu'il eût sous ses ordres les forces militaires les plus considérables que la France eût jamais possédées, une flotte nombreuse sous le commandement de Requier Grimaldi de Gênes parut sur les côtes flamandes pour tenir tête au jeune comte Guy et à Jean de Renesse qui se trouvaient en Zélande.

Philippe de Flandre avait, de son côté, fait un appel au pays et rassemblé une forte armée : il se mit en marche pour le camp français avec l'intention d'offrir la bataille à Philippe le Bel : les deux armées étaient si rapprochées qu'on voyait de l'une à l'autre flotter les deux étendards. Le premier jour, il y eut un combat partiel dans lequel un chef français périt avec tous ses hommes. Les Flamands, impatients d'engager la lutte, se rangèrent en bataille le lendemain et se préparèrent à une vigoureuse attaque ; mais, à cette vue, les Français se retirèrent précipitamment vers Utrecht et abandonnèrent leur camp aux Flamands qui y firent un grand butin et anéantirent tous les travaux de défense faits par l'ennemi. La ville de Bassée fut prise d'assaut une seconde fois et les faubourgs de la ville de Lens incendiés

Philippe le Bel se dirigea vers Tournay avec l'intention d'attaquer les Flamands du côté des frontières du Hainaut ; mais, dès le jour de son arrivée, l'ennemi était devant lui ; le roi n'était pas disposé à accepter la bataille, avant de savoir ce que sa flotte avait fait en Zélande. Pour ne pas en venir aux

mains, il levait le camp presque chaque nuit et errait d'un endroit à l'autre, toujours suivi par les Flamands.

Le 10 août 1304, les deux flottes se rencontrèrent ; le combat dura deux jours, du matin jusqu'au soir ; le premier jour l'avantage resta du côté des Flamands, et peut-être ceux-ci eussent-ils remporté une victoire complète, mais leurs vaisseaux ayant donné pendant la nuit sur un banc de sable, ils furent battus le lendemain par les Français, commandés, comme nous l'avons dit, par le célèbre amiral Regnier Grimaldi ; leurs vaisseaux furent brûlés et le jeune comte Guy tomba avec beaucoup d'autres entre les mains de l'ennemi. Jean de Renesse, le courageux Zélandais qui occupait Utrecht avec une poignée d'hommes, voulut quitter cette ville et se jeta dans une barque pour traverser le Lek ; mais la barque, étant trop chargée, sombra, et le noble chevalier se noya misérablement. Lorsque les Flamands apprirent ce désastre par les fuyards, ils déplorèrent amèrement le sort de leurs frères et jurèrent de ne pas les laisser sans vengeance.

Lorsque la nouvelle de l'issue du combat naval parvint au camp français, celui-ci se trouvait établi sur le Penvelberg, dans le voisinage de Lille. Philippe le Bel fit un mouvement oblique et abandonna cette position favorable qui fut immédiatement occupée par les Flamands. Ceux-ci ne voulurent plus différer davantage la bataille, il fut impossible aux chef de

les contenir; ils se rangèrent en bataille pour attaquer l'ennemi. A cette vue, Philippe le Bel envoya un parlementaire pour proposer la paix, mais les Flamands refusèrent de rien entendre et mirent l'envoyé français à mort. Peu après ils tombèrent, en poussant de formidables clameurs, sur l'armée française qui, surprise et épouvantée, se mit en déroute. Au premier choc, les premiers rangs furent renversés et écrasés. L'armée flamande était transportée d'une rage plus grande encore qu'à la bataille de Courtray; aussi les Français, bien qu'ils combattissent avec beaucoup de courage, ne purent faire une longue résistance. Philippe de Flandre et Guillaume de Juliers pénétrèrent, à travers tous les corps ennemis, jusqu'au roi de France qui se trouva par là en grand péril. Ses gardes du corps tombaient autour de lui, et, sans nul doute, il eût été tué ou fait prisonnier, si on ne lui avait ôté son manteau et les autres insignes qu'il portait; rendu ainsi méconnaissable, il s'éloigna à la hâte de ce lieu dangereux et, dans sa fuite, fut légèrement blessé par une flèche. L'armée française fut enfin mise en pleine déroute et les Flamands remportèrent une victoire complète.

L'oriflamme fut mise en pièces ainsi que l'atteste la *Chronique de Flandre* dans les termes suivants :

« Alors l'oriflamme de France, dont ils étaient si » fiers, fut mise en lambeaux et Cherosius, qui la por- » tait, fut tué. »

Guillaume de Juliers perdit la vie dans la bataille.

Les Flamands passèrent le reste de la journée à dépouiller la tente du roi et à recueillir un opulent butin. Ensuite ils regagnèrent le Penvelberg pour y prendre quelque nourriture; mais, n'y ayant pas trouvé de vivres, ils se dirigèrent sur Lille. Le lendemain, ils regagnèrent leur pays. Cette bataille eut lieu le 15 août 1304.

Quinze jours plus tard, Philippe revint assiéger Lille avec une nouvelle armée. Les Flamands fermèrent leurs maisons et leurs boutiques et prirent les armes en foule : Philippe de Flandre les rallia près de Courtray et arriva quelques jours après à Lille en vue de l'ennemi. Philippe le Bel en voyant cette multitude s'écria avec étonnement :

— Je crois qu'il pleut des soldats en Flandre !

N'osant plus s'exposer à une défaite, il fit proposer la paix après quelques escarmouches, et l'on entra en négociations après avoir conclu un armistice. Il se passa longtemps avant qu'on tombât d'accord de part et d'autre sur les conditions du traité.

Sur ces entrefaites, le vieux comte Guy de Dampierre mourut à Compiègne, de même que Jeanne de Navarre.

La paix fut enfin conclue et signée entre Philippe de Flandre et Philippe le Bel.

Robert de Béthune, ses deux frères, Guillaume et Guy, et tous les autres chevaliers prisonniers furent mis en liberté et renvoyés dans leur patrie. Le peuple fut mécontent des clauses du traité et donna

à celui-ci le nom de *Pacte d'iniquité ;* mais ce mécontentement n'eut pas de suites.

Róbert de Béthune, à son arrivée en Flandre, fut inauguré comte avec une solennité extraordinaire. Il vécut encore dix-sept années, maintint intacts l'honneur et la gloire de la Flandre, et s'endormit dans le Seigneur le 18 septembre 1322.

Flamand, qui viens de lire ce livre, médite bien les faits glorieux qu'il renferme ; songe à ce que la Flandre fut jadis, à ce qu'elle est aujourd'hui, et plus encore à ce qu'elle deviendrait si tu oubliais les saints exemples de tes ancêtres

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

